



Second Session
Forty-first Parliament, 2013-14-15

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

OFFICIAL LANGUAGES

Chair:
The Honourable CLAUDETTE TARDIF

Monday, March 9, 2015
Monday, March 23, 2015
Monday, March 30, 2015

Issue No. 11

Sixth, seventh and eighth meetings:
Study on best practices for language policies
and second-language learning in a context of
linguistic duality or plurality

WITNESSES:
(See back cover)

SÉNAT

CANADA

Deuxième session de la
quarante et unième législature, 2013-2014-2015

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

LANGUES OFFICIELLES

Présidente :
L'honorable CLAUDETTE TARDIF

Le lundi 9 mars 2015
Le lundi 23 mars 2015
Le lundi 30 mars 2015

Fascicule n° 11

Sixième, septième et huitième réunions :
Étude des meilleures pratiques en matière de politique
linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans
un contexte de dualité ou de pluralité linguistique

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE ON
OFFICIAL LANGUAGES

The Honourable Claudette Tardif, *Chair*

The Honourable Suzanne Fortin-Duplessis, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

* Carignan, P.C. (or Martin)	Maltais
Chaput	McIntyre
Charette-Poulin	Poirier
* Cowan (or Fraser)	Seidman

*Ex officio members
(Quorum 4)

Change in membership of the committee:

Pursuant to rule 12-5, membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Fortin-Duplessis replaced the Honourable Senator Meredith (*February 24, 2015*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
LANGUES OFFICIELLES

Présidente : L'honorable Claudette Tardif

Vice-présidente : L'honorable Suzanne Fortin-Duplessis
et

Les honorables sénateurs :

* Carignan, C.P. (ou Martin)	Maltais
Chaput	McIntyre
Charette-Poulin	Poirier
* Cowan (ou Fraser)	Seidman

* Membres d'office
(Quorum 4)

Modification de la composition du comité :

Conformément à l'article 12-5 du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorale sénatrice Fortin-Duplessis a remplacé l'honorable sénateur Meredith (*le 24 février 2015*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, March 9, 2015
(32)

[*Translation*]

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day, at 5:02 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Claudette Tardif, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Charette-Poulin, Fortin-Duplessis, Maltais, McIntyre, Poirier, Seidman and Tardif (7).

In attendance: Marie-Ève Hudon, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; Francine Pressault, Communications Officer, Senate Communications Directorate.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, November 21, 2013, the committee continued its study of best practices for language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No.4.*)

WITNESSES:

As individuals:

Jim Murphy, E-Teacher, French as a Second Language, Centre for Distance Learning and Innovation
(by video conference);

Lesley Doell, French Language Consultant, French Language Resource Centre.

Canadian Association of Immersion Teachers:

Chantal Bourbonnais, Executive Director.

As individuals:

Claude Germain, Associate Professor, Université du Québec à Montréal (by video conference);

Stephanie Arnott, Assistant Professor, Faculty of Education, University of Ottawa.

Norman Moyer.

Mr. Murphy and Ms. Doell made statements and, together with Ms. Bourbonnais, answered questions.

At 5:59 p.m., the committee suspended.

At 6:04 p.m., the committee resumed.

Mr. Germain, Ms. Arnott and Mr. Moyer made statements and answered questions.

The committee considered a draft budget application for its special study on second-language learning for the fiscal year ending March 31, 2016.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 9 mars 2015
(32)

[*Français*]

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd’hui, à 17 h 2, dans la pièce 9 de l’édifice Victoria, sous la présidence de l’honorable Claudette Tardif (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Charette-Poulin, Fortin-Duplessis, Maltais, McIntyre, Poirier, Seidman et Tardif (7).

Également présente : Marie-Ève Hudon, analyste, Service d’information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; Francine Pressault, agente de communications, Direction des communications du Sénat.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l’ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 21 novembre 2013, le comité poursuit son étude sur les meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d’apprentissage d’une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique. (*Le texte intégral de l’ordre de renvoi figure au fascicule n° 4 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Jim Murphy, enseignant en ligne, français langue seconde, Centre for Distance Learning and Innovation
(par vidéoconférence);

Lesley Doell, consultante de langue française, Centre de ressources de la langue française.

Association canadienne des professeurs d’immersion :

Chantal Bourbonnais, directrice générale.

À titre personnel :

Claude Germain, professeur associé, Université du Québec à Montréal (par vidéoconférence);

Stephanie Arnott, professeure adjointe, faculté d’éducation, Université d’Ottawa.

Norman Moyer.

M. Murphy et Mme Doell font des déclarations et, avec Mme Bourbonnais, répondent aux questions.

À 17 h 59, la séance est suspendue.

À 18 h 4, la séance reprend.

M. Germain, Mme Arnott et M. Moyer font des déclarations et répondent aux questions.

Le comité examine une ébauche de budget d’étude spéciale sur l’apprentissage de langues secondes pour l’exercice se terminant le 31 mars 2016.

The Honourable Senator Fortin-Duplessis moved:

That the following special study budget application on second-language learning for the fiscal year ending March 31, 2016, be approved, for submission to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration.

Activity: Finland and Switzerland	\$ 166,872
Total	\$ 166,872

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Fortin-Duplessis moved:

That the additional comments from Justin Morrow, President of Canadian Youth for French, be filed as an exhibit with the clerk of the committee (Exhibit 5900-41.2/O1-SS-3, 11 “1”).

The question being put on the motion, it was adopted.

At 7:07 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, March 23, 2015

(33)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day, at 5 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Senator Claudette Tardif, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Charette-Poulin, Fortin-Duplessis, Maltais, McIntyre, Poirier, Seidman and Tardif (8).

In attendance: Marie-Ève Hudon, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, November 21, 2013, the committee continued its study of best practices for language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 4.*)

WITNESSES:

Embassy of Switzerland to Canada:

His Excellency Beat Nobs, Ambassador of Switzerland to Canada;

Urs Obrist, Science, Research and Educational Officer.

L'honorable sénatrice Fortin-Duplessis propose :

Que la demande suivante de budget d'étude spéciale sur l'apprentissage de langues seconde pour l'exercice se terminant le 31 mars 2016 soit approuvée et présentée au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration.

Activité : Finlande et Suisse	166 872 \$
Total	166 872 \$

La motion, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénatrice Fortin-Duplessis propose :

Que les commentaires supplémentaires de Justin Morrow, président de Canadian Youth for French, soient classés comme pièce à l'appui auprès du greffier du comité (pièces justificative 5900-41.2/O1-SS-3, 11 “1”).

La motion, mise aux voix, est adoptée.

À 19 h 7, le comité s'adjourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 23 mars 2015

(33)

[*Français*]

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 heures, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Claudette Tardif (présidente).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, Charette-Poulin, Fortin-Duplessis, Maltais, McIntyre, Poirier, Seidman et Tardif (8).

Également présente : Marie-Ève Hudon, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 21 novembre 2013, le comité poursuit son étude sur les meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 4 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Ambassade de la Suisse au Canada :

Son Excellence Beat Nobs, ambassadeur de la Suisse au Canada;

Urs Obrist, agent responsable des affaires scientifiques, de la recherche et de la formation.

Fédération de la jeunesse canadienne-française:

Alec Boudreau, President;

Josée Vaillancourt, Executive Director.

Quebec Federation of Parents' Committees:

Marc Charland, Executive Director (by video conference).

The ambassador made a statement and, together with Mr. Obrist, answered questions.

At 6:03 p.m., the committee suspended.

At 6:08 p.m., the committee resumed.

Mr. Charland and Mr. Boudreau made statements and, together with Ms. Vaillancourt, answered questions.

At 7:04 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, March 30, 2015
(34)

[English]

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day, at 5:02 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Claudette Tardif, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Charette-Poulin, Fortin-Duplessis, Maltais, McIntyre, Poirier and Tardif (7).

In attendance: Marie-Ève Hudon, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, November 21, 2013, the committee continued its study of best practices for language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 4.*)

*WITNESSES:**Groupe Média TFO:*

Pascal Arseneau, Chief Marketing Officer;

Julie Caron, Director, TFO Éducation.

Nova Scotia Department of Education and Early Childhood Development:

Élaine Melanson, Core French and Intensive French Consultant (by video conference).

Canadian Association of Immersion Teachers:

Christey Hughes, Member-at-Large, Board of Administration.

Fédération de la jeunesse canadienne-française :

Alec Boudreau, président;

Josée Vaillancourt, directrice générale.

Fédération des comités de parents du Québec :

Marc Charland, directeur général (par vidéoconférence).

L'ambassadeur fait une déclaration puis, avec M. Obrist, répond aux questions.

À 18 h 3, la séance est suspendue.

À 18 h 8, la séance reprend.

M. Charland et M. Boudreau font des déclarations puis, avec Mme Vaillancourt, répondent aux questions.

À 19 h 4, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 30 mars 2015
(34)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 h 2, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Claudette Tardif (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, Charette-Poulin, Fortin-Duplessis, Maltais, McIntyre, Poirier et Tardif (7).

Aussi présente : Marie-Ève Hudon, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 21 novembre 2013, le comité poursuit son étude sur les meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 4 des délibérations du comité.*)

*TÉMOINS :**Groupe Média TFO :*

Pascal Arseneau, directeur principal marketing;

Julie Caron, directrice, TFO Éducation.

Ministère de l'Éducation et du Développement de la petite enfance de la Nouvelle-Écosse :

Élaine Melanson, conseillère en français de base et français intensif (par vidéoconférence).

Association canadienne des professeurs d'immersion :

Christey Hughes, conseillère, Comité d'administration.

Mr. Arseneau and Ms. Caron made statements and answered questions.

At 5:58 p.m., the committee suspended.

At 6:02 p.m., the committee resumed.

Ms. Melanson and Ms. Hughes made statements and answered questions.

At 7:02 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Daniel Charbonneau

Clerk of the Committee

M. Arseneau et Mme Caron font des déclarations et répondent aux questions.

À 17 h 58, la séance est suspendue.

À 18 h 2, la séance reprend.

Mme Melanson et Mme Hughes font des déclarations et répondent aux questions.

À 19 h 2, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, March 9, 2015

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 5:02 p.m. to continue its study on best practices for language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality.

Senator Claudette Tardif (Chair) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Honourable senators, I now call this meeting of the Standing Committee on Official Languages to order. I am Senator Claudette Tardif from Alberta, and I am the committee chair. I would ask the senators to introduce themselves, starting on my left.

Senator Poirier: Senator Rose-May Poirier from New Brunswick.

Senator Seidman: Judith Seidman from Montreal, Quebec.

Senator Fortin-Duplessis: Suzanne Fortin-Duplessis from Quebec City.

Senator McIntyre: Senator Paul McIntyre from New Brunswick.

Senator Charette-Poulin: Marie Poulin from northern Ontario.

The Chair: During the 41st Parliament, the members of this committee are studying language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality.

The purpose of this study is to examine the existing policies, the challenges and the best practices that encourage learning a second language in countries where there are two or more official languages. In the context of its study, the committee is looking at both the Canadian and the international perspective.

Today, we have the pleasure of welcoming two groups of witnesses who will contribute to our study. The first group is made up of experts who work in schools providing second-language programs. So we are pleased to welcome Jim Murphy, who joins us by video conference. He is an e-teacher of French as a second language at the Centre for Distance Learning and Innovation. Welcome, Mr. Murphy.

We also have with us Lesley Doell, a French language consultant with the French Language Resource Centre, and Chantal Bourbonnais, the executive director of the Canadian Association of Immersion Teachers, accompanies Ms. Doell. Welcome to you as well.

I invite Mr. Murphy to begin his presentation. Then we will hear from Ms. Doell. After these two presentations, the senators will ask you some questions.

Mr. Murphy, you have the floor.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 9 mars 2015

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 h 2, pour poursuivre son étude des meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique.

La sénatrice Claudette Tardif (présidente) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La présidente : Honorables sénateurs, je déclare cette séance du Comité sénatorial permanent des langues officielles ouverte. Je m'appelle Claudette Tardif, sénatrice de l'Alberta, et je suis la présidente de ce comité. Je demanderais aux sénateurs de se présenter, en commençant à ma gauche.

La sénatrice Poirier : Sénatrice Rose-May Poirier, du Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Seidman : Judith Seidman, de Montréal, Québec.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Suzanne Fortin-Duplessis, de la ville de Québec.

Le sénateur McIntyre : Paul McIntyre, sénateur du Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Charette-Poulin : Marie Poulin, du Nord de l'Ontario.

La présidente : Au cours de la 41^e législature, les membres de ce comité examinent les politiques linguistiques et l'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique.

Le but de cette étude est d'examiner les politiques existantes, les défis et les bonnes pratiques qui favorisent l'apprentissage d'une deuxième langue dans les pays où il y a deux ou plusieurs langues officielles. Le comité, dans le cadre de son étude, examine à la fois la perspective canadienne et la perspective internationale.

Aujourd'hui, nous avons le plaisir d'accueillir deux groupes de témoins qui contribueront à notre étude. Le premier groupe est composé de spécialistes qui travaillent dans des écoles offrant des programmes de langue seconde. Nous avons donc le plaisir d'accueillir M. Jim Murphy, qui se joint à nous par vidéoconférence. Il est enseignant en ligne de français langue seconde, au Centre for Distance Learning and Innovation. Bienvenue, monsieur Murphy.

Nous accueillons également Mme Lesley Doell, consultante de langue française au Centre de ressources de la langue française, et Mme Chantal Bourbonnais, directrice générale de l'Association canadienne des professeurs d'immersion, qui accompagne Mme Doell. Bienvenue à vous également.

J'invite M. Murphy à commencer sa présentation. Ensuite, nous entendrons Mme Doell. Après ces deux exposés, les sénateurs vous poseront des questions.

Monsieur Murphy, à vous la parole.

Jim Murphy, E-Teacher, French as a Second Language, Centre for Distance Learning and Innovation, as an individual: Thank you and good evening from Newfoundland and Labrador.

[*English*]

Good evening, everyone. I think everyone has a copy of my presentation, so I won't go into too much detail around my experiences with regard to teaching and learning.

[*Translation*]

First of all, I would like to tell you that I have been involved in French as a second language education for about 28 years now.

[*English*]

I've held a variety of interesting positions over the years and have had opportunity to interact with many students. I have certainly had the privilege and honour of teaching many French programs.

[*Translation*]

I think it might be more beneficial to move directly to the challenges.

[*English*]

For me, personally, I've always felt that looking across at a pan-Canadian perspective we see a lot of diversity with regard to the language curriculum across the nation, so I certainly felt that was a challenge, if I were to be asked what challenges immediately came to mind.

[*Translation*]

I think it is very important to mention that professional development may be a problem, especially in isolated areas like here, in Newfoundland and Labrador.

[*English*]

Certainly, as well, I'd like to mention that over the years one of the areas that we have seen with regard to challenges has been student motivation, and not from the perspective of motivation in a classroom but being able to provide students with good reasons for wanting to learn an appreciation of a second language. I certainly felt that that was important as well.

[*Translation*]

There is also the teaching of culture and connecting it with the English or French context. We still have difficulty teaching culture, both online and face to face.

[*English*]

Culture and connecting students with culture have also been a challenge. As well, with the gap between the number of hours of learning of second language and the resulting linguistic competencies, I've always felt that it's an amazing amount of

Jim Murphy, enseignant en ligne, français langue seconde, Centre for Distance Learning and Innovation, à titre personnel : Merci et bonsoir de Terre-Neuve-et-Labrador.

[*Traduction*]

Bonjour à tous. Je crois que tout le monde a la version écrite de mon exposé. Je ne parlerai donc pas trop en détail de mon parcours dans le domaine de l'enseignement et de l'apprentissage.

[*Français*]

J'aimerais tout d'abord vous dire que cela fait environ 28 ans que je suis impliqué dans l'éducation du français langue seconde.

[*Traduction*]

Au fil des ans, j'ai occupé toutes sortes de postes intéressants et j'ai eu l'occasion d'échanger avec de nombreux élèves. J'ai eu le privilège et l'honneur d'enseigner bon nombre de programmes de français.

[*Français*]

Je pense qu'il serait peut-être plus profitable de passer directement aux défis.

[*Traduction*]

Personnellement, j'ai toujours eu l'impression qu'à l'échelle pancanadienne, les programmes de langue varient beaucoup. Si l'on me demandait quels sont les défis, c'est celui-là qui me viendrait immédiatement à l'esprit.

[*Français*]

Je pense qu'il est très important de mentionner que le perfectionnement professionnel peut poser problème, surtout dans les milieux isolés comme ici, à Terre-Neuve-et-Labrador.

[*Traduction*]

En outre, j'aimerais mentionner qu'au fil des ans, l'un des problèmes que nous avons observés, c'est celui de la motivation des élèves, non pas en ce qui a trait à la motivation dans une salle de classe, mais à la capacité de donner aux élèves de bonnes raisons d'apprendre et de comprendre une langue seconde. J'estimais que c'était un aspect important également.

[*Français*]

Il y a aussi l'enseignement de la culture et, bien sûr, la connexion à la réalité francophone et anglophone. On a toujours trouvé qu'il était difficile d'enseigner la culture, en ligne autant que face à face.

[*Traduction*]

Il est difficile de faire découvrir la culture aux élèves. De plus, il y a un décalage entre le nombre d'heures consacrées à l'apprentissage d'une langue seconde et le niveau de compétences langagières des élèves qui en découle; j'ai toujours

time we spend learning languages, yet it seems the expectations we have of students at the end of many years of language learning seem to be higher than we believe the students to have achieved. We have students spending a great amount of time — many, many hours — learning a second language, which we all realize is a challenge. In the end, however, I think that we all sometimes reflect and wonder why it is that our students are not more proficient with the language or is it that we have set expectations a little too high for them.

[Translation]

The lack of a national scale for measuring linguistic competence is something interesting. There are performance tests, like the DELF, but there is a lot of variation from province to province when it comes to assessing this linguistic competence. It is a challenge, especially for us here, and even from school to school, or school board to school board, to be able to examine in more detail a system of measurements that would be beneficial for everyone.

[English]

As well, opportunities for cultural and linguistic exchanges for students, teachers and administrators already exist, but I think it is a challenge to bring more opportunities to our students, administrators and teachers to actually experience the cultures.

[Translation]

Here, in Newfoundland, it is always difficult to find qualified personnel. It is a very significant challenge. Of course, school administrators play a role as language learning advocates and promoters, which is often another battle that we have to take on as second-language teachers.

[English]

So being able to convince our administrators as well of the importance of second-language learning is certainly very important.

If I may move on to best practices, in my experience, I have been trained in intensive languages, intensive French, and I will have to say that in terms of my experiences with best practices, I'm very pleased with the approaches that are used in intensive language learning, whatever it may be, French, English or any other language. It certainly brings to the forefront the importance of providing students with opportunities to have that block of language learning time. It seems to work very well.

[Translation]

There is always the issue of confidence in the language.

eu l'impression que l'on consacrait beaucoup de temps à l'apprentissage des langues, mais il semble qu'après de nombreuses années d'apprentissage, les résultats des élèves ne correspondent pas à nos attentes. Nous avons des élèves qui consacrent beaucoup de temps — des heures et des heures — à l'apprentissage d'une langue seconde, ce qui, comme nous le savons tous, est difficile. Toutefois, au bout du compte, je crois que nous nous demandons tous parfois pourquoi les compétences langagières de nos élèves ne sont pas meilleures, ou si nos attentes à leur égard sont un peu trop grandes.

[Français]

Le manque d'échelles nationales en matière d'évaluation des compétences langagières est quelque chose d'intéressant. Il y a des tests de performance, comme le DELF, qui existent, mais d'une province à l'autre, il y a beaucoup de variation en ce qui concerne le traitement de l'évaluation de ces compétences langagières. C'est un défi, surtout pour nous, ici, et même d'une école à l'autre ou d'un conseil scolaire à l'autre, de pouvoir examiner plus en profondeur un système de mesures qui sera profitable pour tout le monde.

[Traduction]

En outre, les élèves, les enseignants et les administrateurs peuvent déjà faire des échanges culturels et linguistiques, mais je crois qu'il est difficile de leur offrir plus d'occasions de faire l'expérience des cultures.

[Français]

Ici, à Terre-Neuve, il y a toujours la difficulté de chercher et de trouver un personnel qualifié. Cela est très important en ce qui concerne les défis. Bien sûr, l'administration de l'école joue un rôle de défenseur et de promoteur des programmes de langue qui représente souvent une autre bataille que nous devons assumer en tant qu'enseignants de langue seconde.

[Traduction]

Ainsi, il est essentiel aussi de convaincre nos administrateurs que l'apprentissage d'une langue seconde est très important.

Si vous me le permettez, j'aimerais maintenant parler des pratiques exemplaires. J'ai donné des cours de langues intensifs, de français intensif, et je dois dire que relativement à mon expérience en matière de pratiques exemplaires, je suis vraiment ravi des démarches qui sont utilisées dans l'apprentissage intensif de langues, qu'il s'agisse du français, de l'anglais ou de toute autre langue. Cela met en relief l'importance de fournir aux élèves cette période d'apprentissage linguistique. Cela semble très bien fonctionner.

[Français]

Il y a toujours la question de la confiance en la langue.

[English]

When I have students who have non-intensive core French arrive in my classroom, I can immediately tell the difference.

[Translation]

There is a big difference between a student who has simply taken a core program and another who has taken an intensive French program. You can hear and see the difference immediately.

[English]

These students are more willing to take risks with the language. This block of time that they spend learning the language, this little bank —

[Translation]

— this dip into language, if you will.

[English]

They seem to really do well with regard to that. As well, the action-oriented approach to language learning has of course been researched through many countries through Europe, through the CEFR criteria. The authentic use of language in the context of second-language classrooms, I feel, has certainly become a best practice.

The contextualization of learning, attempting to reproduce learning scenarios that are connected to the real world as opposed to being isolated language learning experiences in the classroom, and certainly the recent alignment in Canada with more of the CEFR criteria, the Common European Framework of Reference criteria, has always been a move in a good, sound direction. Of course, when we look at our challenges and potential recommendations, we'll certainly come back to that point.

With regard to my personal experiences, language learning online has proven to be a wonderful area in which the province of Newfoundland has been involved for many years. We've been involved for approximately 20 years in distance learning and providing distance and language learning opportunities. Of course, more recently, in the last 11 years, we have been using digital domains such as the Internet to provide the delivery.

However, I think the hard and fast of it is that we provide expert teachers to students in isolated communities across our province; so this provides us opportunities to promote official languages. It also provides us opportunities to allow students to continue their studies in a second language.

[Translation]

It also provides possibilities for sharing human resources across the province. On a larger scale, on a national scale, there are opportunities for sharing between provinces and territories, and that is something close to my heart.

[Traduction]

Si, dans ma classe, il y a des élèves qui n'ont jamais suivi un programme de français intensif, je le remarque tout de suite.

[Français]

Il y a une grande différence entre un élève qui a simplement suivi un programme-cadre et un autre qui a suivi un programme de français intensif. On peut entendre et voir la différence tout de suite.

[Traduction]

Ces élèves sont plus prêts à prendre des risques. La période qui est réservée à l'apprentissage de la langue, ce petit...

[Français]

... si vous voulez, ce « bain langagier ».

[Translation]

Ils semblent vraiment bien faire à cet égard. De plus, l'approche actionnelle utilisée dans l'apprentissage linguistique a bien entendu fait l'objet de recherches dans bon nombre de pays européens, en fonction des critères du CEFR. À mon avis, l'utilisation authentique de la langue dans le contexte de classes de langue seconde est certainement devenue une pratique exemplaire.

La contextualisation de l'apprentissage, la reproduction de scénarios d'apprentissage qui sont liés à la réalité, plutôt que des expériences d'apprentissage en classe, et récemment au Canada, une plus grande harmonisation avec les critères du CEFR, c'est-à-dire du Cadre européen commun de référence, ont toujours constitué un pas dans une bonne direction. Bien entendu, concernant nos défis et nos recommandations potentielles, nous y reviendrons certainement.

Pour ce qui est de mon expérience, l'apprentissage linguistique en ligne s'avère un domaine formidable auquel prend part la province de Terre-Neuve depuis de nombreuses années. Depuis environ 20 ans, nous participons à des programmes de formation linguistique à distance. Bien sûr — c'est plus récent —, depuis les 11 dernières années, nous utilisons des ressources numériques comme Internet pour assurer le service.

Certes, je pense que nous offrons à des élèves de collectivités isolées de notre province des services d'experts pédagogues; cela nous donne donc des occasions de promouvoir les langues officielles, ainsi que la possibilité de permettre à des jeunes de poursuivre leurs études dans une langue seconde.

[Français]

Cela donne aussi la possibilité de partager les ressources humaines à travers la province. À plus grande échelle, du côté national, il existe des possibilités de partage entre les provinces et les territoires, et c'est pour moi un aspect qui me tient à cœur.

[English]

It is something I really hold closely. The success that we've had with distance learning and teaching our students online has been phenomenal. If I could have a student sitting here with me today actually discussing this with me, I'm pretty sure they would be nodding their head as well. They appreciate these opportunities.

[Translation]

Among the other personal experiences, there is the integration of technology in the learning of languages, which has greatly helped promote language learning. For us, it has opened up the world to students and opened students up to the world.

This also helps us integrate 21st century competencies, especially with respect to communication, collaboration and cultural awareness. It gives the student an enormous amount of motivation and willingness to learn a second language.

[English]

Lastly, with regard to best practices, I think it's important to bring our attention as well to the cultural exchanges and educational visits. I still believe firmly that these are important and intrinsic to our programs; so it is very important for us to try to continue along those lines.

Wrapping up the best practices and the challenges, I do have a few recommendations that I have already shared obviously through the presentation that I've shared with you.

[Translation]

First, I think it would be quite worthwhile to provide a basic instructional design or a more universal curriculum that would contain basic concepts and common criteria across Canada. It would be interesting to be able to develop these programs, knowing that the provinces and territories would control their own curriculum. It would also be very interesting to be able to influence to some extent the way these programs are designed.

There would be universal themes, professional learning opportunities for all teachers, and the inclusion of culture and its connection in the curriculum. We know that this already exists and that it would be possible to address these topics in greater detail. We also know, of course, that the curriculum ensures the success of learners and that it recognizes their progress in second-language learning.

[English]

With regard to other recommendations, I feel that making language programs obligatory across our country would be an interesting step. We know that there would be challenges there, but we also know there are challenges with delivering high school French curriculum and middle school second-language learning

[Traduction]

C'est quelque chose qui me tient vraiment à cœur. Notre succès sur le plan de l'apprentissage à distance et de l'enseignement en ligne est phénoménal. Si un élève était en train d'en discuter avec moi aujourd'hui, je suis sûr qu'il approuverait ce que je dis. Les élèves sont ravis d'avoir ces possibilités.

[Français]

Parmi les autres expériences personnelles, il y a l'intégration de la technologie dans l'apprentissage qui a beaucoup aidé à promouvoir l'apprentissage des langues. Cela a créé pour nous une ouverture sur le monde pour les élèves et une ouverture des élèves au monde.

Cela nous aide également à intégrer les compétences du XXI^e siècle, surtout en matière de communication, de collaboration et de conscience culturelle. Cela donne à l'élève énormément de motivation et de volonté pour apprendre une deuxième langue.

[Traduction]

Enfin, en ce qui concerne les pratiques exemplaires, je crois qu'il est important que nous portions notre attention également sur les échanges culturels et les visites éducatives. Je suis toujours convaincu qu'ils sont importants et qu'ils sont essentiels à nos programmes; à notre avis, il est donc très important de continuer dans cette voie.

En ce qui concerne les pratiques exemplaires et les défis, j'ai quelques recommandations, qui figurent dans le document que je vous ai fourni.

[Français]

D'abord, je pense qu'il sera très intéressant d'offrir une conception pédagogique de base ou un curriculum plus universel doté de concepts de base et de critères communs à travers le Canada. Il serait intéressant de pouvoir développer ces programmes en sachant que les provinces et les territoires contrôleront leur propre curriculum. Ce serait tout de même très intéressant de pouvoir influencer jusqu'à un certain point la manière dont ces programmes seront conçus.

Il y aurait des thèmes universels, du perfectionnement professionnel offert à tous les enseignants, et l'inclusion de la culture et la connexion dans le curriculum. On sait que cela existe déjà et qu'il y aurait possibilité de traiter ces aspects plus en profondeur. On sait aussi, bien sûr, que le curriculum assure le succès de l'apprenant et qu'il y a une certaine valorisation à en tirer.

[Traduction]

Pour ce qui est des autres recommandations, je crois qu'il serait intéressant de rendre des programmes linguistiques obligatoires partout au pays. Nous savons que cela comporterait des difficultés, mais nous savons également qu'offrir des programmes de français à l'école secondaire et des programmes

curriculums because of the fact that they are not necessarily obligatory. There are challenges in both directions with regard to that.

As well, being able to create or redefine partnerships with universities, sometimes there is a distance between what is developed regarding curriculum and what our future teachers in practice receive with regard to their training. I think that's an important bridge that could probably be better bridged as well.

Certainly with regard to the increase in bursaries — I'm sure you've heard this at the table before — all of our students who experience linguistic or cultural exchanges come back far richer in their languages and far richer with regard to their willingness to want to become involved with language learning.

Again, that is very comparable to the results we see from intensive students as well. Their language competencies have a tendency to improve, as well as their motivation. I think the more students, teachers and administrators we can get involved with this, the better it is for our language learning.

A couple of other small points: Certainly more opportunities for professional learning of the teaching of languages and certainly partnerships with language organizations. We have some tremendous leadership in our language organizations, and we know that we need to share our ideas and enthusiasm for second-language learning, so we should certainly look at taking advantage of any opportunities we have to do so.

[Translation]

Lastly, it would certainly be interesting to create a partnership between language organizations, the federal government, and the provinces and territories to establish a network and a national voice for second-language education, regardless of the language, because we know that we are all working toward the same goal. It is very important that Canadians realize that we are working together to improve the situation of language learning in Canada. Thank you for listening.

[English]

Thank you very much for the audience today. It has indeed been a pleasure and an honour.

[Translation]

The Chair: Thank you for your suggestions and recommendations. We will now move on to our second witness, Ms. Doell.

Lesley Doell, French Language Consultant, French Language Resource Centre, as an individual: Thank you, Madam Chair, for your invitation. For nine years, I have been a French language consultant in northwestern Alberta, where I run a French

d'apprentissage de la langue seconde à l'école intermédiaire comporte des problèmes, parce qu'ils ne sont pas nécessairement obligatoires. Il y a des problèmes sur les deux plans à cet égard.

De plus, en ce qui concerne la possibilité de créer ou de redéfinir des partenariats avec les universités, parfois, la façon dont le programme est conçu et la formation que reçoivent nos futurs enseignants ne concordent pas. Je pense qu'il faudrait faire en sorte que les choses concordent mieux.

Il est certain qu'en ce qui concerne l'augmentation des bourses — je suis sûr que d'autres témoins vous l'ont dit —, tous nos élèves qui participent à des échanges linguistiques ou culturels reviennent de leur expérience avec une connaissance beaucoup plus riche de leurs langues et ils veulent bien davantage participer à des activités d'apprentissage d'une langue.

Encore une fois, cela se compare très bien aux résultats que nous observons chez les élèves qui suivent un programme intensif. Habituellement, leurs compétences linguistiques s'améliorent et leur motivation augmente. Plus le nombre d'élèves, d'enseignants et d'administrateurs qui participent augmentera, meilleure sera la situation de l'apprentissage linguistique.

Je veux soulever quelques autres points : il est certain que les possibilités d'apprentissage professionnel de l'enseignement des langues et de partenariats avec des organisations langagières doivent être augmentées. Nos organisations langagières font preuve d'un leadership remarquable, et nous savons qu'il nous faut communiquer nos idées et notre enthousiasme à l'égard de l'apprentissage d'une langue seconde, de sorte que nous devrions profiter de toutes les occasions que nous avons en ce sens.

[Français]

En dernier lieu, il serait intéressant certainement de conclure un partenariat entre les organisations langagières, le gouvernement fédéral, les provinces et les territoires afin d'établir un réseau, une voie nationale pour l'éducation en ce qui concerne les programmes de langue seconde, peu importe la langue, parce que nous savons que nous tirons tous la même corde, mais qu'il est très important que les Canadiens réalisent que nous travaillons en partenariat pour améliorer la situation de l'apprentissage des langues au Canada. Je vous remercie infiniment de m'avoir écouté.

[Traduction]

Je vous remercie beaucoup de tenir la séance d'aujourd'hui. C'est un plaisir et un honneur pour moi d'y participer.

[Français]

La présidente : Nous vous remercions de vos suggestions et de vos recommandations. Nous passerons maintenant à notre deuxième témoin, Mme Doell.

Lesley Doell, consultante de langue française, Centre de ressources de la langue française, à titre personnel : Madame la présidente, je vous remercie de m'avoir invitée. Depuis neuf ans, je suis consultante en langue française dans le nord-ouest de

language resource centre. I am also president of the Canadian Association of Immersion Teachers, CAIT, and director of a DELF-DALF exam centre.

My presentation will address three main points. First, I will tell you about one of the successes in best practices in a regional context. Then, I will review the current challenges with you. I will end with a few thoughts that might guide the government's action on promoting and learning official languages.

In 2006, the Grande Prairie school board and a few community organizations got together to identify some priorities. A study was conducted, after which federal funding was put in place to create a resource centre. I was appointed to a position that involved boosting French education in northwestern Alberta. What a dream. I could start and manage projects related to my passion. Needless to say, it was an immense pleasure for me to create projects inspired by what I would have liked to have seen as a teacher in immersion classes. Nine years later, we have 13 partners, including seven school boards, one regional college and several community organizations. We have an educational resource centre that contains 18,000 French resources in a municipal library. We arrange all professional development in French for the region, conferences and workshops. We have been able to receive the best second-language specialists in Canada.

Given the distance, we offer teachers \$1,200 annually for any studies or for attending any conference in French. We coordinate artist tours by sharing costs with schools for all francophone artists. We were also the second DELF-DALF centre to open a school board in Canada in 2007, and we saw that DELF transformed classroom pedagogy and enhanced learning for young people. We subsidize school trips to Quebec and France, and we just signed an official partnership with the Nancy-Metz region thanks to the French embassy. Our projects basically involve sharing and exchanges. The province has recognized the success of the centre and its projects four times. Last Friday, I had the great honour of being named a chevalier of France's Ordre des Palmes académiques, particularly for the work I have done with the centre, for the provision and promotion of the DELF scolaire, for my work with the CAIT and for the partnership with France.

Despite the evidence of good practices regionally, there are still enormous challenges when it comes to policy. There is a challenge relating to the promotion of the language, and to the legislation and other levels within the school boards.

I will touch on three aspects of promotion. First, why is second-language teaching from kindergarten to Grade 12 not mandated? In Alberta, most schools provide French as an option

l'Alberta où je dirige un centre de ressources de langue française. Je suis également présidente de l'Association canadienne des professeurs d'immersion (ACPI), et directrice d'un centre d'examen DELF-DALF.

Ma présentation abordera trois points principaux. En particulier, premièrement, je partagerai avec vous l'un des succès sur les meilleures pratiques dans un contexte régional. Ensuite, je passerai en revue avec vous les défis actuels puis je terminerai avec quelques pistes de réflexion qui pourront orienter l'action du gouvernement en matière de promotion et d'apprentissage des langues officielles.

En 2006, le conseil scolaire de Grande Prairie ainsi que quelques organismes communautaires se sont concertés afin d'identifier des priorités. Après avoir mené une étude, le financement fédéral a été mis en place pour créer un centre de ressources. J'ai été nommée à un poste où il fallait rehausser l'éducation française dans le nord-ouest de l'Alberta. Quel rêve! Je pouvais amorcer et gérer des projets liés à ma passion. Il va sans dire que j'ai eu un immense plaisir à réaliser des projets inspirés par ce que j'aurais aimé voir en tant qu'enseignante en classe d'immersion. Neuf ans plus tard, nous sommes treize partenaires, dont sept conseils scolaires, un collège régional ainsi que plusieurs organismes communautaires. Nous avons un centre de ressources pédagogiques qui héberge 18 000 ressources françaises dans une bibliothèque municipale. Nous organisons tout le perfectionnement professionnel en français pour la région, les congrès et les ateliers. Nous avons pu recevoir les meilleurs spécialistes en langue seconde au Canada.

Étant donné la distance à laquelle nous nous situons, nous offrons chaque année aux professeurs une bourse de 1 200 \$ pour la réalisation de toute étude ou de congrès en français. Nous coordonnons les tournées des artistes en partageant les coûts avec les écoles pour tout artiste francophone. Nous avons été également le deuxième centre DELF-DALF à ouvrir un conseil scolaire au Canada en 2007, et nous nous sommes aperçus que le DELF a transformé la pédagogie en salle de classe et a valorisé l'apprentissage pour les jeunes. Nous subventionnons les voyages scolaires au Québec et en France et nous venons de signer un partenariat officiel avec la région de Nancy-Metz grâce à l'ambassade de France. Nos projets se résument essentiellement au partage et à l'échange. Le succès du centre et de ses projets a été reconnu quatre fois à l'échelle provinciale. Vendredi dernier, j'ai eu le grand honneur d'être nommée Chevalier de l'Ordre des Palmes académiques de la République française, notamment pour le travail que j'accomplis avec le centre, pour la diffusion et la promotion du DELF scolaire, pour mon travail au sein de l'ACPI et pour le partenariat avec la France.

Malgré l'évidence des bonnes pratiques à un niveau régional, il reste d'énormes défis en termes de politique. Il s'agit d'un défi quant à la valorisation de la langue et quant aux lois et aux autres échelons au sein des conseils scolaires.

Je cernerai trois aspects concernant la valorisation. Premièrement, pourquoi l'enseignement d'une langue seconde de la maternelle à la douzième année n'est-il pas mandaté? En

starting in Grade 7. The option of taking an academic course like core French is often less desirable for a 12-year-old kid than a course involving outdoor activities. In a school schedule, one is often pitted against the other. Since language is not promoted within our school boards, this ensures that most of our young Canadians do not even achieve a basic A2 level in the other official language by the end of Grade 12.

If the school boards or the ministries do not require our young people to learn a second language up to Grade 12, despite the many studies that show a long list of advantages, how can we promote second-language learning? Should we encourage our post-secondary institutions to include a certain level of knowledge of a second language in their admission criteria?

This is why immersion and core French programs at the secondary level are very weak and have been for years. There is a vicious circle where few young people take French through Grade 12, so few students continue on to do post-secondary studies in immersion teaching. Therefore, we are faced with a serious issue of hiring immersion and core French teachers who are qualified linguistically, pedagogically and culturally.

Second, and I'm still talking about language promotion, our French immersion school principals are often unilingual anglophones, which is a problem for several reasons. I'm certain that if every immersion school had a bilingual principal, the quality of the immersion provided would improve immediately.

Lastly, the shortage of immersion teachers has become critical and is directly related to promoting the profession. Every year, only a small number of students from each faculty of education across the country graduate from the French-language immersion program. For instance, the 75 graduates from the Saint John campus typically find a position within 80 kilometres of where they did their studies.

This brings us to a secondary challenge: the quality of the French of immersion teachers. Is speaking correct French promoted? Do the young anglophone or francophone, but anglo-dominant, teachers speak a high quality level of the language? Young people need a convincing model, not a French that is too far removed from standard French.

I don't want to focus on the negative too much, so I am pleased to share a few thoughts that might guide this committee. We could facilitate the adoption of the Common European Framework of Reference for Languages — or CEFR — as a reference for developing study programs and the tools that stem from it, such as the DELF, which is a standardized evaluation at

Alberta, la plupart des écoles offrent des cours de français comme option à partir de la septième année. L'option d'un cours académique comme le français de base est souvent moins désirable pour un gamin de 12 ans qu'un cours d'activités de plein air. Dans un horaire scolaire, l'un est souvent mis contre l'autre. Comme la langue n'est pas valorisée au sein de nos conseils scolaires, cela fait en sorte que la plupart de nos jeunes Canadiens n'arrivent même pas à atteindre un niveau A2 élémentaire dans l'autre langue officielle à la fin de la douzième année.

Si les conseils scolaires ou les ministères n'exigent pas que nos jeunes apprennent une deuxième langue jusqu'à la douzième année, malgré les nombreuses études qui démontrent une longue liste d'avantages, comment valorisons-nous l'apprentissage de la langue seconde? Devrait-on encourager nos institutions postsecondaires à mettre dans leur profil d'entrée un certain niveau de connaissance de la langue seconde des apprenants?

Ce sont les raisons pour lesquelles les programmes d'immersion et de français de base au niveau secondaire sont très faibles, et ce, depuis de nombreuses années. Il existe le cercle vicieux suivant : peu de jeunes terminent des cours de douzième année en français, donc, peu d'étudiants poursuivent des études postsecondaires en enseignement de l'immersion. Par conséquent, nous nous trouvons avec un problème sérieux d'embauche d'enseignants en immersion et en français de base qui sont qualifiés au chapitre linguistique, pédagogique et culturel.

Deuxièmement, et toujours en termes de valorisation des langues, nos directeurs d'école en immersion française sont souvent unilingues anglophones, ce qui pose problème à plusieurs niveaux. Je suis certaine que, si chaque école d'immersion avait un directeur bilingue, la qualité de l'offre de l'immersion s'améliorerait immédiatement.

Finalement, la pénurie des enseignants en immersion est devenue critique et est directement liée à la valorisation de la profession. Chaque année, il n'y a qu'un petit nombre de finissants dans chaque faculté d'éducation dans le programme d'immersion francophone à travers le pays. Par exemple, les 75 finissants du Campus Saint-Jean trouvent typiquement une poste dans une sphère de 80 kilomètres de là où ils ont fait leurs études.

Cela nous amène à un défi secondaire au défi de l'embauche : la qualité du français des professeurs en immersion. Y a-t-il une valorisation à parler un français correct? Est-ce que le niveau plafonne en termes de la qualité de la langue parlée par les jeunes enseignants anglophones ou francophones, mais anglo-dominants? Les jeunes ont besoin d'un modèle convaincant, pas d'un français trop éloigné du français normalisé.

Sans trop souligner les aspects négatifs, je suis heureuse de partager quelques pistes de réflexion qui pourraient orienter ce comité : faciliter l'adoption du CECR, le Cadre européen commun de référence pour les langues à titre de référence pour le développement des programmes d'études et les outils qui en sont dérivés, comme le DELF, qui est une évaluation standardisée

the international level, and the online languages portfolio developed in the Atlantic provinces for immersion and core French.

It would be a big step in the right direction. Our young people must receive recognition of their French language skills that would be recognized at the international and national level, and by more and more Canadian businesses, universities and organizations.

Second, we should encourage a standardized immersion teaching process in Canada. We need to learn to learn from each other. For example, so that we can learn from other provinces, I would like to draw your attention to a new document created by Manitoba's department of education, entitled *French Language Education Review — French Immersion Program and French Courses*. It is available at http://www.edu.gov.mb.ca/k12/finance/fr_grant/fr_lang_review.html.

In September 2014, the department introduced a review to further support the full implementation of the French immersion program and the successful delivery of French courses within Manitoba schools. As part of this, school boards have permission to think in terms of the needs of immersion schools. One objective of the review is to provide clear expectations with respect to the role and responsibilities of school divisions in their reporting accountability.

Third, funding should be provided to organizations that could act upon the many recommendations in the final report of a study conducted by three organizations: the Canadian Association of Immersion Teachers, the Association des universités de la francophonie canadienne and the Réseau des cégeps et collèges francophones du Canada. This report, entitled *Étude sur les besoins de la clientèle issue de l'immersion désirant poursuivre une scolarisation postsecondaire en français*, considers action that can be taken to increase the accessibility of French-bilingual post-secondary programs and to encourage that francophile students be recruited.

The education of young Canadians in French immersion and French as a second language is a guarantee of a bilingual future for our country and represents a fundamental value of the Canadian identity. Immersion programs have increased by 17 per cent in recent years, despite a decrease in the school population. Investing in immersion means investing in the future of our youth and our country. Thank you.

The Chair: Thank you, Ms. Doell, and congratulations on the French government's recognition of your work with the centre. It's well-deserved.

au niveau international, et le porte-folio de langues en ligne développé dans les provinces atlantiques pour l'immersion et le français de base.

Ce serait un grand pas dans la bonne direction. Il est essentiel que nos jeunes reçoivent une reconnaissance de leur niveau de compétence en français qui soit reconnue à l'échelle internationale et nationale, et auprès de plus en plus d'universités, d'organismes et d'entreprises canadiennes.

Deuxièmement, il faudrait encourager un processus normalisé de l'enseignement en immersion au niveau pancanadien. Il faut apprendre à s'inspirer l'un de l'autre. Par exemple, pour que nous puissions nous inspirer des autres provinces, j'aimerais attirer votre attention sur un nouveau document créé par le ministère de l'Éducation du Manitoba qui s'intitule *Revue de l'éducation en langue française—Programme d'immersion française et cours de français*. On peut le consulter à l'adresse http://www.edu.gov.mb.ca/m12/stat-fin/subfr/revue_ed_fr.html.

En septembre 2014, le ministère a mis en place la revue afin de renouveler son appui à la pleine mise en œuvre du programme d'immersion française et à un bon enseignement de cours de français dans des écoles du Manitoba. Dans le cadre de la mesure, les conseils scolaires ont la permission de penser en termes des besoins des écoles d'immersion. L'un des objectifs de la revue est d'énoncer des attentes précises en ce qui concerne le rôle et les responsabilités des divisions scolaires en matière d'obligation redditionnelle.

Troisièmement, il s'agirait de financer les organismes qui pourraient mettre en exécution les nombreuses recommandations énoncées dans le rapport final d'une étude menée par trois mandataires : l'Association canadienne des professeurs d'immersion, l'Association des universités de la francophonie canadienne et le Réseau des cégeps et collèges francophones du Canada. Ce rapport, intitulé *Étude sur les besoins de la clientèle issue de l'immersion désirant poursuivre une scolarisation postsecondaire en français*, s'interroge sur les mesures à prendre afin d'accroître l'accessibilité des programmes postsecondaires en français-bilingue et de favoriser le recrutement des étudiants francophiles.

L'éducation des jeunes Canadiens et Canadiennes en immersion française et en français langue seconde est garante d'un avenir bilingue pour notre pays et représente une valeur fondamentale de l'identité canadienne. Les programmes d'immersion ont augmenté de 17 p. 100 au cours des dernières années, et ce, malgré une baisse de l'effectif scolaire. Investir dans l'immersion, c'est investir dans l'avenir de notre jeunesse et de notre pays. Je vous remercie.

La présidente : Je vous remercie, madame Doell, et félicitations pour la reconnaissance que le gouvernement de la France vous a octroyée pour votre travail au sein du centre. C'est bien mérité.

Honourable senators, since we have another video conference with China that must start at 6 p.m., I ask that you keep your questions very short, if possible. The first question will come from Senator Fortin-Duplessis, followed by Senator Charette-Poulin.

Senator Fortin-Duplessis: My first question is for Mr. Murphy. Thank you for your presentation. I see that you have significant experience as a teacher, an educational consultant and a coordinator of a virtual centre for teachers.

Do you think that online teaching is the method of choice for the future?

I'll ask my second question, as well: is it a method that is really more effective?

Mr. Murphy: That's a very good question. In areas where you can call on classroom experts, get the necessary resources and provide a high quality program, my answer would be no.

Online education or online French courses are a necessity that we provide to people in remote areas. It is the only way we can provide our programs in isolated schools. However, we can certainly strike a balance between online courses and in-class courses by, for instance, giving a school in a city the opportunity to take a French course online that would be for students who cannot get these courses because of their timetable. This could be a possible approach for remote schools, but also an approach for schools in larger cities.

Is it the last word in terms of approaches? As is the case for in-class courses, I think the quality of online programs always depends on the quality of the teacher. It is very important to be able to establish a connection, a rapport with the students and be able to present the curriculum. For me, it's essential. Of course, an interesting core curriculum helps, too.

Senator Maltais: Online teaching is nothing new, and it's done in other provinces. Quebec has the Télé-université, which I'm sure you are familiar with and which is fairly effective.

In your presentation, you said that one of the problems is keeping the attention of students with the help of competent teachers. Do your school boards have the means to get these skills, which may exist in New Brunswick, Quebec, Ontario or Alberta, but can your school boards get access to this? Since we're talking about online teaching, you don't necessarily have to be from Newfoundland and Labrador, Quebec or elsewhere. It's a matter of competent people, regardless of where they are. This is the age of instantaneous information.

Honorables sénateurs, puisque nous avons une autre vidéoconférence avec la Chine qui doit commencer à 18 heures, je vous demande de garder vos questions très brèves, si possible. Alors, la première question sera posée par la sénatrice Fortin-Duplessis, suivie par la sénatrice Charette-Poulin.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Ma première question s'adresse à M. Murphy. Merci pour votre présentation; j'ai noté que vous possédez une longue expérience à titre d'enseignant, de conseiller pédagogique et de coordonnateur d'un centre virtuel pour les enseignants.

La méthode de l'enseignement en ligne, selon vous, est-elle la méthode de choix pour l'avenir?

J'en profite pour poser ma deuxième question également : s'agit-il d'une méthode réellement plus efficace?

M. Murphy : C'est une très bonne question. Dans les milieux où il est possible de faire appel à des experts en salle de classe, d'obtenir les ressources nécessaires et d'avoir la possibilité d'offrir un programme de qualité, la réponse, selon moi, serait négative.

L'éducation en ligne ou les cours de français en ligne sont une nécessité que l'on offre à des gens qui se trouvent dans des milieux éloignés. C'est la seule manière d'offrir nos programmes à des écoles isolées. Par contre, il est certainement possible d'offrir un équilibre entre les cours en ligne et les cours en direct en offrant, par exemple, à une école dans une ville, la possibilité de suivre un cours de français en ligne qui s'adresserait à des élèves qui ne peuvent pas se voir offrir ces cours en raison de leur horaire. Il est certain que cela pourrait être une approche possible pour les écoles lointaines, mais aussi une approche à privilégier pour les écoles dans les plus grandes villes.

Est-ce le dernier mot en ce qui concerne les approches? Je pense que la qualité du programme en ligne dépend toujours, tout comme pour les cours en classe, de la qualité du professeur. Il est très important de pouvoir établir la connexion, le rapport avec les élèves et de pouvoir présenter le programme. Pour moi, c'est essentiel. Bien sûr, un curriculum de base intéressant aide beaucoup également.

Le sénateur Maltais : L'enseignement en ligne n'est pas un phénomène nouveau, et cela se fait dans d'autres provinces; au Québec, il y a la Télé-université que vous connaissez sans doute et qui est tout de même assez efficace.

Vous l'avez dit lors de votre présentation, l'un des problèmes est de capter l'attention des jeunes à l'aide de professeurs compétents. Vos conseils scolaires ont-ils les moyens d'accéder à ces compétences? Ces compétences peuvent exister à partir du Nouveau-Brunswick, du Québec, de l'Ontario ou de l'Alberta, mais vos conseils scolaires peuvent-ils vous donner accès à ce moyen? Comme on parle d'enseignement en ligne, cela ne doit pas nécessairement provenir de Terre-Neuve-et-Labrador, du Québec ou d'ailleurs; c'est une question de personnes compétentes, peu importe le milieu. Nous sommes à l'ère de l'information instantanée.

Mr. Murphy: I completely agree with you, but a few problems with the unions might arise. To hire teachers, the provinces and territories are going to recruit the best, that's for sure. We always hire teachers from elsewhere, teachers who have the skills we're looking for. My colleagues and I teach online in 135 schools, where we teach virtually. The issue is that there wasn't any expertise in those 135 schools that we could have provided before online education. That's the most important thing. With our four online French teachers, we can teach these students.

Hiring and recruitment is an issue everywhere — especially for teachers of French as a second language — but we are fortunate in that we can present our programs online without too many problems. Often, the teachers with the most experience with language and teaching are the ones who seek out employment in online education.

Senator Fortin-Duplessis: I'd like to put a question to Ms. Doell.

I noted that you have a certain amount of freedom and that you can innovate in certain areas; I hope I am not mistaken.

Ms. Doell: No, that is true.

Senator Fortin-Duplessis: Do you think current programs take the challenges inherent in second language learning sufficiently into account?

Ms. Doell: Are you talking about curriculums?

Senator Fortin-Duplessis: Yes.

Ms. Doell: In Canada, all second-language learning curriculums are being redesigned. In Alberta, for instance, we are developing a new definition of the curriculum. The old program — I do not know how the new program will approach this — did not put sufficient emphasis on oral production or oral comprehension. A lot of emphasis was put on reading and writing, but not enough work was done on hearing competence and oral production. That is the problem I see with our curriculum in Alberta, and it is particularly evident in achievement tests. That aspect is also being changed; these achievement tests used to be administered at the end of the third, sixth, ninth and twelfth grades, and they were used to assess two aspects of language competency. The problem is that a language is learned well if the four language competencies are taken into account, and they should be taught equally, in my opinion.

Senator Fortin-Duplessis: In Quebec, the accent is the issue. When it comes to reading and writing English, the students succeed, but they have more trouble speaking it. It is the same thing everywhere.

M. Murphy : Je suis complètement d'accord avec vous, mais quelques problèmes avec les syndicats pourraient toutefois survenir. Pour l'embauche des enseignants, les provinces et les territoires vont recruter les meilleurs, c'est certain. Nous embauchons toujours des enseignants qui proviennent d'autres endroits, des enseignants qui possèdent les compétences que nous recherchons. L'enseignement en ligne, pour mes coéquipiers et moi-même, s'effectue dans 135 écoles où nous enseignons virtuellement. Le problème, c'est que dans ces 135 écoles, il n'y avait pas l'expertise que nous pouvions apporter avant l'avènement de l'éducation en ligne; c'est la chose la plus importante. Avec nos quatre enseignants de français en ligne, nous pouvons enseigner à ces élèves.

La situation de l'embauche et du recrutement se retrouve partout — surtout pour l'enseignement du français langue seconde —, mais nous sommes chanceux de pouvoir présenter nos programmes en ligne sans trop de problèmes. Souvent, ce sont les enseignants qui ont le plus d'expérience avec la langue et l'enseignement qui vont rechercher des emplois dans le cadre de l'éducation en ligne.

La sénatrice Fortin-Duplessis : J'aimerais poser une question à Mme Doell.

J'ai remarqué que vous avez tout de même une certaine liberté et que vous pouvez innover dans certains domaines; j'espère que je ne me trompe pas.

Mme Doell : Non, c'est vrai.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Dans le cadre des programmes actuels, croyez-vous que l'on tient suffisamment compte des défis associés à l'apprentissage d'une langue seconde?

Mme Doell : Est-ce qu'on parle des programmes d'études?

La sénatrice Fortin-Duplessis : Oui.

Mme Doell : Au Canada, on est en train de refaire tous les programmes d'études en langue seconde. En Alberta, par exemple, nous en sommes à établir une nouvelle définition du programme d'études. Dans le cadre de l'ancien programme — je ne sais pas ce que ce sera avec le nouveau programme —, on ne met pas assez l'accent sur la production orale ni sur la compréhension orale. On mise beaucoup sur l'écriture et la lecture, mais on ne travaille pas assez la compétence de l'écoute ni celle de la production orale. C'est le problème que je constate concernant nos programmes d'études en Alberta, et en particulier à l'étape des tests de rendement. Cette étape change aussi; ces tests de rendement étaient auparavant effectués à la fin de la troisième, sixième, neuvième et douzième année, et c'est à l'occasion de ces tests que sont évaluées les deux compétences langagières. Cela pose problème, parce que la langue s'apprend bien en tenant compte des quatre compétences langagières qui devraient, selon moi, être enseignées de façon égale.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Au Québec, justement, c'est l'accent qui est en cause. Lorsqu'il s'agit de lire et d'écrire l'anglais, les étudiants réussissent, mais lorsqu'il s'agit de le parler, ils ont un peu plus de difficulté. C'est un peu partout pareil.

[English]

Senator Charette-Poulin: Mr. Murphy, I would like to thank you. Your presentation regarding the challenges and then your suggestions of best practices were extremely interesting. I have a question on your suggestion regarding providing students with blocks of learning time. What did you mean by that?

Mr. Murphy: Yes. Under the best practices in intensive language programs, what usually happens for a period of time during the intensive core program or intensive language learning program is that there's a block of time that is actually taken just for language learning. So, for example, from September until December, some of the curriculum that a student would normally have will be put aside, and there's a block of time that is associated only with language learning. Their language arts program in their first language, or maybe part of their mathematics program, all of those things will be put aside so that they have an opportunity to intensify their opportunities and the time for second-language learning. For example, on a typical schedule they may have French from 9 a.m. until noon every day for a period of four months, and of course they would have their physical education programs and whatnot. That would be the idea of an intensive core program. After Christmas it would go back to a more regular time, and the rest of the curriculum would be compacted back into their schedules. That's what we mean when we say a block of time.

Senator Charette-Poulin: Thank you, that's very helpful.

You also said you find it extremely important to connect students to the culture. Could you give us a few examples of what you do to reach that objective?

Mr. Murphy: It's very tough to connect students directly to culture, and it takes a lot of time and resources to do so. When I connect students to culture, I try to connect students deeper than simply having them listen to a song in a second language. I always go back to my childhood. The only thing I can really remember about my core French experiences as a child in high school was the Carnaval de Québec. Don't get me wrong. I think it was a wonderful, wonderful experience having learned about that, but oftentimes the cultural activities we do in classrooms can be very superficial. It's nice to try to bring cultural activities a little deeper so that students gain a better, more in-depth understanding of the culture of which we're speaking. When I look at introducing culture to my students, I really and truly do think deeper than just the meaning of a lyric. We go into the music. We go into the instruments. We'll go into the artists. Where is this artist from? Where did this artist grow up? What kind of a place is it? We like to look at the depth of treatment of cultural activities, which I think is much more profound than, like I said, and don't get me wrong because I thought it was wonderful and have been there many times, seeing pictures of the Carnaval de Québec. I think that was the point I was trying to get to.

[Traduction]

La sénatrice Charette-Poulin : Monsieur Murphy, je veux vous remercier. Dans votre exposé, les défis dont vous avez parlé et les pratiques exemplaires que vous avez proposées sont extrêmement intéressants. J'ai une question sur votre idée de fournir aux élèves des périodes d'apprentissage. Que voulez-vous dire?

M. Murphy : Oui. Concernant les pratiques exemplaires dans les programmes de langues intensifs, habituellement, pendant un certain temps, pour le programme intensif de base ou le programme intensif d'apprentissage de langues, il y a une période qui n'est consacrée qu'à l'apprentissage linguistique. Par exemple, de septembre à décembre, une partie du programme que suit normalement un élève sera mise de côté, et une période de temps ne sera consacrée qu'à l'apprentissage linguistique. Leur programme de langue maternelle — ou peut-être une partie de leur programme de mathématique — sera mis de côté pour qu'ils puissent accroître les possibilités d'apprendre la langue seconde ainsi que le temps qui y est consacré. Par exemple, selon un horaire typique, ils peuvent avoir un cours de français de 9 heures à midi chaque jour durant quatre mois et, bien entendu, ils ont leur programme d'éducation physique, et cetera. C'est ce qu'on entend par programme intensif de base. Après Noël, on reviendrait à un horaire plus régulier, et le reste du programme serait intégré de façon condensée dans l'horaire. C'est ce que nous entendons par « période ».

La sénatrice Charette-Poulin : Merci, c'est très utile.

Vous avez dit également qu'il est extrêmement important de faire découvrir la culture aux élèves. Pourriez-vous nous donner quelques exemples de ce que vous faites pour atteindre cet objectif?

M. Murphy : Il est très difficile de faire découvrir la culture aux élèves de façon directe et cela requiert beaucoup de temps et de ressources. Lorsque je leur fais découvrir la culture, j'essaie d'aller plus loin que de leur faire écouter une chanson dans la langue seconde. Je repense toujours à mon enfance. La seule chose dont je me rappelle vraiment de mes cours de français de base, c'est du Carnaval de Québec. Ne vous méprenez pas. Je pense que c'était vraiment formidable d'apprendre des choses à ce sujet, mais souvent, les activités culturelles que nous faisons en classe peuvent être très superficielles. C'est bien d'essayer d'approfondir un peu les activités culturelles de sorte que les élèves puissent mieux connaître la culture dont nous parlons. Lorsque je veux enseigner des choses sur la culture à mes élèves, je ne me contente pas de parler de la signification des paroles d'une chanson. Nous parlons de la musique, des instruments, des artistes. D'où vient l'artiste? Où a-t-il grandi? Quel type d'endroit est-ce? Nous aimons examiner les choses en profondeur dans le cadre des activités culturelles, ce qui permet aux élèves d'acquérir des connaissances beaucoup plus approfondies comparativement à, comme je l'ai dit — et ne vous méprenez pas, car je crois que c'était formidable et j'y suis allé à maintes reprises —, regarder des photos du Carnaval de Québec. C'est ce que j'essayais de dire.

Senator Charette-Poulin: Let's not underestimate the Carnaval de Québec and the motivation that is built into students to be able to better connect with the French culture.

[Translation]

Senator Charette-Poulin: Ms. Doell, I have a question for you in the same vein as the one I put to Mr. Murphy. Do you also have programs, experiences or suggestions to make so that language is not, as Mr. Murphy was saying, learned outside the context of its culture? My first language is French. As my colleagues were saying, my language is a part of a cultural environment. What projects would you advocate to communicate that cultural environment to your students?

Ms. Doell: I would like to give the floor to Chantal Bourbonnais. With the CAIT, we have just created a project which is having resounding success. This is the Intergenerational Project. I will take the floor again afterwards to tell you exactly what we are doing in our region.

Chantal Bourbonnais, Executive Director, Canadian Association of Immersion Teachers: This is a project we are proud of. Questions were asked about the language skills of teachers. In a minority environment, you speak French in the classroom; however, you do not have the opportunity to speak it elsewhere.

We twinned young teachers whose second language was French with retired francophones. They take part in five cultural outings. There is no classroom management. They can go and see a film together, go and have a coffee, or go to a play at the Cercle Molière. The purpose is to take part in cultural activities that allow these young teachers to discover the culture and then transmit it to their students.

The project has been in existence for three years. We are in Ottawa, Halifax, Prince Edward Island, Calgary and Winnipeg. We have heard glowing testimony from teachers who have improved their French and feel better equipped in class, both in terms of language and of cultural activities. The project is funded by Canadian Heritage.

This is an example of projects that can give wings to teachers and to students in the classroom.

Senator Poirier: I thank our witnesses for being here tonight. This is really interesting. My first question is for Mr. Murphy.

[English]

I was just wondering about online education for second-language training. Do they learn to speak, read and write? Comparing online training to in-class training, what's the success level?

Mr. Murphy: We teach all four competencies in the online format. I use mainly action-oriented approaches, believe it or not, in the online environment where we always try to start with the

La sénatrice Charette-Poulin : Ne sous-estimons pas le Carnaval de Québec et la motivation qu'ont les élèves de mieux connaître la culture francophone.

[Français]

La sénatrice Charette-Poulin : Madame Doell, ma question pour vous va dans le même sens que celle que j'ai posée à M. Murphy. Avez-vous aussi des programmes, des expériences ou des suggestions pour faire en sorte que la langue ne soit pas seulement, comme le disait M. Murphy, apprise à l'extérieur de sa culture? Ma première langue est le français. Comme le disaient mes collègues, ma langue fait partie d'un environnement culturel. Quels sont les projets que vous privilégieriez pour communiquer cet environnement culturel à vos étudiants?

Mme Doell : J'aimerais céder la parole à Chantal Bourbonnais. Avec l'ACPI, nous venons de créer un projet qui connaît un grand succès. Il s'agit du Projet intergénérationnel. Je reprendrai la parole par la suite pour vous dire exactement ce que nous faisons dans notre région.

Chantal Bourbonnais, directrice générale, Association canadienne des professeurs d'immersion : C'est un projet dont nous sommes fiers. On s'interrogeait sur la capacité langagière des enseignants. Dans un milieu minoritaire, on parle le français dans la salle de classe; toutefois, on n'a pas la chance de le faire ailleurs.

Nous avons jumelé de jeunes enseignants ayant le français comme langue seconde avec des retraités francophones. Ceux-ci doivent effectuer cinq sorties culturelles. Il n'y a pas de gestion de classe. Il peut s'agir d'aller voir un film ensemble, d'aller prendre un café, d'aller voir une pièce de théâtre au Cercle Molière. Le but est de faire des activités culturelles qui permettent à ces jeunes enseignants de découvrir la culture de leur milieu, puis de la transmettre à leurs élèves.

Le projet existe depuis trois ans. Nous sommes à Ottawa, à Halifax, à l'Île-du-Prince-Édouard, à Calgary et à Winnipeg. Nous avons entendu de beaux témoignages d'enseignants qui ont perfectionné leur français pour être mieux outillés en salle de classe, tant en matière de langue que d'activités culturelles. Ce projet est financé par le ministère du Patrimoine canadien.

C'est l'un des exemples de projets qui peuvent donner des ailes aux enseignants et aux étudiants en salle de classe.

La sénatrice Poirier : Je remercie nos témoins d'être ici ce soir. C'est vraiment intéressant. Ma première question s'adresse à M. Murphy.

[Traduction]

J'ai des questions au sujet de l'apprentissage d'une langue seconde en ligne. Les élèves apprennent-ils à parler, à lire et à écrire dans la langue? Comparativement à la formation en classe, quel est le taux de réussite?

M. Murphy : Nous enseignons les quatre compétences dans le format en ligne. J'utilise principalement des approches actionnelles, croyez-le ou non, dans le cyberspace; nous

oral approach to the language. Just to give you a basic breakdown, a lot of modelling occurs. We start with oral competencies, and we build from the oral competencies up absolutely to listening as well with the oral. Once the students have a good understanding of what we're trying to achieve and are able to actually communicate, then we move into the other competencies of obviously written production and comprehension.

We teach all four competencies. They are pretty much given even weight in our programs in terms of how they're measured. I will say it's a challenge because we don't always know how engaged students are on the other end, but I have found that the approaches have worked well to date with regard to the oral competencies of my students. I have students in Grade 12 programs who have been with us for three years online, whose oral competencies are far above and beyond many of the oral competencies I've heard of students in regular classrooms. That's about motivation of students as well, but we've had great success with that, and I'm proud to say that it does work and it works well.

Senator Poirier: What's the normal time frame for a person to take the training to be considered bilingual?

Mr. Murphy: I guess the answer to that would be that we do not currently have a measuring stick by which we could even measure students in core French programs to ascertain their level of proficiency in the language, other than currently the CEFR or, of course, we could have them write the DELF assessments, which are good assessments.

I guess we could liken it to becoming an expert in anything. They say it takes upwards of 10,000 hours to become an expert, or I guess bilingual. I would say that our students leave our programs functionally bilingual in that they are certainly able to function, and if they were in situations where they needed to use their language, they certainly have had exposure to enough to be able to get through. With regard to saying precisely are they bilingual in a core French program, I would say no, and partially because we do not have a measuring stick right now by which we can really measure them.

Senator Poirier: Okay. My next and last question is to both our witnesses.

[*Translation*]

Several of the witnesses we have heard in the context of our study have told us that one of the challenges is to ensure having teachers who have the necessary training needed to teach. Is distance education one option to train second language teachers?

The Chair: Mr. Murphy, did you want to answer the question?

essayons toujours de commencer par le volet oral. Pour vous donner une idée de la structure de base, il y a de nombreux différents modèles. Nous commençons par les compétences orales et nous ajoutons le volet de l'écoute. Une fois que les élèves comprennent bien ce que nous essayons d'accomplir et qu'ils sont capables de communiquer, nous intégrons évidemment les autres compétences de la production et de la compréhension écrite.

Nous enseignons les quatre compétences. Elles ont passablement le même poids dans nos programmes quant à l'évaluation des élèves. Je dirais que c'est un défi, car nous ne savons pas toujours à quel point les élèves sont intéressés, mais jusqu'à maintenant, j'ai constaté que les approches fonctionnent bien sur le plan de leurs compétences orales. J'ai des élèves de 12^e année qui suivent notre programme en ligne depuis trois ans et leurs compétences orales sont de loin meilleures que celles de bien des élèves des classes régulières. C'est une question de motivation de la part des élèves également, mais nos résultats sont excellents, et je suis fier de dire que la méthode fonctionne et qu'elle fonctionne très bien.

La sénatrice Poirier : Normalement, après combien de temps une personne qui suit la formation est considérée comme bilingue?

M. Murphy : Je vous répondrais qu'à l'heure actuelle, nous n'avons pas d'outil qui nous permettrait d'évaluer les élèves des programmes de français de base pour vérifier leur niveau de maîtrise de la langue, mis à part le CEFR ou, bien sûr, nous pourrions leur faire passer les évaluations du DELF, qui sont de très bonnes évaluations.

J'imagine que nous pourrions comparer cela à devenir un spécialiste de quelque chose. Ils disent qu'il faut jusqu'à 10 000 heures pour devenir un spécialiste ou bilingue, je suppose. Je dirais qu'après avoir suivi nos programmes, nos élèves sont effectivement bilingues en ce sens qu'ils sont certainement capables de fonctionner dans la langue, et s'ils se trouvaient dans des situations où ils auraient besoin d'utiliser leur langue, ils ont certainement eu suffisamment d'expérience pour le faire. Pour ce qui est de déterminer précisément s'ils deviennent bilingues dans le cadre d'un programme de français de base, je dirais que ce n'est pas le cas, et en partie, parce qu'à l'heure actuelle, nous n'avons pas d'outil qui nous permet de vraiment le déterminer.

La sénatrice Poirier : D'accord. Ma prochaine et dernière question s'adresse à nos deux témoins.

[*Français*]

Plusieurs des témoins que nous avons entendus dans le cadre de notre étude nous ont dit que l'un des défis est de s'assurer d'avoir des professeurs qui ont la formation pour faire de l'enseignement. La formation à distance est-elle une option pour former les professeurs à l'enseignement d'une langue seconde?

La présidente : Monsieur Murphy, désirez-vous répondre à la question?

Mr. Murphy: The question was for me?

Senator Poirier: I would like to hear comments from both witnesses.

Mr. Murphy: Is it possible to train teachers from a distance? Of course it is. I work in cooperation with a group known as the Canadian Association of Second Language Teachers, CASLT. We have put together a network which does precisely that. We offer our members online programs with workshops. Some workshops last all day and go on for several days. In these workshops, the members follow a course with us in order to learn more, for instance, about how to integrate CEFR into the classroom, how to use the task-based approach in class, and how to integrate technology into it.

We now have teaching modules for our members where we talk about how to use new technologies such as Google in the classroom to further second-language learning. This already exists, and in universities as well. However, I am convinced, because I do it a lot, that we can teach teaching methods to teachers, clients and members. So my answer is yes.

Ms. Doell: There are master's programs that are already given in French, but there are fewer of them at the B.A. level. In fact, I am not sure that there are any. The Saint-Jean Campus offers a distance master's degree, in part. So does the University of British Columbia. As for Saint-Boniface, I will have to check to see whether there is an online B.A. program for our students. That would be a possibility. There is such a shortage of teachers in our regions that if this works as well as Mr. Murphy says at the high school level, I cannot see why it would not work well at the B.A. level also. This is something to explore.

The Chair: When I was dean of the Faculté Saint-Jean, we had set up a videoconference master's program for immersion teachers. Teachers took the course in Saskatchewan and various parts of Alberta.

Senator McIntyre: I thank all three of you for your presentations. Ms. Bourbonnais, I understand that you are the executive director of the Canadian Association of Immersion Teachers. Over the next few years, strategic orientations are going to guide the actions taken by your association. Can you tell me a bit more about these orientations?

Ms. Bourbonnais: One of our orientations is to support teachers at the pedagogical level, especially with professional development, because since immersion programs are managed by anglophone school boards, P.D. days are not necessarily devoted to the professional development of immersion teachers. We try to offset this by holding conferences or training days in the regions, by doing research, and so forth, to support immersion pedagogy.

M. Murphy : La question est pour moi?

La sénatrice Poirier : J'aimerais entendre les commentaires des deux témoins.

M. Murphy : Est-ce possible de former les enseignants à distance? Bien sûr que oui. Je travaille en collaboration avec un groupe qui s'appelle ACPLS, ou Association canadienne des professeurs de langue seconde. Nous avons mis sur pied un réseau dans lequel nous faisons exactement cela. Nous offrons à nos membres des programmes en ligne dans lesquels nous faisons des ateliers. Certains ateliers durent toute la journée et s'étalent sur plusieurs jours. Dans ces ateliers, les membres suivent un cours avec nous afin d'en savoir plus, par exemple, sur la façon d'intégrer le CECR dans la salle de classe, d'utiliser l'approche actionnelle en salle de classe, et d'y intégrer la technologie.

Maintenant, nous avons des modules d'apprentissage pour nos membres où nous parlons de la façon d'utiliser les nouvelles technologies, comme Google, en salle de classe pour favoriser l'apprentissage des langues secondes. Cela existe déjà, ainsi que dans les universités. Cependant, je suis convaincu, parce que je le fais beaucoup, que nous pouvons enseigner des méthodes d'apprentissage aux enseignants, clients et membres. Ma réponse est oui.

Mme Doell : Des programmes au niveau de la maîtrise sont donnés en français, mais il y en a moins au niveau du baccalauréat. En fait, je ne sais pas s'il en existe. Au Campus Saint-Jean, on peut faire en partie une maîtrise à distance. C'est la même chose pour l'Université de la Colombie-Britannique. Pour ce qui est de Saint-Boniface, je dois m'informer pour savoir s'il existe un programme de baccalauréat en ligne pour nos étudiants. Ce serait une possibilité. Il y a une telle pénurie de professeurs dans nos régions, alors, si cela fonctionne aussi bien, comme le dit M. Murphy, au niveau secondaire, je ne verrais pas pourquoi cela ne fonctionnerait pas au niveau du baccalauréat. C'est à explorer.

La présidente : Lorsque j'étais doyenne à la Faculté Saint-Jean, nous avions mis sur pied un programme de maîtrise pour les professeurs en immersion par vidéoconférence. Des enseignants suivaient des cours de la Saskatchewan et de différentes régions de l'Alberta.

Le sénateur McIntyre : Merci à vous trois pour vos présentations. Madame Bourbonnais, je comprends que vous êtes la directrice générale de l'Association canadienne des professeurs d'immersion. Au cours des prochaines années, des orientations stratégiques guideront les actions de votre association. Pourriez-vous m'en dire un peu plus sur ces orientations?

Mme Bourbonnais : L'une de nos orientations vise à soutenir les enseignants sur le plan pédagogique surtout, plus particulièrement en ce qui a trait à la question du développement professionnel, parce que, comme les programmes d'immersion sont gérés par des conseils scolaires anglophones, les journées pédagogiques ne servent pas nécessairement au développement professionnel des enseignants

We try to create resources to help teachers. We just spent an afternoon with Dr. Roy Lyster, a researcher for McGill University, who is revolutionizing the way we think about immersion. We are popularizing his research in writing with a view to meeting the needs of teachers. We also try to orient research. We try to forecast what will happen in the future at the post-secondary level, because we find that there is a lack of continuity. We lose our students at the high school level and we wonder why. When we ask them why, they often reply that if they decide to study at university or college in English, why continue in immersion? When these young people leave school at 18, they say they are bilingual, but when we ask them the question, they answer, "Sorry, madam, I forgot my French." So the post-secondary level is important. This is a strategy we would like to develop during the next few years: how do we encourage these young francophiles to continue studying in French?

We also want to be a voice for immersion. There is also the whole issue of evaluation. We talked today about developing a national instrument. Senator Poirier, you were asking earlier whether they would be bilingual, but what does it mean to be bilingual? It is difficult to define bilingualism.

Could we talk about a single voice from one province and one territory to another? Does being bilingual in Nova Scotia mean the same thing as it does in Montreal, in Quebec, or in British Columbia? We need a national tool, whether it is the DELF or something else. So that gives you some idea of the directions we want to go in.

Senator McIntyre: What you are saying is very interesting, Ms. Bourbonnais. I see that you are insisting a lot on immersion. Your association really has a vision for the future. Would you agree that the purpose of your association is to position yourself as the cornerstone of immersion in Canada?

Ms. Bourbonnais: That is exactly what we want to do. The cornerstone of immersion may be an immersion reference for all Canadians, because we believe that immersion is the best approach to bilingualism in our country. According to the last data from Statistics Canada, there will be a 17 per cent increase in immersion programs. Even if this means a decline in demographic terms, immersion continues to increase. There is enormous potential.

Senator Maltais: The witnesses have my utmost respect for the work they do. You all do exceptional work in your respective parts of the country. My question is addressed to you. How much time is allocated by school boards to the learning of a second language in Newfoundland and Labrador, and in your area?

en immersion. On essaie de pallier ce manque en tenant des congrès ou des journées de formation en région, en faisant de la recherche, et cetera, pour soutenir la pédagogie immersive.

On essaie de créer des ressources pour aider les enseignants. Justement, on vient de passer l'après-midi avec le docteur Roy Lyster, chercheur à l'Université McGill, qui en train de révolutionner la façon dont on pense l'immersion. On est à vulgariser sa recherche par écrit pour les besoins des enseignants. On essaie aussi d'orienter la recherche. On étudie ce que sera la question du niveau postsecondaire à l'avenir, parce qu'on trouve qu'il manque de continuum. On perd nos jeunes au secondaire et on se demande pourquoi. Quand on leur demande la raison, ils nous répondent souvent : si je décide d'étudier à l'université ou au collège en anglais, pourquoi est-ce que continuerais en immersion? Ces jeunes, lorsqu'ils quittent l'école à 18 ans, se disent bilingues, mais quand on leur pose la question, ils répondent : « *Sorry, Madam, I forgot my French.* » Le niveau postsecondaire est donc important. C'est une stratégie que l'on aimera développer au cours des prochaines années : comment inciter ces jeunes francophiles à continuer leur cheminement en français?

Il s'agit aussi d'être une voix pour l'immersion. Il y a aussi toute la question de l'évaluation. On a parlé aujourd'hui d'élaborer un outil national. Vous demandiez, tantôt, sénatrice Poirier, s'ils seront bilingues, mais qu'est-ce que cela signifie être bilingue? Il est difficile de définir le bilinguisme.

Est-ce qu'on pourrait parler d'une seule voix d'une province et d'un territoire à l'autre? Être bilingue en Nouvelle-Écosse signifie-t-il la même chose qu'à Montréal, au Québec, ou en Colombie-Britannique? Il faut un outil national, que ce soit le DELF ou autre chose. Voilà un peu nos orientations.

Le sénateur McIntyre : C'est très intéressant, ce que vous nous dites, madame Bourbonnais. Je vois que vous insistez beaucoup sur l'immersion. Votre association a vraiment une vision d'avenir. Seriez-vous d'accord avec moi pour dire que le but de votre association est de vous positionner comme pierre angulaire de l'immersion au Canada?

Mme Bourbonnais : C'est exactement ce que l'on veut faire. La pierre angulaire de l'immersion, c'est être une référence en immersion pour tous les Canadiens, parce qu'on croit que l'immersion est la voie privilégiée pour le bilinguisme au pays. Selon les dernières données de Statistique Canada, il y a une augmentation de 17 p. 100 dans les programmes d'immersion. Même si, au niveau de la démographie, cela descend, l'immersion continue d'augmenter. Il y a un énorme potentiel.

Le sénateur Maltais : Les témoins ont tout mon respect pour le travail qu'ils font. Vous faites un travail exceptionnel dans chacun de votre coin de pays. Ma question s'adresse à tous. Quelle est la plage de temps qui est consacrée par les conseils scolaires à l'apprentissage d'une langue seconde à Terre-Neuve-et-Labrador et chez vous?

Ms. Doell: In Alberta, the department recommends that 150 minutes per week be allocated to a basic French program. That works out to about 30 minutes a day.

The Chair: Is it mandatory?

Ms. Doell: It is not, unfortunately.

Mr. Murphy: It is about the same thing for us. We work at least 30 minutes a day, but it is one hour every two days.

The Chair: Is the teaching of French mandatory in Newfoundland and Labrador?

Mr. Murphy: It is mandatory from third to ninth grade, but after that it is optional. There is no program from kindergarten to third grade.

Senator Maltais: We have the good fortune of having a future member of the Académie française with us.

Mr. Murphy, you are close to Saint-Pierre-et-Miquelon, where there are French people from France; do you have any relationship with them at the school level?

Mr. Murphy: At the school level there are a lot of exchanges, because a lot of schools have field trips to Saint-Pierre-et-Miquelon and take advantage of the fact that France is right in front of us. There are also other relationships between the government and the teachers who can go there during summer to take intensive immersion courses. So yes, there are relationships.

The Chair: On behalf of the committee, I want to thank you for appearing before us and for having shared your experiences and recommendations in the context of this study. Your comments are greatly appreciated. Thank you very much.

We will recess for a few minutes so that we can prepare for the arrival of our second group of witnesses.

(The committee suspended.)

(The committee continued.)

The Chair: Honourable senators, it is our pleasure to welcome, in a roundtable for this second part of the meeting, some researchers, as well as a former deputy minister, who are going to discuss their knowledge of second-language teaching programs with us, as well as the policies that govern second-language learning.

We welcome Mr. Claude Germain, associate professor at the Université du Québec à Montréal. Mr. Germain is currently in China. Thank you for having agreed to be with us so early in the morning, as I believe it is 6:00 a.m. in China.

We also have with us Ms. Stephanie Arnott, who is assistant professor at the Faculty of Education, University of Ottawa. Finally, we welcome Mr. Norman Moyer, former associate deputy minister at Canadian Heritage, who was responsible for official language support programs from 1996 to 2003. Welcome to you all.

Mme Doell : En Alberta, quand on parle d'un programme de français de base, le ministère recommande d'y consacrer 150 minutes par semaine. C'est environ 30 minutes par jour.

La présidente : Est-ce que c'est obligatoire?

Mme Doell : Ce n'est pas obligatoire, malheureusement.

M. Murphy : C'est à peu près la même chose pour nous. On travaille au moins 30 minutes par jour, mais c'est une heure tous les deux jours.

La présidente : Est-ce que l'enseignement du français est obligatoire à Terre-Neuve-et-Labrador?

M. Murphy : Il est obligatoire de la troisième jusqu'à la neuvième année, mais ensuite, ce n'est plus obligatoire. Il n'existe pas non plus de programme de la maternelle à la troisième année.

Le sénateur Maltais : On a la chance d'avoir une future membre de l'Académie française avec nous.

Monsieur Murphy, vous êtes près de Saint-Pierre-et-Miquelon, avec des Français de France; avez-vous des relations avec eux sur le plan scolaire?

Mr. Murphy : Au niveau scolaire, il y a beaucoup d'échanges, car plusieurs écoles voyagent à Saint-Pierre-et-Miquelon et tirent avantage du fait que la France est juste en face de nous. Il y a aussi d'autres relations entre le gouvernement et les enseignants qui peuvent s'y rendre durant l'été pour suivre des programmes d'immersion intensifs. Oui, il existe des relations.

La présidente : Au nom du comité, je tiens à vous remercier d'avoir comparu devant nous et d'avoir partagé vos expériences et vos recommandations dans le cadre de cette étude. Vos commentaires sont grandement appréciés. Un grand merci.

Je suspends la séance pendant quelques minutes afin de préparer l'arrivée du deuxième groupe de témoins.

(La séance est suspendue.)

(La séance reprend.)

La présidente : Honorable sénateurs, nous avons le plaisir, pour cette deuxième partie de notre réunion, d'accueillir en table ronde des chercheurs ainsi qu'un ancien sous-ministre qui vont partager avec nous leurs connaissances des programmes de l'apprentissage d'une langue seconde ainsi que des politiques qui régissent l'apprentissage d'une deuxième langue.

Nous accueillons M. Claude Germain, professeur associé à l'Université du Québec à Montréal. M. Germain est présentement en Chine. Merci d'avoir accepté d'être avec nous si tôt le matin, car je crois qu'il est 6 heures en Chine.

Nous avons également Mme Stephanie Arnott, professeure adjointe à la faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa. Finalement, nous recevons M. Norman Moyer, ancien sous-ministre adjoint de Patrimoine canadien, qui était responsable des programmes d'appui aux langues officielles, de 1996 à 2003. Bienvenue à vous tous.

I will invite Mr. Germain to begin his presentation, since with technology, we never know when things might break down. Then we will hear from Ms. Arnott, and finally Mr. Moyer. The senators will ask their questions following the presentations.

Mr. Germain, you have the floor.

Claude Germain, Associate Professor, Université du Québec à Montréal, as an individual: Honourable senators, I would like to thank you most sincerely for the privilege of participating in the deliberations of your important committee.

In order that you may fully understand the significance of my contribution, I would like to indicate that I am one of the two authors of the Neurolinguistic Approach, NLA, known in Canada as intensive French. The other author is my anglophone colleague from Memorial University of Newfoundland, Dr. Joan Netten.

Through the implementation of this approach in all the provinces and territories of Canada except Quebec, my colleague and I have had the privilege of observing many classes of both core French and intensive French in all the provinces and the three territories of Canada. The major characteristic of our approach is that it is based on recent research in the neurosciences, in particular, the neurolinguistic theory of bilingualism developed by Michel Paradis of McGill University.

Since 1997, based on the findings from this neurolinguistic research, we conceived and developed a new understanding of the way that a second language should be taught in schools, based on the way a second language is learned and used in the brain. We would like to point out to you that the distinguishing characteristic of this approach is that a clear distinction is made between two different grammars: an internal, non-conscious grammar, particularly for oral competence, and an external, conscious grammar, particularly for written competence.

Why did we need to develop a different approach to teaching French? Because, as many people suspected at the time, for approximately 90 per cent of the students in core French, the program is a failure; students are unable to communicate in French, despite their knowledge about the language. We wished to put in place a program, open to all FSL students — 83 per cent, other than the 17 per cent who are in immersion — which would be effective.

This information is to demonstrate to you that, to improve the linguistic duality of Canada, it is not sufficient just to talk about best practices. What is needed is a radical change in the school system, a sort of mini-revolution, albeit a quiet one, to enable students to develop the internal grammar necessary to communicate in French. Immersion programs develop internal grammar; this is why they are successful. But this happens by chance, rather than by design, which is why they can also be improved.

J'inviterais M. Germain à commencer sa présentation, puisqu'avec la technologie, on ne sait jamais lorsque cela pourrait cesser de fonctionner. On entendra ensuite Mme Arnott et enfin M. Moyer. Les sénateurs poseront leurs questions par la suite.

Monsieur Germain, à vous la parole.

Claude Germain, professeur associé, Université du Québec à Montréal, à titre personnel : Honorable sénatrices et sénateurs, je vous remercie très sincèrement du privilège qui m'est offert de participer à votre important comité.

Pour bien comprendre le sens de mon intervention, je tiens à préciser que je suis l'un des deux coauteurs de l'approche neurolinguistique, l'ANL, surtout désignée au Canada comme le français intensif. L'autre coauteur est ma collègue anglophone de la Memorial University of Newfoundland, la Dre Joan Netten.

Grâce à l'orientation de cette approche dans toutes les provinces et les territoires canadiens, sauf au Québec, ma collègue et moi avons eu le privilège d'observer de nombreuses classes de français intensif et de français de base dans toutes les provinces et les trois territoires. La principale caractéristique de notre approche est qu'elle repose sur les recherches récentes dans le domaine des neurosciences, en particulier la théorie neurolinguistique du bilinguisme de Michel Paradis, de l'Université McGill.

À partir des données des neurosciences, nous avons alors conçu et développé, dès 1997, une nouvelle conception de la façon d'enseigner une langue seconde basée sur la façon dont on apprend et dont on utilise, dans notre cerveau, une langue seconde. Mentionnons que l'un des points majeurs de cette approche est que nous faisons la distinction entre deux grammaires différentes : une grammaire interne, non consciente — surtout pour l'oral —, et une grammaire externe, consciente — surtout pour l'écrit.

Pourquoi avoir conçu une approche différente? Parce que, comme beaucoup s'en doutaient à l'époque, pour environ 90 p. 100 des élèves en français de base, c'était un échec, en ce sens qu'ils étaient incapables de communiquer en français, en dépit de leur savoir sur la langue. Or, nous voulions mettre sur pied un programme non sélectif s'adressant à la très grande majorité des élèves qui apprennent le français — 83 p. 100, l'autre 17 p. 100 étant constitué des élèves de l'immersion —, qui est un programme efficace.

Tout ceci vise à vous faire savoir que, pour améliorer la dualité linguistique, il ne suffit pas de parler des meilleures pratiques. Ce qu'il faut, ce sont des changements radicaux dans le système scolaire, soit créer une sorte de mini-révolution tranquille pour permettre aux élèves de développer leur grammaire interne. C'est d'ailleurs ce qui se produit dans les programmes d'immersion et qui explique leur efficacité — sauf que cela s'est réalisé un peu par hasard et non intentionnellement, au départ —, ce qui ne signifie pas que l'immersion ne puisse pas être améliorée.

As for intensive French, experiments were first undertaken from 1998 to 2004 in Newfoundland and Labrador, with the support of two consecutive three-year grants from the Department of Canadian Heritage. The positive results for oral development resulted in a rapid expansion of the program in other provinces. In 2008, New Brunswick replaced core French with intensive French, now compulsory for all students from Grade 5 to the end of Grade 10, who do not choose immersion in Grade 3. This change has enabled New Brunswick to bring about statistically significant improvement in their FSL results.

At the present time, all provinces and territories except Quebec have implemented intensive French in at least some of their school districts, which has enabled virtually all of the participating students to communicate in French. Since 1998, over 62,000 students registered for this program.

It should also be mentioned that making these changes has not been without strong resistance from some individuals and organizations more concerned with maintaining the status quo than in bringing about an improvement in the teaching and learning of French. The NLA has continued to expand. In Canada, experiments are in progress in several Aboriginal communities using the NLA not only to improve the teaching of French and English, but also for the survival of their own languages and cultures.

There are also experiments in progress at the University of Quebec in Montreal, UQAM, in teaching FSL, and also Spanish, to adults. Further afield, since 2010, the NLA has been implemented in China, with young adult university students. In two weeks, accompanied by three teachers from China and two from Canada, I will be giving a training session for the NLA in Tokyo, Japan. Other developments in other countries are still in the project stage.

These applications of, and research on, the NLA demonstrate clearly that our current understanding of how to teach a second language must change, even for adults. The NLA represents a new concept, or as the experts would say, a new paradigm, for the teaching of a second language, based on a new understanding of how a second language can be learned in the school system.

For the remainder of my presentation, I must be content with simply mentioning four myths, which can be discussed later, about the learning of second languages in schools, and then I will finish by stating my seven recommendations. All of these myths are the result of a lack of information about the most recent research on language learning.

Myth 1: in order to learn a second language, “the sooner the better.” Myth 2: there is only one way to succeed in learning to speak a second language in school: participation in the immersion program. Myth 3: all students who come out of an immersion

Pour en revenir au français intensif, il a alors été expérimenté, au cours des années suivantes, de 1998 à 2004, dans la province de Terre-Neuve-et-Labrador, grâce à deux subventions de recherche consécutives de trois ans de la part de Patrimoine canadien. Compte tenu des premiers résultats positifs obtenus pour le développement de la langue orale, le français intensif s'est répandu assez rapidement dans d'autres provinces. Pour sa part, en 2008, le Nouveau-Brunswick a remplacé le français de base par le français intensif, devenu le programme obligatoire pour tous les élèves de la province, de la cinquième à la dixième année, qui n'auraient pas déjà opté, dès la troisième année, pour l'immersion. C'est ce qui a permis d'apporter des changements statistiquement significatifs dans les résultats de français langue seconde.

À l'heure actuelle, on peut dire que toutes les provinces et les territoires, à l'exception du Québec, ont mis en œuvre le français intensif dans au moins quelques districts de leur système scolaire. Cela a permis à presque tous les élèves inscrits dans ce programme de communiquer en français. Depuis 1998, plus de 62 000 élèves se sont inscrits à ce programme.

Il y a eu de fortes résistances au changement de la part de certaines personnes et d'organismes plus soucieux de conserver le statu quo que d'améliorer l'apprentissage et l'enseignement du français. Par la suite, l'ANL a poursuivi son expansion. Au Canada, elle est expérimentée auprès de certaines communautés culturelles autochtones, non seulement pour l'apprentissage du français et de l'anglais, mais aussi pour la survie de leur propre langue ou de leur culture.

Elle est également mise à l'essai à l'UQAM en français langue seconde et en espagnol auprès des adultes. Depuis 2010, l'ANL est présente en Chine auprès de jeunes adultes universitaires. Dans deux semaines, je me rendrai à Tokyo, au Japon, accompagné de trois animateurs chinois et de deux animateurs canadiens pour y donner un stage de formation sur l'ANL. D'autres développements dans d'autres pays sont encore à l'état de projet.

Ces recherches et applications montrent bien que la conception qu'on se fait de l'apprentissage d'une langue seconde doit changer, même dans le cas des adultes. En ce sens, l'ANL se présente comme une nouvelle conception, un nouveau paradigme de la façon dont on enseigne une langue seconde, fondée sur une façon différente de savoir comment, en milieu scolaire, on apprend une langue seconde.

Pour la suite de ma présentation, je vais devoir me contenter de rapporter quatre mythes, dont on pourra discuter par la suite, en ce qui concerne l'apprentissage des langues en milieu scolaire, pour terminer par l'énoncé de mes sept recommandations. Tous ces mythes dénotent un manque d'information sur ce que nous apprennent les recherches les plus récentes dans le domaine.

Premier mythe : pour apprendre une langue seconde, c'est « *the sooner the better* »; deuxième mythe : pour vraiment réussir à apprendre une langue seconde dans un milieu scolaire, il y a qu'une seule façon, soit le programme d'immersion; troisième

program are bilingual. Myth 4: in order to learn a second language, all that is necessary is an adequate number of instructional hours.

Here are my seven recommendations. Recommendation 1: guided by the model put in place by New Brunswick in 2008, gradually replace the core French program with an effective program, starting no sooner than Grade 4, based on the recent research in neurosciences.

Recommendation 2: regroup under one single administrative unit the present associations dedicated to the teaching and learning of French as a second language, with each of the existing organizations becoming a section of the larger administrative unit. Within this framework, the practice of many provincial and territorial representatives for French exchanging information about their challenges, already adopted in implementing intensive French, should be continued and extended to include other programs in discussions about curriculum, evaluations, training sessions, et cetera.

My third recommendation, concerning the renewal of federal-provincial/territorial funding agreements, is to radically modify the criteria for the distribution of funds for all programs. From now on, the basic criteria for all funding should be the percentage of students attaining a particular level of competence in each program, rather than the number of students registered in the programs.

As my fourth recommendation, I suggest to faculties of education that, in conjunction with researchers in neurolinguistics and applied linguistics, they undertake research on the best means of learning a second language in schools.

My fifth recommendation pertains to the adaptation of the Common European Framework of Reference for Languages to the Canadian context. It calls for the addition of a research-based section on second-language learning in schools, to ensure that effective teaching strategies are proposed based on a solid understanding of current theories of language learning.

My sixth recommendation concerns the training of teachers for intensive French. I recommend that the format already established at the beginning of such training, in 2000, be used; the format consists of offering summer professional development sessions of two weeks' duration, comprising three components: education, language skills and culture.

My seventh and final recommendation, with respect to the promotion of the official languages in a context of either linguistic duality or plurality, is to educate the public on the results of the most recent research in second language learning. The purpose would be to put an end to the widely disseminated myths about

mythe : tous les élèves issus d'un programme d'immersion sont bilingues; et, quatrième et dernier mythe : pour apprendre une langue seconde, il suffit d'y consacrer un certain nombre d'heures.

Voici maintenant mes sept recommandations. Première recommandation : en s'inspirant du modèle mis en place par le Nouveau-Brunswick en 2008, remplacer graduellement le programme de français de base par un programme efficace d'apprentissage de la langue qui ne commence pas avant la quatrième année, inspiré des recherches récentes dans le domaine des neurosciences.

Deuxièmement recommandation : regrouper en un seul réseau central les associations actuelles consacrées à l'apprentissage et à l'enseignement du français langue seconde, chacun devenant alors un volet particulier. Dans cette veine, que soit poursuivie la pratique actuelle initiée, dans le cas du français intensif, par plusieurs responsables provinciaux et territoriaux du français langue seconde de partager l'information concernant leurs problématiques communes au sujet du curriculum, des évaluations, des stages de formation, et cetera, et que cette pratique soit étendue aux autres programmes.

Troisième recommandation : dans le cadre du renouvellement des ententes sur les langues officielles entre le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux et territoriaux, que soit modifié en profondeur le critère d'attribution des fonds pour un programme donné; que ce soit désormais le niveau de compétence atteint par les élèves dans chacun des programmes qui devienne le critère fondamental, plutôt que le nombre d'élèves inscrits dans ces programmes, pour toute forme de financement.

Quatrième recommandation : suggérer aux facultés d'éducation d'entreprendre des recherches sur les meilleurs moyens d'apprendre une langue seconde en milieu scolaire en collaboration avec les chercheurs en neurolinguistique et en didactique des langues.

Cinquième recommandation : advenant l'adaptation au contexte canadien du Cadre européen commun de référence sur les langues, que soit ajoutée une importante section portant sur l'apprentissage d'une langue seconde en milieu scolaire, de manière à faire reposer les stratégies d'enseignement susceptibles d'être recommandées sur une solide conception de l'apprentissage de la langue.

Sixième recommandation : pour la formation des enseignants de français intensif, reprendre la formule déjà éprouvée au début des années 2000 qui consiste à offrir des sessions d'été de perfectionnement de deux semaines comportant trois volets : pédagogique, linguistique et culturel.

Septième et dernière recommandation : dans le cadre de la promotion des langues officielles dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique, que le public soit sensibilisé aux résultats des recherches les plus récentes dans le domaine de manière à mettre fin aux mythes largement répandus concernant

the learning of languages, for example, through messages entitled *Urban Legends about the Learning of Second Languages*.

[English]

It now gives me great pleasure to reply to your questions.

[Translation]

The Chair: Thank you very much, Mr. Germain. Before moving on to questions, we will hear from Ms. Arnott and Mr. Moyer.

Stephanie Arnott, Assistant Professor, Faculty of Education, University of Ottawa, as an individual: Good evening, Madam Chair and honourable senators. Thank you for the opportunity to contribute to your study on best practices for language policies and second-language learning in the context of linguistic duality or plurality.

My name is Stephanie Arnott, and I am an assistant professor in the Faculty of Education at the University of Ottawa.

[English]

I will begin with a brief overview of my experiences in the French-as-a-second-language education system. I will then share some of the academic and professional initiatives that I have been involved in in an effort to highlight two key areas that I feel would benefit greatly from government attention and action in order to optimize French-as-a-second-language education across Canada.

[Translation]

As a French as a second-language learner, I was in the first immersion class given by the Leeds and Grenville board of education, in Ontario, and I stayed in the program until I finished high school. After completing my undergraduate degree and earning a bachelor of education to teach French as a second language in the intermediate/senior division, I opted to pursue a master's degree in education with a concentration in second-language learning.

Then I went on to teach core French to primary students in Toronto for three years. My return to higher education was motivated by my empirical interest in French as a second-language teaching. I currently teach at the University of Ottawa, in the second-language education program for primary teachers, where I train future French as a second-language teachers and second-language learning researchers.

As you can see, I've really come full circle, especially given my appearance before the Senate committee this evening on this very important topic.

l'apprentissage des langues par le biais de messages tels que *Quelques légendes urbaines à propos de l'apprentissage des langues secondes*.

[Traduction]

Je serai maintenant ravi de répondre à vos questions.

[Français]

La présidente : Merci beaucoup, monsieur Germain. Avant de passer à la période des questions, nous entendrons Mme Stephanie Arnott et M. Moyer.

Stephanie Arnott, professeure adjointe, faculté d'éducation, Université d'Ottawa, à titre personnel : Bonsoir, madame la présidente, honorables sénateurs et sénatrices. Je vous remercie de m'avoir invitée à contribuer à votre étude des meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique.

Je m'appelle Stephanie Arnott, professeure adjointe à la Faculté d'éducation de l'Université d'Ottawa.

[Traduction]

Je vais commencer par vous donner un bref aperçu de mon parcours dans le système d'enseignement du français langue seconde. Par la suite, je vais parler de certaines initiatives scolaires et professionnelles auxquelles j'ai participé dans le but de mettre en évidence des éléments clés qui bénéficieraient grandement de l'intervention du gouvernement pour optimiser l'enseignement du français langue seconde partout au Canada.

[Français]

En tant qu'apprenante du français langue seconde (FLS), j'ai été membre de la première classe d'immersion du conseil de Leeds Grenville, en Ontario, et je suis restée dans le programme jusqu'à la fin du secondaire. Après avoir reçu mon diplôme de premier cycle et mon bac en éducation pour enseigner le FLS au niveau intermédiaire supérieur, j'ai décidé de poursuivre une maîtrise en éducation avec une concentration en langue seconde.

Par la suite, j'ai enseigné le français de base au niveau primaire à Toronto pendant trois ans. Mon retour aux études supérieures a été motivé par mon intérêt empirique pour la didactique du français langue seconde. En tant que professeure à l'Université d'Ottawa, j'enseigne présentement dans le programme didactique des langues secondes au premier cycle et je forme les futurs enseignants de français langue seconde et les chercheurs dans le domaine de l'enseignement des langues secondes.

Comme vous pouvez l'imaginer, je crois que j'ai vraiment bouclé la boucle, surtout en m'adressant ce soir à vous, le comité sénatorial, au sujet de cette étude si importante.

[*English*]

Based on my experiences to date and drawing from the empirical studies that I have most recently conducted, I would strongly urge you to keep the following points front of mind as you consider the recommendations you will make in the course of this important study.

Point number 1, supporting research and innovation in core French second-language programs. At present, more than 85 per cent of young Canadians are learning French as a second language in a core French program where French is taught as a subject of study either every day or a few times a week. Despite this being the program format that serves the majority of our school-based learners, core French to date has not received as much research attention as French immersion, and the research that has been conducted has documented the chronic marginalizing of core French relative to other subjects within the school system.

As a researcher and teacher-educator, I see a troubling trend emerging in this regard. In my context, new core French teachers are either moving to teach French immersion or within five years leaving FSL entirely. Equally worrisome is the consistently high core French student dropout rate across Canada when French is no longer an obligatory subject of study. For example, enrolment statistics in Ontario indicate that after five years of mandatory French study in the core French program, only 3 per cent of students continue to study French until the end of secondary school.

Teacher and student attrition is a national concern that can no longer be ignored. I firmly believe researchers need to start listening to these students and their teachers, who are living and in some cases revolutionizing the core French experience in order to validate their role as agents of change.

My current research program examining the motivation and demotivation of core French students at the adolescent level is further advancing our understanding of the student experience in this respect. For example, preliminary findings from my current work show that 20 per cent of the participating Grade 9 students who are planning on dropping core French when it becomes optional in Grade 10 report that French will still play a role in their future.

We need to figure out how to reach these students as well as others who plan on discontinuing and who do not see a role for French in their future, and how to make schools a preferred space where they feel they can further develop their French skills.

[*Traduction*]

Si je me fie à l'expérience que j'ai acquise jusqu'à maintenant, ainsi qu'aux études empiriques que j'ai menées récemment, je vous encourage fortement à garder en tête les points que je vais soulever lorsque vous vous pencherez sur les recommandations que vous ferez dans le cadre de cette étude importante.

Premièrement, il faut soutenir la recherche et l'innovation dans les programmes de français langue seconde de base. À l'heure actuelle, plus de 85 p. 100 des jeunes Canadiens apprennent le français comme langue seconde dans le cadre d'un programme de français de base où le français est enseigné comme matière chaque jour ou quelques fois par semaine. Bien qu'il s'agisse du programme qui encadre la majorité des élèves en milieu scolaire, les cours de français de base n'ont jusqu'à maintenant pas fait autant l'objet de recherches que les cours d'immersion en français, et les recherches qui ont été menées montrent la marginalisation chronique des cours de français de base comparativement à d'autres matières scolaires.

En tant que chercheuse et formatrice d'enseignants, je vois des tendances inquiétantes se dessiner à cet égard. Dans ma situation, les nouveaux enseignants de français de base deviennent enseignants d'immersion en français ou quittent le domaine de FLS dans les cinq ans. Ce qui est tout aussi inquiétant, c'est le taux d'abandon chez les élèves de français de base une fois que le français n'est plus une matière obligatoire. À titre d'exemple, en Ontario, les statistiques indiquent qu'après cinq années de cours de français obligatoires dans le programme-cadre de français de base, seulement 3 p. 100 des élèves continuent d'apprendre le français jusqu'à la fin de leur secondaire.

Le départ d'enseignants et d'élèves est un problème national qu'on ne peut plus ignorer. Je suis convaincue qu'il faut que les chercheurs commencent à écouter les élèves et leurs enseignants, qui vivent l'expérience du français de base et qui le révolutionnent dans certains cas pour valider leur rôle en tant que catalyseurs de changement.

Mon programme de recherche actuel qui consiste à examiner la motivation et la démotivation des adolescents inscrits à des cours de français de base nous aide à mieux comprendre l'expérience des élèves sur ce plan. Par exemple, selon les constatations provisoires de mes travaux, 20 p. 100 des élèves de 9^e année qui prévoient cesser de suivre des cours de français de base lorsqu'ils deviendront optionnels en 10^e année disent que le français aura encore une place dans leur avenir.

Nous devons déterminer comment établir le contact avec ces élèves, de même qu'avec ceux qui prévoient cesser de suivre des cours de français et qui ne voient pas de place pour le français dans leur avenir. Il nous faut également déterminer comment faire en sorte que les écoles soient un lieu où les élèves sentent qu'ils peuvent accroître leurs compétences en français.

Initiatives aimed at getting more complete information about the teacher and student experience, as well as the status of core French education more broadly across the provinces and territories, would be a very positive step toward responding productively to this troubling trend.

Number 2, facilitating collaboration and inquiry into the current paradigm shift in French second-language education. As a participant in discussions with Canadian academics and professionals about the infusion of the Common European Framework of Reference, it has been refreshing to witness the collective reconsideration of central aspects of FSL education that I believe are worth revisiting, including desired learner proficiency outcomes of each of our FSL programs, desired FSL teacher proficiency, the self-assessment culture in FSL, and teacher beliefs about second-language learning.

Efforts to research and disseminate how faculties of education, post-secondary institutions, K to 12 schools and individual teachers are reacting to this paradigm shift in their official language programming need to be a top priority. I have been involved in two such efforts to date that can serve as noteworthy examples to build upon: one focused on FSL education more broadly, and the other more specifically on the Common European Framework of Reference.

The first is a study commissioned by the Council of Ministers of Education of Canada, which had two main goals: to provide an overview of issues in FSL teaching and learning that are top of mind across the various regions of Canada; and to identify areas where collaboration among the provinces and territories is already occurring and could be more productive in improving FSL education.

The findings detailed in our forthcoming report — and it is forthcoming — will serve as a call to action to improve FSL education through interprovincial initiatives that target priority areas identified by the stakeholders themselves.

The other was a CEFR research forum that I helped facilitate on behalf of the Canadian Association of Second Language Teachers. Last May we brought researchers from across Canada together to discuss what we know from the Canadian-based CEFR research to date and where continued research efforts should focus across K to 12, post-secondary and teacher education contexts. Disseminating the findings from this event is a top priority, and I am presently leading a team of seven authors to draft a Canadian CEFR research agenda based on the transcripts from this forum.

Les initiatives ayant pour but d'obtenir des renseignements plus complets sur l'expérience de l'enseignant et de l'élève, de même que sur l'état de l'enseignement du français de base en général dans les provinces et les territoires, constitueraient un très bon pas vers l'intervention productive sur cette tendance inquiétante.

Deuxièmement, il faut favoriser la collaboration et mener une étude sur le changement de paradigme actuel dans l'enseignement du français langue seconde. J'ai participé à des discussions avec des universitaires et des professionnels canadiens sur le Cadre européen commun de référence, et c'était encourageant d'assister au réexamen collectif des aspects centraux de l'enseignement du FLS, qu'il vaut la peine de revoir, à mon avis. Cela inclut les résultats voulus quant à la maîtrise de la langue qu'ont des élèves de chacun de nos programmes de FLS, les résultats voulus quant aux compétences des enseignants, la culture d'auto-évaluation en FLS, et les opinions des enseignants sur l'apprentissage d'une langue seconde.

Il faut que les recherches sur la façon dont les facultés d'éducation, les établissements d'enseignement postsecondaire et les écoles des niveaux de la maternelle à la 12^e année réagissent à ce changement de paradigme dans le cadre leurs programmes de langues officielles et la diffusion des résultats de ces recherches deviennent une priorité. J'ai participé à de tels efforts de recherche qui peuvent servir d'exemples louables : l'une portait sur l'enseignement du FLS en général, et l'autre, sur le Cadre européen commun de référence.

La première est une étude commandée par le Conseil des ministres de l'Éducation, qui avait deux objectifs principaux : donner une vue d'ensemble des questions prioritaires qui se posent dans l'enseignement du FLS et l'apprentissage dans les différentes régions du Canada; et déterminer les volets dans lesquels la collaboration entre les provinces et les territoires existe déjà et pourrait contribuer davantage à l'amélioration de la situation de l'enseignement du FLS.

Les constatations que nous avons faites et qui seront présentées dans notre rapport qui sera bientôt présenté — et c'est le cas — constituera une invitation à prendre des mesures pour améliorer l'enseignement du FLS grâce à des initiatives interprovinciales qui ciblent les priorités relevées par les intervenants.

L'autre, c'était un forum de recherche sur le CECR auquel j'ai participé en tant que modératrice au nom de l'Association canadienne des professeurs de langue seconde. En mai dernier, nous avons rassemblé des chercheurs de partout au Canada pour discuter de ce que nous connaissons de la recherche sur le CECR au Canada jusqu'à maintenant et des questions sur lesquelles les recherches devraient porter concernant les niveaux de la maternelle jusqu'à la 12^e année, les établissements postsecondaires et la formation des enseignants. Communiquer les résultats tirés de cet événement est une priorité, et je dirige présentement une équipe de sept auteurs pour la préparation d'un programme de recherche canadien sur le CECR qui se base sur les transcriptions du forum.

Into the future, I see considerable opportunity for the Canadian government to play a significant leadership role in ensuring the aforementioned points are considered when identifying key training and research priorities of such funding entities as Canadian Heritage and the Social Sciences and Humanities Research Council. Prioritizing core French and opportunities for communication and collaboration across provinces and stakeholder groups is also essential to generating interest from young researchers who are presently studying or who are considering future study in the field of official languages. I look forward to discussing these points further with you.

The Chair: Thank you, Professor Arnott.

[*Translation*]

Norman Moyer, as an individual: Honourable senators, thank you for inviting me to share my perspective. And thank you for giving me the opportunity, this evening, to interact with other knowledgeable and passionate individuals who excel in the field of second-language learning in Canada. What a wonderful and new experience for my generation.

I'd like to share with you an anecdote that puts the progress we've made in Canada into context.

[*English*]

When Prime Minister Pearson wanted to inspire and lead the Canadian public service to learn more French, he turned to Gordon Robertson, his Clerk of the Privy Council, and said, "How can we do this?" This gives me a chance to pay homage to someone who recently left us, Ernest Côté, who was deputy minister of natural resources at the time and who passed away last week. He said, "How are we going to do this? I want you and your department, Ernest, to be the first one to bring in bilingual education for public servants."

In the end, Mr. Côté could find no resources in Canada to meet this challenge. He had to go to the State Department in the United States and bring in expertise from there.

[*Translation*]

With the few witnesses I've met here, thank you for showing that Canada is at the forefront of second-language learning.

Nevertheless, our approach has its gaps, one of which is in particular need of federal attention. It concerns the reality in the public service and the practical motivation young people have to learn a second language. The most advanced techniques and best practices will mean nothing if young people aren't motivated to learn and use both of Canada's official languages. To that end, there are things the Government of Canada can do. That is why I wanted to be here today to speak with the committee.

Dans les années à venir, je crois que le gouvernement canadien a amplement l'occasion d'agir en tant que chef de file pour faire en sorte que les points dont j'ai parlé soient pris en considération pour établir les priorités en matière de formation et de recherche d'organismes subventionnaires comme Patrimoine canadien et le Conseil de recherches en sciences humaines. Il est également essentiel de mettre la priorité sur le français de base et les occasions de communication et de collaboration pour les provinces et les groupes d'intervenants afin de susciter l'intérêt des jeunes chercheurs qui sont présentement aux études ou qui envisagent d'étudier dans le domaine des langues officielles. J'ai hâte de parler plus en profondeur des points que j'ai soulevés.

La présidente : Merci, madame Arnott.

[*Français*]

Norman Moyer, à titre personnel : Honorables sénateurs, merci de m'avoir invité à vous faire part de mes points de vue. Merci aussi de m'avoir donné l'occasion d'être en contact, encore ce soir, avec d'autres gens qui ont montré la compétence, l'excellence et l'enthousiasme de personnes engagées dans l'apprentissage de langues seconde au Canada. C'est ravissant et nouveau pour ma génération.

J'aimerais vous raconter une petite anecdote qui met en perspective le progrès qu'on a fait au Canada.

[*Traduction*]

Lorsque le premier ministre Pearson a voulu inspirer les fonctionnaires canadiens et les inciter à apprendre le français, il a demandé au greffier du Conseil privé, Gordon Robertson, comment c'était possible de le faire. J'ai ici l'occasion de rendre hommage à une personne qui nous a quittés récemment : M. Ernest Côté, qui était sous-ministre des ressources naturelles à l'époque et qui est décédé la semaine dernière. Il a dit : « Ernest, je veux que vous et votre ministère soyez les premiers à introduire la formation bilingue pour les fonctionnaires. »

Au bout du compte, M. Côté n'a pu trouver aucune ressource au Canada pour relever le défi. Il a dû s'adresser au département d'État aux États-Unis et se servir de son expertise.

[*Français*]

Merci d'avoir démontré, avec les quelques témoins que j'ai rencontrés, qu'aujourd'hui, le Canada est à l'avant-garde de l'apprentissage des langues seconde.

On remarque tout de même, aujourd'hui, certaines lacunes. L'une d'elles est particulièrement pertinente pour l'action du gouvernement du Canada. Elle touche la réalité de la fonction publique et la motivation pratique accordée aux jeunes pour l'apprentissage d'une deuxième langue. Les techniques les plus avancées et les meilleures pratiques ne feront rien si les jeunes ne sont pas motivés à apprendre et à utiliser les deux langues officielles du Canada. À ce titre, il y a des choses que peut faire le gouvernement du Canada. C'est pourquoi je tenais à comparaître devant vous aujourd'hui pour vous parler de ce sujet.

The country could not achieve bilingualism without a pool of Canadians who could speak both languages. Although the country's level of bilingualism may not be where we would like, Canada does have 5.8 million people who report being bilingual to varying degrees. So the federal government cannot claim that finding people who already speak both official languages is an impossible feat. It's imperative that Canada continue to promote bilingualism, as it does through government programs, and build innovative capacity in the field of second-language learning.

Now, I'd like to discuss the three gaps when it comes to bilingualism in Canada today. The government does not do enough to highlight the important role that bilingualism place in national unity. It's time for the government to, once again, engage in that kind of promotion, to talk proudly about what we have accomplished, what we haven't accomplished and what we can and should do through a committed approach. Unfortunately, our usual practice is to wait for the next national unity crisis to rediscover the beauty of bilingualism. Perhaps this time, we can take a proactive approach. The government should find new programs to assert its commitment to bilingualism, demonstrate that commitment and take it to the next level.

I'd like to draw your attention to two other gaps before sharing a few recommendations.

The committee has heard that young people who learn their second language in primary and high school tend to lose those language skills when they finish high school. Action has to be taken at the university level. The Commissioner of Official Languages studied the issue and proposed a number of somewhat technical solutions that require provincial cooperation. I have a solution that is both easier and more challenging. If we don't take action to address this loss in university years, we will continue to fall short of our objectives.

The third gap concerns the public service, as I mentioned. Lester Pearson started Canada off on this adventure when he shared his two dreams for the public service: that it be able to serve Canadians in both official languages whenever they need it no matter where they are in the country, and that every Government of Canada employee have the freedom to work in the official language of their choice. The first dream has more or less been realized, and it is the Commissioner of Official Languages' job to hold the government to account when it fails to do what it is supposed to.

I want a federal public service that functions in both official languages for everyone at all times. It's time to turn our focus back to the language of work. The commissioner's report addresses it, but with difficulty. A performance measurement system, progress and departmental targets are all lacking. All of these elements are within reach, however. We simply have to move in the right direction, and the time has come.

On ne pouvait pas avancer avant d'avoir un bassin de Canadiens capables de s'exprimer dans les deux langues. Aujourd'hui, le bilinguisme n'est peut-être pas au niveau espéré, mais on compte au Canada environ 5,8 millions de personnes qui se disent bilingues à différents degrés. Le gouvernement fédéral ne devrait pas dire qu'il est impossible de recruter des gens qui parlent déjà les deux langues officielles. Il est essentiel que l'on continue d'apporter notre appui, comme on le fait à travers les programmes du gouvernement, et de créer la capacité d'innover dans le domaine de l'apprentissage des langues secondes.

J'aimerais souligner trois lacunes dans la situation actuelle. Je crois que le gouvernement du Canada ne parle pas aujourd'hui suffisamment de l'importance du bilinguisme dans le tissu de la nation canadienne. Il est temps d'y revenir et de parler fièrement de ce que nous avons accompli, mais aussi de ce que nous n'avons pas fait et, avec détermination, de ce que nous pouvons et devons faire. Malheureusement, notre pratique habituelle est d'attendre la prochaine crise où est menacée l'unité nationale pour redécouvrir la beauté du bilinguisme. Peut-être que cette fois-ci, nous pourrons devancer les choses. Il serait bon que notre gouvernement trouve quelques nouveaux programmes pour affirmer son engagement envers le bilinguisme, pour témoigner de cet engagement et pour le pousser plus loin.

J'aimerais souligner deux autres lacunes et ensuite vous faire part de quelques recommandations.

Nous avons entendu ici que la compétence des jeunes qui ont appris leur deuxième langue à l'école primaire et secondaire a tendance à diminuer au niveau postsecondaire. Il faut faire quelque chose au niveau universitaire. Le commissaire aux langues officielles s'est penché sur le problème et a proposé plusieurs solutions un peu techniques, qui demandent la collaboration des provinces. J'ai une solution à la fois plus simple et plus difficile. Si on ne fait pas quelque chose au niveau universitaire, on risque de demeurer en retrait de nos objectifs.

La troisième lacune, comme je l'ai déjà mentionné, se situe au niveau de la fonction publique. Lester Pearson a commencé cette aventure pour le Canada en disant qu'il avait deux rêves pour la fonction publique : servir le public dans les deux langues en tout temps et n'importe où au Canada, et que chaque employé du gouvernement du Canada puisse travailler librement dans la langue officielle de son choix. On a plus ou moins réalisé la première moitié de ce rêve, et le commissaire aux langues officielles est là pour nous le rappeler lorsqu'on ne fait pas bien les choses.

Je veux une fonction publique qui fonctionne dans les deux langues pour tout le monde, tout le temps. Il est temps de revenir aux langues de travail. Le rapport du commissaire aux langues officielles en parle, mais avec difficulté. On n'a ni système de mesure, ni progrès à rapporter, ni objectifs pour les ministères. Or, on pourrait les avoir. Il est temps de pousser dans cette direction.

My three recommendations are as follows. First, the government needs to make a firm commitment to change and be willing to discuss it.

[*English*]

Secondly, let's look at a program of bursaries for students in universities, studying any subject, who can demonstrate that they have a prescribed level of bilingualism. We now have tools for measuring it. Let's use them, and let's reward those people who have dared to go into immersion or intensive French and are ready to show that they can function in two languages by giving them help to pay the incredible fees they have to pay to go to university today. That would be a wonderful, symbolic, meaningful and practical program to do. It would cost them money, but a country costs a little money. This is infrastructure for the country.

[*Translation*]

Third, I believe it is still necessary to target language of work in the public service. Despite having both an English and French name, departments operate primarily in English. I think we can do a lot better. The government should set an objective for Ottawa and work towards making all departments in the National Capital Region bilingual in 10 years, ensuring both languages are used as languages of work. A slew of details would have to be worked out, but that is what the government's objective should be. It can be done. Many young Canadians are studying our official languages, and they should be rewarded.

[*English*]

Isn't it shameful that if you spend all that time in primary school and secondary school becoming bilingual there's no priority for you in recruitment in the federal government? Why don't we reward those young people who choose to make the effort to learn both official languages and give them a hiring priority? I don't think Canadians would object anymore. They would have objected in 1965, and they did object because they felt people would be penalized, depending on where they lived. Now everywhere in the country you have the chance to learn both official languages.

[*Translation*]

Those are my views, and I thank you for giving me the opportunity to share them with you.

The Chair: Thank you, Mr. Moyer. You've given us a lot to think about.

Senator Fortin-Duplessis: I would like to begin by thanking all three of you for your well-thought-out briefs. You are forward-thinking and have a vision for the future.

Mes trois recommandations sont les suivantes. D'abord, il faut une prise de position du gouvernement en faveur de changements. Le gouvernement doit être prêt à en parler.

[*Traduction*]

Deuxièmement, penchons-nous sur un programme de bourses pour les étudiants universitaires, de n'importe quelle faculté, qui peut montrer qu'ils ont atteint un niveau de bilinguisme donné. Nous avons maintenant des outils pour l'évaluer. Utilisons-les et récompensons les gens qui ont osé aller en immersion ou suivre des cours de français intensif et qui montrent déjà qu'ils peuvent fonctionner dans les deux langues et aidons-les à payer leurs frais de scolarité, qui sont très élevés de nos jours. Ce serait un programme formidable, symbolique, utile et pratique. Il y aurait des coûts, mais un pays, cela coûte de l'argent. C'est une infrastructure pour le pays.

[*Français*]

Troisièmement, je crois qu'il est encore temps de pousser sur la langue de travail dans la fonction publique. Aujourd'hui, dans un ministère donné, malgré que le nom du ministère soit présenté dans les deux langues, le travail s'effectuera surtout en anglais. À mon avis, on peut faire beaucoup mieux. On devrait avoir des objectifs à Ottawa, dans la région de la capitale nationale, pour que dans 10 ans, dans tous les ministères, les deux langues officielles soient utilisées comme langue de travail. Il y a une série de détails qui seraient nécessaires, mais fixons cet objectif. On peut le faire. On a de jeunes Canadiens qui étudient en ce sens. On devrait les récompenser.

[*Traduction*]

N'est-il pas déplorable qu'on puisse travailler tout ce temps, à l'école primaire et secondaire, à devenir bilingue, mais qu'on n'ait pas la priorité dans le cadre du recrutement au gouvernement fédéral? Pourquoi ne récompensons-nous pas les jeunes qui choisissent de faire l'effort d'apprendre les deux langues officielles et ne leur accordons-nous pas une priorité d'embauche? Je crois que les Canadiens ne s'y opposeraient plus. Ils s'y seraient opposés en 1965, et ils l'ont fait parce qu'ils croyaient que des gens seraient pénalisés en fonction de leur lieu de résidence. Il est maintenant possible d'apprendre les deux langues officielles partout au pays.

[*Français*]

Ce sont mes idées, et je vous remercie de m'avoir donné la chance de vous les exposer.

La présidente : Merci beaucoup, monsieur Moyer. Cela nous donne beaucoup de matière à réflexion.

La sénatrice Fortin-Duplessis : En tout premier lieu, je tiens à vous remercier tous les trois pour vos mémoires très étoffés. Vous voyez loin, vous avez une vision d'avenir.

My first question is for Mr. Germain. You are in China now, Mr. Germain. You have seen how the Chinese learn and you will be going to Japan. Do you think some countries are more effective in language education than others?

Mr. Germain: Yes, that's an important question. The reality is that, in a number of Asian countries, French language learning is on the decline, except in China. Oddly enough, China is experiencing a surge in French-language learning, adding 50 French departments to its universities over the past 10 years. That is part of China's development program, which, obviously, also has an English component.

It's a rather odd phenomenon. In countries where French used to have a strong presence, be it Laos or Vietnam, where I have given courses, that presence has weakened, but here, in China, it has increased. In Japan, it's more or less stable. French is regaining some popularity there, but nothing like in China.

Senator Fortin-Duplessis: My second question is for Ms. Arnott, and it's an easy one.

Your research focuses mainly on student motivation for second-language learning. What are the factors that you think drive young people to learn French as a second language?

Ms. Arnott: That's a good question and is precisely why I am doing this research.

I hear young people say that they are studying French so they can get a good job, a bilingual job. I think identity also plays a role in the discussion. The premise for my research is that I do not decide which factors motivate young people but, rather, that they tell me what those factors are.

In answer to your question about what motivates young people, what they tell me when I ask them the question is that they think it will help them get a good job, but they don't quite see the reality of the advantage it gives them. According to them, Canadian identity motivates immigrants to learn French, but they don't really know what the motivating factors are for other people.

I hope that answers your question. There is an idea called "willingness to communicate," and that may be the reason. What it really comes down to is wanting to be able to communicate with French speakers, as well as non-French speakers. It comes back to the notion of a francophone francophile identity. That's why I'm so interested in this research. It's not up to me to define what it means to be bilingual, but up to them.

Senator Fortin-Duplessis: But you have already heard students talk about what motivates them? Since you're doing this research, have you already heard young people talk about what motivates them?

Ma première question s'adressera à M. Germain. Monsieur Germain, vous êtes présentement en Chine, vous avez vu les Chinois apprendre, vous irez au Japon. Pensez-vous qu'il y a des pays qui performent mieux que d'autres dans l'enseignement des langues?

M. Germain : Oui, c'est une importante question. En réalité, dans plusieurs pays de l'Asie, il y a une diminution de l'apprentissage du français, sauf en Chine. Assez curieusement, la Chine connaît une très grande expansion du français et, au cours des 10 dernières années en Chine, il s'est créé 50 départements de français dans les universités. Cela fait partie du programme d'expansion de la Chine, et c'est aussi évidemment relié à l'anglais.

C'est assez curieux. Par exemple, qu'il s'agisse du Laos ou du Vietnam, où j'ai donné des stages, où le français était très fort, le français a diminué, mais ici, en Chine, il a augmenté. Au Japon, c'est plutôt stable. Il y a un certain regain, mais ce n'est jamais aussi important qu'en Chine.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Ma deuxième question s'adresse à Mme Arnott; c'est une question facile.

Vos recherches portent notamment sur la motivation des étudiants à apprendre une autre langue. Selon vous, quels facteurs semblent motiver les jeunes à choisir d'apprendre le français comme langue seconde?

Mme Arnott : C'est une bonne question. C'est la raison pour laquelle je fais cette recherche.

J'entends les jeunes dire qu'ils étudient en français pour avoir un bon emploi, un poste bilingue. Je pense qu'il y a une dimension identitaire qui est liée à cette discussion. Cela signifie que ma recherche est basée sur l'idée que ce n'est pas à moi de décider ce qui motive les étudiants, mais que c'est plutôt à eux de me dire ce qui les motive.

Pour répondre à votre question sur ce qui motive les étudiants, lorsque je leur pose cette question, ils me répondent qu'ils croient qu'ils vont pouvoir décrocher un bon emploi, mais ils ne voient pas vraiment la réalité de cet avantage. D'après eux, l'idée de l'identité canadienne motive les immigrants à apprendre le français, mais pour les autres, ils ne savent pas vraiment.

J'espère que cela répond à votre question. Il y a un concept qui s'appelle la « volonté de communiquer ». C'est peut-être la raison. Vraiment, c'est l'idée de se débrouiller avec des francophones, mais aussi avec des non-francophones. Je pense qu'on revient à cette idée d'une identité francophone francophile. C'est la raison pour laquelle je veux faire cette recherche. Ce n'est pas à moi de définir ce que veut dire le fait d'être bilingue, c'est à eux.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Mais avez-vous déjà entendu les étudiants vous dire ce qui les motivait? Comme vous faites des recherches à ce sujet, avez-vous déjà entendu leurs motifs?

Ms. Arnott: As I said, the data is preliminary, but they say that continuing their French education will guarantee them a bilingual job. They say they may be able to get by in a group of French speakers. But those are just notes. I can't really give you a list because, right now, my research shows they don't know what their motivation is. I think they know but don't really have an opportunity to talk or think about it. That's why I have proposed research based on giving students a voice and hearing what they have to say. We have a sense of what they think from questionnaires, but not really from actual discussions.

Senator Fortin-Duplessis: Mr. Moyer, I know you used to be the assistant deputy minister responsible for official languages support programs at the Department of Canadian Heritage from 1996 to 2003. You've already given us some important avenues to explore. With the benefit of your perspective and extensive experience, particularly with respect to school management and French-language high schools in Ontario, I'd like to know what concrete measures we could take, in addition to what you've already suggested, to promote second-language learning among young people while respecting the division of powers.

As you know, the provinces are fiercely protective of their jurisdiction and don't like it when the federal government encroaches on areas under their domain. We also see that in Quebec, which often disregards useful reports that could help bring about progress in certain fields simply because they came from the federal government.

In addition to making knowledge of both official languages a prerequisite for hiring, what other suggestions could you give us?

Mr. Moyer: The programs that have been around since the early 1970s, in other words, the federal-provincial agreements on the official languages education program, are an exception to many of the jurisdictional squabbles between the federal and provincial governments. The matter is an area of common ground that is under renewal; both sides will attempt to gain the upper hand, but, generally speaking, the issue is not one of the usual sore spots.

[English]

First idea: Continue with those programs. Don't put more pressure on them necessarily, but support them with enthusiasm. They deserve it. They have well-established patterns of implementation. The provinces created the Council of Ministers of Education as a means of getting into the negotiation with Ottawa for money. Money remains an important motivation for the provinces.

I would search for, as I have searched and as the ideas I give to you present, things that don't take us into conflict. What we can do as a federal government is to motivate.

In response partly to your question, although it's by ricochet, the Canadian Parents for French have surveyed several times why parents choose to send their children to French immersion, and to

Mme Arnott : Comme je l'ai dit, il s'agit de données préliminaires, mais ils disent que continuer en français dans le domaine scolaire va leur assurer un poste bilingue. Ils disent qu'ils pourraient peut-être se débrouiller dans une foule francophone. Cependant, ce ne sont que des notes. Je ne pourrais pas vraiment vous dresser une liste, parce qu'en ce moment, d'après mes données, ils ne savent pas. Ils savent, mais ils n'ont pas vraiment l'occasion de le dire ou d'y penser, selon moi. C'est la raison pour laquelle je suggère cette idée d'une recherche à propos de la voix des étudiants. On connaît leurs idées par des questionnaires, mais pas vraiment en leur parlant.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Monsieur Moyer, je sais que vous avez été sous-ministre adjoint de Patrimoine canadien, responsable des programmes d'appui aux langues officielles de 1996 à 2003. Vous nous avez déjà donné des pistes importantes, mais avec le recul et compte tenu de votre vaste expérience, notamment dans le dossier de la gestion scolaire des écoles secondaires francophones de l'Ontario, quelles mesures concrètes pourrait-on ajouter à celles que vous nous avez suggérées pour favoriser l'apprentissage d'une langue seconde chez les jeunes tout en respectant le partage des compétences?

Vous savez comment les provinces sont jalouses de leurs champs de compétence; elles n'aiment pas que le gouvernement fédéral vienne empiéter sur leurs champs de compétences. On le voit aussi au Québec où, souvent, il y a des rapports intéressants qui pourraient faire avancer tel ou tel domaine, mais comme ils ont été produits par le gouvernement fédéral, on les met de côté.

Quelles autres suggestions auriez-vous à nous faire, en plus du fait qu'il serait important, lors de l'embauche, de demander la connaissance des deux langues officielles?

M. Moyer : Les programmes qui existent depuis le début des années 1970, soit les ententes entre le gouvernement fédéral et les provinces concernant le programme des langues officielles en éducation font exception à beaucoup de querelles qui existent entre les gouvernements fédéral et provinciaux. C'est un terrain d'entente qui se renouvelle; on tire la couverture d'un côté ou de l'autre, mais en règle générale, cela reste hors des conflits quotidiens dans ce domaine.

[Traduction]

Première suggestion : il faut d'abord conserver ces programmes. On ne doit pas nécessairement exercer plus de pression, mais les soutenir avec enthousiasme. Ils le méritent. Leurs modèles de mise en œuvre sont bien établis. Les provinces ont créé le Conseil des ministres de l'Éducation pour favoriser les négociations avec Ottawa concernant les fonds. L'argent demeure un élément de motivation important pour les provinces.

Je chercherais, comme je l'ai fait et comme l'illustrent les idées que je vous ai présentées, des mesures qui ne susciteraient pas de conflit. Ce que le gouvernement peut faire, c'est motiver les gens.

Pour répondre à votre question en partie, même si c'est par ricochet, l'organisme Canadian Parents for French a sondé à plusieurs reprises des parents pour comprendre pourquoi ils

the surprise of lots of people, although getting a good job is an important part, there's still between a quarter and a third who do it to support the vision of a bilingual Canada.

I think that's an important stream to continue to support. People should feel that their contribution to Canada, by sending those children who are studying, is a good thing. That's why I see advantage in this program of bursaries, not just from a point of view of giving financial help to kids at university but because it rewards a behaviour that the Government of Canada thinks is good for Canada. If there are more young people learning and using both official languages, the country will be better off.

I don't want to repeat what I said about the federal government, but that is the most important tool that we can touch directly and we have not taken that next step, and we should take that step to become functionally bilingual so that we are a beacon on the Hill.

[Translation]

Senator McIntyre: My thanks to all three of you for your presentations. One of the purposes of today's meeting is to hear your views on second-language learning programs, given your working knowledge of these programs.

During public hearings, the Senate committee heard from numerous witnesses about the improvements to be made in the field of second-language teaching. Witnesses made a number of observations in relation to teacher training, access to programs, educational resources, student motivation, awareness of Canadian parents in general and allophone parents specifically, language skills assessment and second-language learning outside the classroom and beyond high school.

One thing is certain, all of those observations apply to most provinces and territories and could lead to better second-language teaching, be it at the primary, high-school or university level.

Do you think one of those areas requires more attention than another? And if so, which one?

Mr. Moyer: If I could make an investment in second-language learning research, I would focus on language skill assessment techniques in order to be able to draw emphasis to the results. Obviously, that builds on my other recommendations; you have to be able to measure results in order to grant bursaries.

choisissent de faire suivre des cours d'immersion française à leurs enfants. Au grand étonnement de bien des gens, bien que l'obtention d'un emploi soit un aspect important, il y a toujours entre un quart et un tiers des gens qui le font parce qu'ils appuient l'idée d'un Canada bilingue.

Je crois que c'est un courant important qu'il faut continuer de soutenir. Les gens devraient sentir que leur contribution au Canada, le fait qu'ils envoient leurs enfants en immersion, est une bonne chose. C'est pourquoi le programme de bourses présente un avantage à mon avis, non seulement parce qu'il permettrait d'aider financièrement de jeunes universitaires, mais aussi parce qu'il récompenserait un comportement que le gouvernement du Canada juge bon pour le pays. Si un plus grand nombre de jeunes apprennent et utilisent les deux langues officielles, le pays s'en portera mieux.

Je ne veux pas répéter ce que j'ai dit au sujet du gouvernement fédéral, mais c'est l'outil le plus important sur lequel nous pouvons agir directement, et nous ne sommes pas passés à l'étape suivante. Nous devrions le faire pour que notre pays soit effectivement bilingue de sorte que ce soit un modèle à suivre.

[Français]

Le sénateur McIntyre : Merci à vous trois pour vos présentations. L'un des buts de la réunion d'aujourd'hui est d'entendre votre point de vue sur les programmes d'apprentissage d'une langue seconde, étant donné votre connaissance pratique sur ces programmes.

Dans le cadre de ses audiences publiques, ce comité sénatorial a entendu plusieurs témoins qui ont passé en revue la façon ou les façons d'améliorer l'enseignement de la langue seconde. Des témoins nous ont fait part de plusieurs constats concernant la formation des enseignants, l'accès aux programmes, les ressources pédagogiques, la motivation des élèves, la sensibilisation auprès des parents canadiens et surtout à l'endroit des parents allophones, l'évaluation des compétences linguistiques et, finalement, la poursuite de l'apprentissage de la langue seconde à l'extérieur de la salle de classe et au-delà de l'école secondaire.

Une chose est certaine, tous ces constats qui pourraient s'appliquer à la plupart des provinces et territoires peuvent servir à améliorer l'enseignement de la langue seconde, que ce soit au niveau primaire, au niveau secondaire ou au niveau universitaire.

Selon vous, faudrait-il favoriser un constat plus qu'un autre et, si oui, lequel?

M. Moyer : Selon moi, si je pouvais investir dans le cadre de la recherche dans ce domaine, ce serait en ce qui touche les techniques de mesure des compétences, afin de pouvoir souligner les résultats. Évidemment, cela s'ajoute à mes autres recommandations; si on veut accorder des bourses aux gens, il faut pouvoir mesurer les résultats.

Moreover, to determine whether a school board's education system is effective compared with another system, it would be useful if a mechanism was created to calculate different results. Some innovation has lately been noted in Canada and Europe in that area; I'd like to take things further.

Mr. Germain: In my opinion, the main message would be that, if we want to improve results — in other words, learning — we have to do research, but that research should focus on language learning or acquisition. If we want to change teaching, we first have to do some work on learning.

I think this area is all too neglected. Teaching is a means to an end, and the end — learning — must be paramount. I think it's in that context changes could be made, by doing research and especially by working on language acquisition and learning.

[*English*]

Ms. Arnott: I agree with my colleagues. I think, even though implementation and teaching are important, the space in which they are done is as important. To me, the findings have shown, as the ones that you rhymed off, such as lack of resources, certainly lack of classroom space in the case of core French, that we're talking about systematic marginalizing of the teachers. The two places where I think priority should be given are teacher motivation and in terms of speaking to them about why they entered the profession and the gains, I suppose, or what their feelings are about second-language learning. That connects very well with my colleague's point. If we're going to concentrate the research on learning, we need to focus equally on the beliefs about learning and how languages are learned in each context.

I've talked to teachers many times about research-based strategies, and this is where the framework comes into play. If I give them strategies, resources and techniques, they really won't make a difference unless they are based on and teachers have a chance to reflect on their own beliefs about language learning and how it's delivered. I hope that makes sense.

Otherwise, it just becomes something that's used in the classroom without any real reflection about the objective, which is the reason, really, why I highlighted this idea of desired proficiency not as an outcome on a test score but what is it that the students want to be doing in the end, and let's plan backwards from there.

[*Translation*]

Senator Maltais: We are honoured to have so many experts with us. Mr. Germain, are you still at UQAM?

Aussi, pour déterminer si le système d'éducation d'une commission scolaire est efficace comparativement à un autre, il serait utile de créer un système pour calculer les différents résultats. Il y a maintenant, au Canada et en Europe, une certaine innovation dans ce domaine; j'aimerais pousser cela plus loin.

M. Germain : Pour moi, l'essentiel du message serait le suivant : si on veut améliorer les résultats, donc l'apprentissage, il faut faire des recherches, oui, mais justement au niveau de l'apprentissage ou de l'acquisition des langues. Si on veut changer l'enseignement, il faut travailler d'abord sur le plan de l'apprentissage.

Selon moi, c'est un domaine beaucoup trop négligé; l'enseignement est un moyen d'atteindre un but, et c'est le but qui doit être primordial, soit l'apprentissage. Je crois que c'est dans cette optique que l'on pourrait modifier les choses, c'est-à-dire en travaillant au niveau de la recherche et surtout dans le domaine de l'acquisition et de l'apprentissage des langues.

[*Traduction*]

Mme Arnott : Je suis d'accord avec mes collègues. Je crois que même si la mise en œuvre et l'enseignement sont importants, le cadre dans lequel ils ont lieu est tout aussi important. Selon moi, comme le montrent les constatations, celles dont vous avez parlé, comme le manque de ressources — et certainement le manque de places en salle de classe dans le cas des cours de français de base —, nous parlons ici de la marginalisation systématique des enseignants. Je crois qu'il faut accorder la priorité à deux éléments : la motivation des enseignants et les discussions avec eux sur les raisons pour lesquelles ils sont devenus enseignants et les gains, je présume, ou de ce qu'ils pensent de l'apprentissage de la langue seconde. Cela rejoint très bien le point soulevé par mon collègue. Si nous axons nos efforts sur la recherche sur l'apprentissage, il faut le faire également pour les opinions au sujet de l'apprentissage et la façon dont les langues sont apprises dans chaque contexte.

J'ai discuté des stratégies fondées sur la recherche à maintes reprises avec des enseignants, et c'est là que le cadre entre en jeu. Si je leur donne des stratégies, des ressources et des techniques, cela ne changera rien à moins qu'il y ait un fondement à la base et que les enseignants aient la chance de réfléchir à leurs propres idées au sujet de l'apprentissage des langues et de la façon de procéder à cet égard. J'espère que c'est clair.

Sinon, cela ne devient qu'un outil utilisé en classe et on n'a pas vraiment réfléchi à l'objectif, qui est la raison pour laquelle j'ai souligné l'idée de compétence voulue, non pas comme un résultat de test, mais comme l'objectif des élèves au bout du compte; et prévoyons les choses à partir de là.

[*Français*]

Le sénateur Maltais : Nous sommes honorés d'avoir autant de spécialistes parmi nous. Monsieur Germain, êtes-vous toujours rattaché à l'UQAM?

Mr. Germain: I have retired from UQAM.

Senator Maltais: I am looking at the statistics, and your method seems effective and very worthwhile to me. Could it be reversed and applied to the learning of English in Quebec?

The teaching of English in Quebec is not exactly a disaster, but it's far from being highly successful. I remember that, 40 years ago, everything in Quebec was done in English, be it in business education or in other areas. I did my studies in insurance, and everything was in English. We had to figure things out as we went along. Now, 40 years later, I see that some of the programs taught at the Université Laval, a francophone university, are provided entirely in English. For instance, that's the case in medicine, engineering and other disciplines, but it's not the case in civil law in Quebec, which is taught in French.

Why do our high school students in Quebec no longer have access to 30 minutes of English language teaching once they get to CEGEP? CEGEP is the stage that prepares them for university. You're an expert; you'll be able to explain that to me.

Did senior management decide to cut that education short or said that students who obtained their high school diploma were perfectly bilingual? However, I think the results are not as obvious as they would like us to believe. What do you think?

Mr. Germain: Thank you for this important question. There is, however, a small difference in Quebec. That can be done, as it has been done in all provinces and territories, but we shouldn't forget that the socio-linguistic situation is not the same. In Quebec, French is a majority language for the province, but it remains a minority language in the rest of Canada. There is that small socio-linguistic difference.

Attempts have been made to provide intensive English programs, but those attempts are unfortunately not based on a solid theoretical foundation. Some worthwhile things are still being done in Quebec in terms of intensive English programs. However, we have met with department representatives in the past to explain to them that, if they wish to further improve English, they would need a solid foundation. We suggested they experiment with our foundation, but given that education is so decentralized in Quebec, there are already many intensive English models that are different from ours, so it's extremely difficult to implement that on a large scale.

This sort of extreme decentralization somewhat discouraged us from doing that for English, even though we had made videos in English for school administrators. We have done some work, but it's very difficult to implement. So there is some resistance I cannot explain. That's getting too political for me.

M. Germain : Je suis retraité de l'UQAM.

Le sénateur Maltais : J'observe les statistiques, et votre méthode me semble très efficace et très intéressante. Pourrait-on la retourner dans l'autre sens et l'appliquer au Québec en ce qui concerne l'apprentissage de l'anglais?

Concernant l'enseignement de l'anglais au Québec, on ne dira pas que c'est un désastre, mais on est loin d'une très grande réussite. Au Québec, je me souviens qu'il y a 40 ans, tout se passait en anglais, que ce soit dans le domaine commercial ou autre. J'ai étudié dans le domaine de l'assurance, et tout était en anglais. Il fallait se débrouiller sur le tas. Maintenant, 40 ans plus tard, je m'aperçois que pour certaines professions au Québec, qui sont enseignées à l'Université Laval qui est une université francophone, c'est complètement en anglais. Par exemple, c'est le cas pour la médecine, le génie, entre autres, mais ce n'est pas le cas du droit civil au Québec qui est fait en français.

Comment se fait-il que nos étudiants du secondaire, au Québec, lorsqu'ils entrent au cégep, n'aient plus accès à 30 minutes d'enseignement de la langue anglaise? Le cégep est l'étape de préparation pour l'université. Vous êtes un spécialiste; vous allez m'expliquer cela.

Sont-ce les hauts fonctionnaires qui n'ont pas jugé bon de poursuivre cet enseignement ou qui ont déclaré que les étudiants ayant terminé leur secondaire 5 étaient parfaitement bilingues? Je pense toutefois que les résultats ne sont pas aussi évidents que ce qu'ils veulent nous faire croire. Qu'est-ce que vous en pensez?

M. Germain : Merci pour cette importante question. Au Québec, cependant, il y a tout de même une petite différence; on peut le faire, comme on l'a fait dans toutes les provinces et tous les territoires, mais il ne faut pas oublier que la situation sociolinguistique n'est pas la même. Au Québec, le français est une langue majoritaire pour la province, mais il demeure une langue minoritaire dans le reste du Canada. Il y a cette petite nuance sociolinguistique.

Il y a eu des tentatives de programmes d'anglais intensif, mais, malheureusement, ces tentatives ne reposent sur aucun fondement théorique solide. Il y a tout de même des choses intéressantes qui se font au Québec en anglais intensif. Cependant, nous avons déjà rencontré des gens du ministère pour leur expliquer que s'ils voulaient améliorer davantage l'anglais, il leur faudrait des fondements solides. On leur a suggéré nos fondements à expérimenter, mais l'éducation étant tellement décentralisée au Québec, il y a déjà beaucoup de modèles d'anglais intensifs qui sont différents du nôtre, et c'est donc extrêmement difficile de le mettre en œuvre à grande échelle.

C'est cette espèce de décentralisation extrême qui nous a un peu découragés de le faire pour l'anglais, même si nous avions fait des vidéos en anglais pour les administrateurs scolaires. Nous avons fait du travail, mais c'est très difficile à mettre en œuvre. Alors, il y a des résistances que je ne peux expliquer. On tombe dans des domaines trop politiques pour moi.

Senator Maltais: There may be another point, Mr. Germain. Not that your briefs weren't very interesting, but this affects us in particular because there is an anglophone community of almost 600,000 people in Quebec, and we don't feel like an effort is being made on the ground to make that anglophone community bilingual.

Do you agree with me? Is my view a backwards one? What do you think?

Mr. Germain: I would not say that your view is backwards, but the fact remains that the situation in Quebec is not like elsewhere. In Quebec, we can say that French is a second language. In other words, it truly surrounds the entire community — especially in Montreal and the vicinity — where anglophones and allophones live, while French is a foreign language outside Quebec. We talk about a second language, but it is a foreign language. It's practically a classroom-level language, with a few exceptions. Once again, Quebec's socio-linguistic reality is different, so what is being done elsewhere cannot always be transposed to Quebec. I do think that a lot of anglophones in Montreal now speak French. I feel that the situation has changed a lot lately, especially over the past five years. I live in Quebec when I am not abroad, and a lot of progress has been made lately. That is why I do not quite share your point of view.

Senator Maltais: I completely agree; I wanted to hear you say it. Madam Chair, I will yield my last five minutes to Senator Charette-Poulin.

Senator Charette-Poulin: My first question is for Professor Germain. You talked about the importance of language acquisition and learning. You also summarized the results of your research, which seems extremely complex and substantive to me. As part of your research, have you had an opportunity to somehow evaluate how important it is to have fun when learning a second language?

Mr. Germain: The question is extremely important. We have not evaluated that, but we have seen it. Motivation was discussed earlier. Our approach consists in making children communicate and talk. We have noticed that it was related to fun and that it increased their self-esteem. In a qualitative research project we carried out, what surprised us — we questioned parents, school directors, everyone — was that they were always talking about a very high self-esteem. We realized that motivation was not a primary concept. It was a secondary concept that derived from the self-esteem concept because, after all, children tell themselves that they may be able to do something with the language they are learning. Their self-esteem grows, and motivates them in turn. So it is a secondary concept. In that regard, communication is somewhat fun. You should watch our videos. We did not evaluate fun systematically, but children enjoy using the language, especially at that age — fifth or sixth year, when they start learning it. So they do have fun, and an intrinsic motivation stems

Le sénateur Maltais : Il y a peut-être un autre point, monsieur Germain. Non pas que vous n'avez pas des mémoires très intéressants, mais cela nous touche particulièrement, parce qu'il y a une communauté anglophone de près de 600 000 personnes au Québec, et on ne voit pas, on ne sent pas sur le terrain l'effort d'une francisation bilingue de cette communauté anglophone.

Êtes-vous d'accord avec moi? Est-ce ma vision qui est rétrograde? Qu'en pensez-vous?

M. Germain : Je ne dirais pas qu'elle est rétrograde, mais il reste que, au Québec, ce n'est pas comme ailleurs. Au Québec, on peut dire que le français est une langue seconde, c'est-à-dire qu'elle entoure vraiment tout le milieu, surtout à Montréal et dans les environs, où se trouvent les anglophones et les allophones, alors qu'à l'extérieur du Québec, le français est une langue étrangère. On parle de langue seconde, mais c'est une langue étrangère. C'est une langue de salle de classe pratiquement, sauf quelques exceptions. Encore là, il y a une situation sociolinguistique différente qui fait qu'au Québec, on ne peut pas toujours transposer ce qui se fait ailleurs. Je pense qu'il y a tout de même beaucoup d'anglophones à Montréal qui parlent maintenant français. J'ai l'impression que la situation a beaucoup évolué dernièrement à un point tel qu'elle a pris une certaine ampleur au cours des cinq dernières années. J'y habite quand je ne suis pas à l'étranger, et il y a tout de même beaucoup de progrès qui ont été faits dernièrement. C'est pourquoi je ne partage pas tout à fait votre point de vue.

Le sénateur Maltais : Je suis tout à fait d'accord; je voulais vous l'entendre dire. Madame la présidente, je cède mes cinq dernières minutes à la sénatrice Charette-Poulin.

La sénatrice Charette-Poulin : Ma première question s'adresse au professeur Germain. Vous avez parlé de l'importance de l'acquisition et de l'apprentissage de la langue. Vous nous avez résumé aussi les résultats de votre recherche qui m'apparaît extrêmement complexe et substantif. Dans le cadre de vos recherches, avez-vous eu l'occasion d'évaluer de quelque façon que ce soit l'importance d'avoir du plaisir à apprendre une langue seconde?

M. Germain : La question est extrêmement importante. Nous ne l'avons pas évaluée, mais nous l'avons vue. On parlait de motivation antérieurement. Avec notre approche, on fait communiquer les enfants, on les fait parler. On a remarqué que c'était relié au plaisir et que cela avait fait augmenter leur estime d'eux-mêmes, leur estime de soi. Dans une recherche qualitative que nous avions faite, ce qui nous étonnait — nous avions interrogé les parents, les directeurs d'écoles, tout le monde —, c'est qu'on nous parlait toujours de l'estime de soi qui était très grande. Nous nous sommes rendu compte que la motivation n'était pas un concept premier. C'était un concept second qui était dérivé du concept de l'estime de soi, parce qu'enfin, l'enfant se dit qu'il peut faire quelque chose avec cette langue qu'il apprend. Son estime grandit et c'est ce qui le motive. C'est donc un concept second. En ce sens, il y a un certain plaisir à communiquer. Il faudrait visionner les vidéos que nous avons. On n'a pas évalué systématiquement le plaisir, mais les enfants prennent plaisir à

from our approach. It is not external because it comes from the ability provided by the system, our education plan, to communicate using the language, and the self-esteem that leads to motivation is a source of real pleasure.

Senator Charette-Poulin: You are reminding me of the pride we felt when we first rode our bicycle or went skating.

My second question is for Ms. Arnott and Mr. Moyer. Both of you talked about motivation and pride. Given the world of communications we live in, do you think the federal government has a responsibility to develop a communications program to make Canadians proud of living in a bilingual country? Do you think the government could become involved in terms of marketing?

Mr. Moyer, has the federal government invested any money in a program similar to ParticipACTION — a program for raising awareness among Canadians?

Mr. Moyer: The answer to the last question is that some small-scale efforts are being made — or there were some promotional elements in my time — but there are few concentrated or sustained activities. Even while the biggest efforts were being made to move forward, the government rarely decided to really explain the concept to Canadians, and to promote it amongst them. There was a considerable public debate, but there was very little sustained promotion over the long term. Would that be a good idea? I would personally prefer a thousand grants to be given to students instead of that money being spent on an advertising program, but that is my personal preference.

Ms. Arnott: To come back to your question about fun, research shows that a link exists between the perception of proficiency and the idea of motivation among people who have abandoned French as a second language and the desire to continue their learning. We must work on bilingualism by focusing on two things — the idea of what being bilingual means and by hearing from students who are experiencing bilingualism. They need to be proficient, but they also need to have a vision of themselves that certainly exists among people who are in bilingual positions and could visit schools to share their experience with students. They could discuss with candidates the idea of being authentic or using authentic resources. What do authentic resources mean to young people? We are currently basing things on that idea of authenticity with a vision we believe to be authentic, but it is not. That question must be put to students and professors because a range of visions can be found among them. That is why the decision must come from them.

utiliser la langue, surtout à cet âge, soit en cinquième ou sixième année au point de départ. Alors, oui, ils ont du plaisir et il y a une motivation intrinsèque qui naît de notre approche. Elle n'est pas externe, parce qu'elle vient de la capacité offerte par le système, notre régime pédagogique, de pouvoir communiquer avec la langue, et cela, c'est un vrai plaisir, l'estime de soi qui entraîne la motivation.

La sénatrice Charette-Poulin : Vous me rappelez la fierté ressentie à nos premières expériences de bicyclette ou de patin.

Ma deuxième question s'adresse à Mme Arnott et à M. Moyer. Tous les deux, vous avez parlé de motivation et de fierté. Étant donné le monde des communications dans lequel nous vivons en ce moment, voyez-vous une responsabilité de la part du gouvernement fédéral de développer un programme de communication pour rendre les Canadiens et les Canadiennes sensibles à la fierté d'un pays bilingue? Y voyez-vous une place sur le plan du marketing?

Monsieur Moyer, y a-t-il eu dans le passé des investissements financiers consentis par le gouvernement fédéral en faveur d'un programme semblable à ParticipACTION, un programme de sensibilisation des Canadiens et des Canadiennes?

M. Moyer : La réponse à la dernière question est qu'il y a des efforts de petite envergure, ou il y avait, dans mon temps, quelques éléments de promotion, mais peu d'activités concentrées ou soutenues, et dans la période même où on a fait les plus grands efforts pour avancer, le gouvernement a rarement décidé d'expliquer réellement le concept aux Canadiens, d'en faire la promotion auprès d'eux. Il y avait un grand débat public, mais peu, très peu, de promotion soutenue sur une longue période de temps. Est-ce que ce serait une bonne idée? Moi, je préférerais mille bourses pour les étudiants au lieu que cet argent soit dépensé dans un programme de publicité, mais c'est personnel.

Mme Arnott : Pour en revenir à votre question sur le plaisir, la recherche démontre qu'il y a un lien entre la perception de la compétence et cette idée de motivation chez les gens qui ont laissé tomber le français langue seconde et leur désir de poursuivre leur apprentissage. On doit travailler sur le bilinguisme en suivant deux pistes : cette idée de ce que veut dire « être bilingue » et entendre la voix des étudiants qui vivent cette idée d'être bilingue. Avoir la compétence, mais également une vision d'eux-mêmes qui existe certainement chez des gens qui occupent des postes bilingues et qui pourraient venir à l'école partager leur expérience avec les étudiants, certainement en discutant avec les candidats et candidates de cette idée d'être authentiques ou d'utiliser des ressources authentiques. Que signifient les ressources authentiques pour les jeunes? Maintenant, on part de cette idée d'être authentique avec une vision que nous croyons authentique, mais elle ne l'est pas. On doit poser la question aux élèves, aux professeurs aussi, parce que c'est là où il y a une gamme de visions. C'est la raison pour laquelle la décision doit venir d'eux.

The Chair: Mr. Moyer, according to the latest census, 22.4 per cent of young Canadians aged 15 to 19 speak both official languages. Do you think the Canadian government should set a national target for young Canadian graduates?

Mr. Moyer: I believe that the efforts of that 22 per cent should be supported. The problem I am seeing is that those young people, who have a certain proficiency level, often lose it at university. It's really sad to see that investment disappear. We have to find ways. We have to engage the universities in conversation to find solutions. I have proposed a solution. It is simplistic, but it supports a very strong message. Can we set a higher target? I think that would probably be a distraction because it has a lot of impact on the provincial government. I would prefer it if the federal government took action under its mandate.

If the government announced that, in 10 years, only bilingual individuals would be hired within the public service, that would be feasible. It would indicate that we are supporting that 22 per cent of young people, so that they would have a real advantage.

The Chair: The rate was actually 24 per cent in 2001. So there has been a 1.8 per cent drop. We need to figure out what the possible solutions are. All three of you have recommended some solutions, and I thank you for that. But what could the Canadian government do to actually increase that number?

Mr. Moyer: It could use my strategy instead of increasing the percentage. It could provide that 20 per cent with something to do, since we are well positioned to achieve the type of bilingualism we want to have in Canada. I don't want to see that figure drop. However, the numbers are decreasing because young people are graduating from university and applying for jobs, and their cousin, who has never had a French course in his life, may get a public service job instead of them. Where's the logic in that?

The Chair: Would the other witnesses like to make one last comment before we wrap up?

[English]

Ms. Arnott: In relation to your question, is it in terms of setting a percentage goal?

Returning to a comment made by a teacher candidate of mine years ago who said — and I believe it was the 2013 plan that set that goal of generating bilinguals who are proficient in both languages. He said to me, "That's all well and good, but what does that look like?" I think for him, he saw himself in that percentage but didn't know what fit the percentage of bilingualism.

I find that striking for me, because I go into my own teacher education asking my teacher candidates what they see their goal to be and what they see their students being able to do. The framework is so well suited to speaking about French proficiency

La présidente : Monsieur Moyer, selon le dernier recensement, 22,4 p. 100 des jeunes Canadiens âgés de 15 à 19 ans parlent les deux langues officielles. Croyez-vous que le gouvernement canadien devrait établir une cible nationale pour les jeunes diplômés canadiens?

M. Moyer : Je crois qu'on devrait appuyer les efforts de ce 22 p. 100. Le problème que je vois, c'est que ces jeunes, qui ont un certain niveau de compétence, le perdent souvent au niveau universitaire. C'est vraiment triste de voir cet investissement disparaître. Il faut chercher des moyens. Il faut entrer en conversation avec les universités pour trouver. J'ai proposé une solution. C'est simpliste, mais cela appuie un signal qui serait très fort. Peut-on établir une cible plus importante? Je crois que ce serait probablement une distraction, parce que cela a beaucoup d'impact sur le gouvernement provincial. Je préférerais que le gouvernement fédéral agisse dans le cadre de son mandat.

Si on disait que, dans 10 ans, seules les personnes bilingues seraient embauchées pour un poste dans la fonction publique, ce serait faisable. Cela indiquerait qu'on est en train d'appuyer ce 22 p. 100 de jeunes afin qu'ils aient un vrai avantage.

La présidente : En effet, le taux était de 24 p. 100 en 2001. Il y a donc eu un recul de 1,8 p. 100. Reste à savoir quelles sont les solutions possibles. Vous nous en avez offertes, et tous les trois, et je vous en remercie, mais qu'est-ce que le gouvernement canadien pourrait faire pour réellement augmenter ce nombre?

M. Moyer : Utiliser ma stratégie plutôt que d'augmenter le pourcentage, offrir à ces gens quelque chose à faire avec ce bassin de 20 p. 100, parce qu'on est bien placé pour avoir le genre de bilinguisme qu'on veut atteindre au Canada. Je ne veux pas voir le nombre reculer. Cependant, le nombre recule, parce qu'un jeune sort de l'université et postule pour un emploi, et que son cousin, qui n'a jamais suivi un cours de français dans sa vie, va décrocher l'emploi au gouvernement du Canada au lieu de lui. Quelle est la logique dans cela?

La présidente : Les autres témoins désirent-ils faire un dernier commentaire avant que la séance ne se termine?

[Traduction]

Mme Arnott : Au sujet de votre question, s'agit-il d'établir une proportion cible?

Je reviendrais à une observation qu'a faite l'un de mes candidats à l'enseignement il y a un certain nombre d'années — et je crois que c'est le plan de 2013 qui a établi l'objectif d'avoir des gens bilingues, qui maîtrisent les deux langues. Il m'a dit que c'était très bien, mais qu'il se demandait comment cela se traduirait concrètement. Il considérait faire partie de cette proportion, mais il ignorait ce qui correspondait à ce pourcentage de bilinguisme.

Je trouve que c'est frappant, car je demande à mes propres candidats à l'enseignement quel est leur objectif et ce que leurs élèves sont capables de faire à leur avis. La structure convient pour parler de la maîtrise du français du point de vue des

from a proficient standpoint and not a deficient standpoint. What is it you can do as opposed to what is it you can't do really, from the broader strokes, will touch the field quite a bit so it becomes more about demonstrating their proficiency in multiple contexts, like my colleagues have said, as opposed to meeting a certain percentage goal. Do you see what I mean? That's not quite clear. If you're going to do that, making sure it's clear would be important.

The Chair: Thank you.

[*Translation*]

I want to thank our three witnesses — Professor Arnott, Professor Germain and Mr. Moyer. Thank you for sharing your expertise with our committee.

Honourable senators, we will now discuss the budget. Based on a previous meeting, the clerk has prepared a budget for the committee to travel to Finland and Switzerland as part of our study on language policies.

The members of this committee are considering language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality. I need a motion to support the budget request to the internal economy committee.

Senator Fortin-Duplessis: I propose that we pass the budget for the request to the internal economy committee.

Senator Charette-Poulin: I support the motion.

The Chair: Is it your pleasure, honourable senators, to adopt the budget motion before you?

Some Hon. Senators: Yes.

The Chair: The motion is carried. Thank you.

Before we finish, I have some information for you. At the last meeting, Mr. Morrow, from Canadian Youth for French, had some additional comments to add to his presentation. He had them sent to the clerk in a written document that is being distributed to you now.

Is it your pleasure, honourable senators, to have that document classified as an exhibit in this study?

Some Hon. Senators: Yes.

The Chair: The motion put forward by Senator Fortin-Duplessis has been adopted.

I also want to provide you, for your information, with the work plan adopted by the steering committee. You will receive this plan if you do not have it already.

Are there any other questions or comments?

Senator Poirier: Have the dates for the trip to Switzerland and Finland been set?

compétences et non des faiblesses. Ce qu'on peut faire par opposition à ce qu'on ne peut pas faire, d'un point de vue plus général, aura un effet sur le domaine et il s'agit donc davantage de montrer leurs compétences dans divers contextes, comme mes collègues l'ont dit, plutôt que d'atteindre une proportion cible. Comprenez-vous ce que je veux dire? Ce n'est pas très clair. Si l'on décide de faire cela, il faudra s'assurer que c'est clair.

La présidente : Merci.

[*Français*]

Je tiens à remercier nos trois témoins, la professeure Arnott, le professeur Germain et M. Moyer. Merci d'avoir partagé votre expertise avec notre comité.

Honorables sénateurs, nous allons maintenant discuter du budget. En se basant sur une réunion antérieure, le greffier a préparé un budget pour que le comité voyage en Finlande et en Suisse dans le cadre de notre étude qui porte sur les politiques linguistiques.

Les membres de ce comité examinent les politiques linguistiques et l'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique. J'ai besoin d'une motion pour appuyer la demande budgétaire auprès du Comité de la régie interne.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Je propose l'adoption du budget pour la demande à la régie interne.

La sénatrice Charette-Poulin : J'appuie la motion.

La présidente : Consentez-vous, honorables sénateurs, à adopter la motion budgétaire qui vous est présentée?

Des voix : Oui.

La présidente : La motion est adoptée. Merci.

Avant de terminer, j'aimerais vous faire part d'une information. Lors de la dernière réunion, M. Morrow, de Canadian Youth for French, avait des commentaires additionnels à ajouter à sa présentation. Il les a transmis au greffier sous la forme d'un document écrit qu'on vous remet en ce moment même.

Consentez-vous, honorables sénateurs, à ce que le document soit classé comme pièce à l'appui de cette étude?

Des voix : Oui.

La présidente : La motion, proposée par la sénatrice Fortin-Duplessis, est adoptée.

Je tiens aussi à vous donner, à titre d'information, le plan de travail qui a été adopté par le comité directeur. Vous recevrez ce plan si vous ne l'avez pas déjà.

Y a-t-il d'autres questions ou commentaires?

La sénatrice Poirier : Les dates de voyage en Suisse et en Finlande ont-elles été déterminées?

The Chair: We first have to submit a request to the internal economy committee. The proposed dates are from May 11 to 18, but a presentation will have to be made to the internal economy committee on March 30, I think.

Since there are no further questions, the meeting is adjourned.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Monday, March 23, 2015

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 5 p.m., to continue its study on best practices for language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality.

Senator Claudette Tardif (Chair) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Welcome to this meeting of the Standing Senate Committee on Official Languages.

I am Senator Claudette Tardif from Alberta, and I am the committee chair. Before we get started, I would ask the senators to introduce themselves, starting from my left.

Senator Poirier: Rose-May Poirier from New Brunswick.

Senator Seidman: Judith Seidman from Quebec.

Senator Fortin-Duplessis: Suzanne Fortin-Duplessis from Quebec City.

Senator Maltais: Ghislain Maltais from Quebec.

Senator McIntyre: Paul McIntyre from New Brunswick.

Senator Charette-Poulin: Marie Poulin from Ontario.

Senator Chaput: Maria Chaput from Manitoba.

The Chair: During this 41st Parliament, the Committee members are studying language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality. The goal of this study is to examine current policy, challenges and best practices for second-language learning in countries with two or more official languages. During its study, the committee, will examine both the Canadian and international perspectives.

Today, we will be hearing two panels of witnesses. First, it is our honour to welcome His Excellency Beat Nobs, Ambassador of Switzerland to Canada, and Urs Obrist, a science, research and education officer at the Swiss Embassy in Canada.

La présidente : La demande doit tout d'abord être faite au Comité de la régie interne. Les dates proposées sont du 11 au 18 mai, mais il devrait y avoir présentation au Comité de la régie interne le 30 mars, je crois.

Ne voyant aucune autre question, la séance est levée.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le lundi 23 mars 2015

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 heures, pour poursuivre son étude des meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique.

La sénatrice Claudette Tardif (présidente) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La présidente : Je vous souhaite la bienvenue au Comité sénatorial permanent des langues officielles.

Je m'appelle Claudette Tardif, je suis sénatrice de l'Alberta et présidente de ce comité. Avant de commencer nos travaux, je demanderais aux sénateurs de se présenter en commençant à ma gauche.

La sénatrice Poirier : Rose-May Poirier, sénatrice du Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Seidman : Judith Seidman, sénatrice du Québec.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Suzanne Fortin-Duplessis, sénatrice de la ville de Québec.

Le sénateur Maltais : Ghislain Maltais, sénateur du Québec.

Le sénateur McIntyre : Paul McIntyre, sénateur du Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Charette-Poulin : Marie Poulin, sénatrice de l'Ontario.

La sénatrice Chaput : Maria Chaput, sénatrice du Manitoba.

La présidente : Au cours de cette 41^e législature, les membres du comité examinent les politiques linguistiques et l'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique. Le but de cette étude est d'examiner les politiques existantes, les défis et les bonnes pratiques qui favorisent l'apprentissage d'une deuxième langue dans les pays où il y a deux ou plusieurs langues officielles. Le comité, dans le cadre de son étude, examine à la fois la perspective canadienne et la perspective internationale.

Aujourd'hui, nous recevons deux groupes de témoins. En premier lieu, nous sommes très honorés d'accueillir Son Excellence Beat Nobs, ambassadeur de la Suisse au Canada, et M. Urs Obrist, agent responsable des affaires scientifiques, de la recherche et de la formation à l'ambassade de la Suisse au Canada.

On November 27, 2014, I, together with our clerk and our analyst, had the pleasure of welcoming Ambassador Nobs and Mr. Obrist to a meeting, during which they gave a presentation on language learning in Switzerland and the teaching of foreign languages. At the end of the presentation, the Ambassador generously offered to appear before our committee in the context of this study.

Gentlemen, the committee members are extremely happy that you are here today to speak about the linguistic situation in Switzerland. I would invite His Excellency to proceed, and then, the senators will ask questions.

His Excellency Beat Nobs, Ambassador of Switzerland to Canada, Embassy of Switzerland to Canada: Madam Chair, senators, it is an honour to appear before the committee today to talk about language teaching in Switzerland. I am happy to be here and would like to thank my colleague, Mr. Obrist, who is an expert when it comes to details, for accompanying me. I will frequently turn to him when things get a bit more complicated.

Let me begin by describing the constitutional situation in Switzerland with regard to languages. To understand teaching, one needs to understand the situation on the ground.

Switzerland is made up of various regions, where four languages are spoken. Although this is correct from a legal standpoint, it is not quite true. I will explain why that is. Most Swiss people, that is, approximately two-thirds, are germanophones and are living in an African situation. I will explain what I mean by that.

About one-quarter of Swiss citizens are francophones who live in the western part of Switzerland. There are also italophones living in the south, who account for about 5 per cent of the population. In the southeast, there is a group of people who speak the fourth language, Romansch.

The territorial principle in Switzerland applies, that is, if you are a German speaker from the Lucerne canton in central Switzerland and you move to Geneva, you are required to use French for all correspondence with the authorities. If you are from Geneva and you move to Zurich for work, you are required to use only German.

Thus, language is not a matter of personal preference, but of territory. That is how Switzerland has managed to keep the peace from the very beginning. I would also say that, when it comes to linguistic peace in Switzerland, contrary to other countries like Canada, to a certain extent, and certainly in the case of Belgium, the differences among social groups in my country are not limited to language. Traditionally, in our federal state, there are French-speaking Protestant cantons, French-speaking Catholic cantons, city cantons, and German- and French-speaking agricultural

J'ai eu le plaisir, le 27 novembre dernier, en compagnie de notre greffier et de notre analyste, d'accueillir l'ambassadeur Nobs et M. Obrist lors d'une rencontre au cours de laquelle ils ont fait une présentation au sujet de la formation linguistique en Suisse et de l'enseignement des langues étrangères. À la fin de leur présentation, M. l'ambassadeur nous a offert généreusement de venir témoigner devant notre comité dans le cadre de cette étude.

Messieurs, les membres du comité sont ravis de vous recevoir aujourd'hui pour vous entendre au sujet de la situation linguistique en Suisse. J'inviterais Son Excellence à procéder avec sa présentation. Ensuite, les sénateurs poseront des questions.

Son Excellence Beat Nobs, ambassadeur de la Suisse au Canada, ambassade de la Suisse au Canada : Madame la présidente, mesdames et messieurs les sénateurs, je suis très honoré d'être accueilli au sein de ce comité aujourd'hui pour partager avec vous la situation de l'enseignement linguistique en Suisse. Je le fais volontiers, et je remercie mon collègue, M. Obrist, l'expert des détails, de m'accompagner. Vous me verrez me tourner vers lui lorsque les choses commenceront à être compliquées.

Laissez-moi commencer par vous décrire un peu la situation constitutionnelle en Suisse en ce qui concerne les langues. Pour comprendre l'enseignement, il faut connaître la situation telle qu'elle existe sur le terrain.

La Suisse est composée de régions où l'on parle quatre langues. Même si, juridiquement, c'est exact, en réalité, c'est faux. Je vous explique pourquoi je dis cela. La majorité des Suisses, à peu près les deux tiers, sont nommés des germanophones qui vivent une situation africaine. Je vous explique ce que je veux dire par cela.

Environ un quart d'entre eux sont des francophones qui vivent dans l'ouest du pays. Puis, il y a des italophones, à peu près 5 p. 100, qui vivent au sud. Au sud-est, il y a une population qui parle la quatrième langue officielle, le romanche.

En Suisse, c'est le principe territorial qui règne, c'est-à-dire que si vous êtes un germanophone du canton de Lucerne, en Suisse centrale, et que vous déménagez à Genève, vous êtes obligé de n'utiliser pour tout contact avec les autorités que le français. Si vous êtes Genevois et que vous déménagez pour des raisons professionnelles à Zurich, vous êtes obligé de n'utiliser que l'allemand.

La langue n'est pas une question de personne, mais de territoire. C'est ce qui nous a permis de garder la paix en Suisse depuis toujours. Il faut aussi ajouter, en ce qui concerne la question de la paix linguistique que, contrairement à d'autres pays, comme le Canada, dans une certaine mesure, mais certainement comme la Belgique, les différences entre les différents groupes sociaux en Suisse ne se limitent pas à la langue. Il y a, traditionnellement, dans cet État fédéral, des cantons francophones protestants, des cantons francophones

cantons. The appeal of the various cantons is not based solely on language. That is important to understand.

Second, and the reason why I mentioned the African situation: people in Switzerland do not speak Standard German; they speak Swiss German (Schweizerdeutsch), which is a totally different language. However, they write in German. The situation is similar to that in Kenya, where I once worked. In Kenya, the Bantu tribes speak their own language, Kikuyu, but they usually write in English or Swahili.

Thus, for those of us who come from the western part of Switzerland, the first language we learn is always German, because we have to learn it to be able to write it. However, to say that Swiss German is not a written language — which is what I just said — is not entirely true. Well-educated young people, including one of my sons, who is currently working on his PhD in immunology, write only in Swiss German. The language is beginning to be codified among young people. If a codification existed today, no Swiss Germans would write in Standard German. Even I have begun writing to my sons in Swiss German. There is no right or wrong codification. There is no academy and no high priests in long gowns debating this issue. It is a living language.

The trend is clear. However, that complicates the situation. In the next segment of my presentation, I will address that point. Our fellow French- and Italian-speaking Swiss citizens learn German at school. Then, they cross linguistic borders and find that their German is not all that useful. That is an internal problem which complicates matters for us.

As you can imagine, language teaching is a very important matter in Switzerland. We live in a multicultural environment; therefore, for the sake of national cohesion and culture, we must ensure that we can all understand each other. Switzerland has always tried to do this. In Switzerland, education falls under cantonal jurisdiction, just as it falls under provincial jurisdiction in Canada. The federal government has little input, except in certain situations that are governed by law; however, the method of instruction is almost entirely under the jurisdiction of the cantons.

[English]

That brings us to the thorny issue of language teaching.

[Translation]

In Switzerland, the cantons have established among themselves, in principle, a three-five model. What does this mean? It means that students begin learning their first foreign language in the third grade. Then, in the fifth grade they begin learning the second one, because Switzerland is located in the centre of Europe.

catholiques, des villes et des cantons agricoles germanophones et francophones. Les attractions de l'un et de l'autre ne se cristallisent pas seulement autour de la question de la langue. Il est important de le comprendre.

Le deuxième aspect, et c'est la raison pour laquelle j'ai mentionné la situation africaine, c'est qu'en Suisse, les gens ne parlent pas l'allemand, ils parlent le suisse-allemand, qui est une langue à part. Toutefois, ils écrivent en allemand. C'est comme au Kenya, où j'ai travaillé, où il y a des tribus bantoues qui parlent leur langue, le kikuyu, mais qui utilisent toutes, si ce n'est l'anglais, le swahili pour ce qui est de la langue écrite.

Ainsi, pour nous, pour ceux qui viennent de la partie orientale de la Suisse, la première langue à apprendre est toujours l'allemand, parce qu'il faut le connaître pour écrire. Cependant, dire que le suisse-allemand ne s'écrit pas, ce que je viens de dire, est faux. Les jeunes qui sont instruits, dont l'un de mes fils, qui prépare son doctorat en immunologie, n'écrivent qu'en suisse-allemand. Même s'il n'existe pas de codification parmi les jeunes, cela commence. Si cela existait aujourd'hui, par exemple, pour les Suisses alémaniques, personne n'écrirait en allemand. Cependant, moi, avec mes garçons, j'ai commencé à écrire en suisse-allemand. Il n'y a pas de codification juste ou fausse. Il n'y a pas d'académie, de prêtres avec de longues robes qui se penchent sur cette question. C'est une langue qui vit.

Toutefois, la tendance est claire. Maintenant, cela complique la situation. Dans la prochaine étape de ma présentation, j'arrive à cette question. Pour nos frères francophones et italophones, ce qu'ils apprennent à l'école, c'est l'allemand. Ensuite, ils parcourent la frontière linguistique, mais cela ne leur sert pas à grand-chose. Il y a un problème interne chez nous qui complique les choses.

En ce qui concerne l'enseignement des langues, comme vous pouvez bien vous l'imaginer, en Suisse, il s'agit d'un dossier très important. Lorsqu'on évolue dans une situation multiculturelle, il faut — pour des raisons de cohésion nationale et de culture — veiller à ce que les uns comprennent les autres. La Suisse a toujours essayé de faire cela. En Suisse, l'éducation — et ici, au Canada, vous le comprenez très bien —, est un sujet d'autorité cantonale, ou provinciale. Le gouvernement fédéral n'a pas grand-chose à dire, avec certaines exceptions qui sont régies par la loi, mais la méthode d'enseignement relève presque entièrement du champ de compétences des cantons.

[Traduction]

Cela nous amène à la question épique de l'enseignement des langues.

[Français]

La Suisse a adopté les cantons entre eux; en principe un système qui s'appelle le modèle trois-cinq. Qu'est-ce que cela veut dire? Cela signifie que l'enseignement dans la première langue étrangère commence à la troisième année. À la cinquième année, l'enseignement de la deuxième langue commence, parce que la Suisse se trouve au centre de l'Europe.

Switzerland relies heavily on its exports. Unlike Canada, we do not have many natural resources, other than our grey matter and a bit of natural beauty which contributes to tourism. Thus, we need a highly educated population at the crossroads of the continent. In principle, until a few years ago, we had a clear system: The French-speaking cantons learned German; the German-speaking cantons learned French; and the mixed cantons, such as Ticino in the south, were allowed to choose. But, for pragmatic reasons, the inhabitants of many of the German-speaking cantons do not see the need to start with French because, when they begin their careers with the banks in Zurich, for example, they will be dealing with people in Hong Kong, Toronto or Montreal, where everyone is bilingual and the language of work is English. There are no international bankers' meetings where French is spoken. Since people are pragmatists, Calvinists — do not forget that, in Switzerland, there are Lutherans; they are Calvinists, like the Dutch and Scots, and they are people for whom money is important. For this reason, they think they should learn English first, because it is more useful.

But French-speaking Swiss citizens — and you are all francophones, which is interesting — place great importance on the French language in and of itself, not just as a means of communication. For this reason, the French-speaking cantons have pushed very hard for the German-speaking cantons to begin teaching French as the first foreign language. At present, it is hard to predict what direction the cantons will take. Although some cantons have voted against abolishing the second foreign language... because there was also that... the majority of people... As you know, the Swiss people decide everything by way of referendum. It is not Parliament that decides; it is us, the people. In general, Swiss people have come to realize that we need to keep teaching two foreign languages, but which two? That is currently under discussion. In a moment, I will turn to Mr. Obrist, who will provide further details on this debate.

I would like to go back to a point I made earlier regarding the role of Swiss German. Swiss German is not a dialect like Québécois French which, generally speaking, has the same grammar but some different expressions and pronunciations. Swiss German is a language that is grammatically related to, but distinct from, German. The modulation is different; the feeling of those who speak it is different. When I speak German, I feel like I am speaking a foreign language. I speak it quite fluently, but I do not speak it from the heart. Most French-speaking Swiss people realized this, and are now starting to learn Swiss German. This is an important development because it allows speakers of Swiss German to understand the concept of national cohesion beyond the monetary considerations which — let us be frank — would lean toward teaching English first. As in Canada, it is

La Suisse dépend fortement de ses exportations. Nous n'avons pas, comme au Canada, de richesses naturelles, sauf notre matière grise et un peu de beauté naturelle qui peut se vendre dans le cadre du tourisme. Il faut donc avoir une population très éduquée aux croisements du continent. En principe, jusqu'à il y a quelques années, le principe était clair : les cantons francophones apprennent l'allemand; les cantons germanophones apprennent le français; et les cantons mixtes — certainement le Tessin, au sud — ont le droit de choisir. Cependant, peut-être pour des raisons de pragmatisme, beaucoup de cantons germanophones voient moins la nécessité de commencer avec le français, parce que quand ils commencent leur carrière aux banques de Zurich, ils sont en contact avec Hong Kong, Toronto ou Montréal — où tout le monde est bilingue —, et la langue utilisée est l'anglais. Il n'y a pas de réunions internationales de banquiers qui parlent français. Comme les gens sont pragmatistes, calvinistes — il ne faut pas oublier qu'en ce qui concerne les Suisses, ici, on parle de luthériens; ils sont des calvinistes, comme les Néerlandais et les Écossais —, vous voyez, ce sont des gens pour qui l'argent est important. Ils disent donc qu'il faut commencer avec l'anglais, parce que c'est plus utile.

Pour nos confrères francophones — et vous êtes tous des francophones, ce qui est une remarque intéressante —, l'importance de la langue française en tant que telle, non seulement à titre d'outil pour la communication, est plus élevée. Pour cette raison, les cantons francophones ont fortement poussé pour que les cantons germanophones commencent aussi avec le français. Maintenant, on se trouve dans une phase dans laquelle il n'est pas aisément de déterminer dans quelle direction les cantons vont se diriger. Il y en a certains qui, par exemple, viennent de rejeter l'abolition de la deuxième langue, parce qu'il y avait aussi cela, mais il y a une grande majorité des gens... Comme vous le savez bien, les Suisses décident toujours ces choses par référendum; ce n'est pas le Parlement qui décide, c'est nous, le peuple. Et les Suisses, en général, se sont rendu compte qu'il faut garder les deux langues, mais lesquelles? Cette question fait maintenant l'objet de discussions. Je vais, dans un instant, me tourner vers M. Obrist afin qu'il puisse vous donner les détails concernant cette discussion.

Il faut mentionner une autre chose, comme je viens de le dire auparavant : le rôle du suisse-allemand. Le suisse-allemand n'est pas un dialecte comme le français québécois, qui a, en principe, la même grammaire et certaines expressions et prononciations différentes; c'est une langue grammaticalement proche, mais différente de l'allemand. La mélodie est différente, le sentiment de ceux qui le parlent est différent. Je parle allemand, mais c'est une langue étrangère. Je le parle très bien, mais ce n'est pas mon cœur qui parle. Plusieurs de nos confrères francophones, finalement, se sont rendu compte de cela et commencent à apprendre le suisse-allemand. C'est un développement important, parce que cela permet aux Suisses alémaniques de comprendre l'idée de la cohésion nationale au-delà des aspects péculiaires qui, soyons honnêtes, parleraient pour l'enseignement de l'anglais en premier

something we care deeply about. I will now turn to my colleague, Urs, who will further explain the three-five model.

Urs Obrist, Science, Research and Education Officer, Embassy of Switzerland to Canada: It is a pleasure to be here to talk to you about Switzerland's pedagogical system and to provide additional information about the three-five model discussed in the presentation.

In Switzerland, there are 26 cantons, 14 of which introduce English as the first foreign language taught. The other 12 cantons introduce one of Switzerland's national languages. As the Ambassador mentioned, it is a political issue because French is part of Swiss culture, whereas English is the language of business. Consequently, there is tension between these two aspects. In fact, about three weeks ago, on March 8, a vote took place which served as an example for several Swiss movements. In the small canton of Nidwalden, people had an opportunity to vote on whether French should remain as the first foreign language taught in the third grade. The people of this small canton voted 62 per cent in favour of maintaining French as the first foreign language taught.

That said, the debate is ongoing and we are right in the middle of the discussion because the first cantons that introduced English at the end of the 20th century are just now graduating the first cohort of students who completed all of their studies under the three-five model, with early English beginning in the third grade. Moreover, we have begun conducting studies to identify and better understand the effects of introducing a language that is not one of our national languages, and its impact on Switzerland and on language teaching in our country. I will stop now and give the floor to Senator Tardif for questions. You have already been given a map of Switzerland that offers a colour-coded representation of the three-five model. I would be pleased to answer any questions you may have.

The Chair: First, thank you for your excellent presentation. There is already a list of senators who would like to ask questions. The first will be asked by the Vice-Chair of the committee, Senator Fortin-Duplessis. She will be followed by Senator Charette-Poulin.

Senator Fortin-Duplessis: Mr. Ambassador, I really appreciate your being here this evening. I would also like to thank Mr. Obrist. You mentioned that language teaching falls under cantonal jurisdiction. We have learned that various measures have been taken in Switzerland in recent years to foster foreign-language learning at the primary level. I would like to know what measures have been taken. Secondly, I would also like to know

lieu. Dans cette situation, pour l'instant, comme au Canada, c'est une affaire qui nous tient occupés. Je me tourne donc vers mon collègue Urs pour qu'il vous apporte des détails sur le concept des trois-cinq, notamment.

Urs Obrist, agent responsable des affaires scientifiques, de la recherche et de la formation, Ambassade de la Suisse au Canada : C'est un plaisir pour moi d'être ici et de vous parler du système didactique des enseignements en Suisse, et justement, pour ajouter des détails au sujet du modèle trois-cinq qui a été présenté en discussion.

En Suisse, il y a 26 cantons, dont 14 qui introduisent l'anglais comme première langue étrangère. Les 12 autres cantons introduisent une des langues nationales. C'est un élément — comme l'a mentionné M. l'ambassadeur — politique, parce qu'on dit que le français fait partie de la culture de la Suisse et que l'anglais est plutôt une langue économique. Il y a donc cette tension entre ces deux aspects. Il y a justement trois semaines, le 8 mars dernier, il y a eu un vote qui est un exemple pour plusieurs mouvements en Suisse à ce chapitre. Il y a un petit canton qui s'appelle Nidwald où le peuple a eu la chance de voter pour garder l'introduction du français comme première langue étrangère au niveau de la troisième classe. Or, 62 p. 100 de la population de ce petit canton a accepté ce vote, et c'était un symbole pour ce canton de maintenir le français comme première langue étrangère enseignée.

Cela dit, la discussion continue en ce moment et nous sommes au milieu de cette discussion, parce que les premiers cantons qui ont introduit l'anglais à la fin du XX^e siècle arrivent justement au point de laisser sortir la première génération d'étudiants qui ont passé tous les cours de ce système moderne, soit le trois-cinq avec l'introduction de l'anglais précoce au niveau de la troisième classe. De plus, on commence à faire des études pour aller entendre et mieux comprendre quelles sont les conséquences d'introduire une langue qui n'est pas nationale, et quels sont les effets pour la Suisse et l'enseignement des langues en Suisse. Je vais laisser cette question à ce point-ci afin de passer la parole à la sénatrice Tardif pour les questions. Vous avez déjà reçu une carte de la Suisse qui explique la question des trois-cinq d'une manière colorée. Il reste toutefois amplement de questions auxquelles je serai heureux de répondre.

La présidente : J'aimerais tout d'abord vous remercier de votre excellente présentation. Il y a déjà une liste de sénateurs qui veulent poser des questions. La première sera posée par la vice-présidente du comité, la sénatrice Fortin-Duplessis. Elle sera suivie de la sénatrice Charette-Poulin.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Monsieur l'ambassadeur, j'apprécie beaucoup votre présence ici, ainsi que celle de M. Obrist. Vous avez mentionné que l'enseignement de la langue relève des autorités cantonales. On a appris que plusieurs mesures avaient été prises en Suisse, au cours des dernières années, en faveur de l'apprentissage des langues étrangères au niveau de l'école primaire. J'aimerais savoir

whether the Swiss Confederation allocates supplementary funding for the implementation of these measures.

Mr. Nobs: We just explained the three-five system. The cantons all agreed to implement this system, beginning in the third grade for the first foreign language and the fifth grade for the second. Now, yes, there is some support from the Confederation. It is moral support.

Senator Fortin-Duplessis: And not financial support.

Mr. Nobs: Support in the form of words, not funding per se. Funding is a matter of cantonal jurisdiction, except in the case of Italian and Romansch, which benefit from special protection, traditional minority protection. Everything else is the responsibility of the cantons. Therefore, they are also responsible for funding.

The same is true for teacher training. The training of teachers at the canton level is entirely the responsibility of the cantons. Unlike other countries, we do not have such things as national exams where one day in April all students of a certain age across the country are assembled and, at 8 a.m. on the dot begin answering the same math questions. Everything is really federalized.

Senator Fortin-Duplessis: Have you observed that some cantons do better than others? Is there anything you would like to add?

Mr. Obrist: Yes. I would like to elaborate on the comments made by the Ambassador. A framework was established in 2004. The Swiss conference of cantonal directors of public education, the CDIP, is responsible for public education and helped implement a national strategy for the development of language teaching in Switzerland. We came to a compromise of sorts. As you have already heard, there are quite a few competing interests. To harmonize procedures and instruction in schools, which is also managed by the cantons, we decided that there should be a sort of umbrella organization to allow the federation to contribute to the harmonization. This effort began slowly, but there was, nonetheless, some financial support from the national government under the legislation and decree on languages, to promote school exchanges in Switzerland. A budget of 1,050,000 francs a year has been allocated to promote language exchanges in Switzerland. This financial assistance is made possible thanks to support from the ch Foundation.

This base funding goes to such things as consulting, project support, assessment, and the publication of educational, training and communication materials. There are also school programs, compulsory schooling and mandatory positions. There are also projects for basic occupational training. We are beginning to provide more funding in these areas at the primary and secondary levels, that is, the compulsory levels. At the post-secondary and

quelles sont les mesures qui ont été prises. Deuxièmement, j'aimerais aussi savoir si la Confédération offre du financement additionnel pour mettre en œuvre ces mesures.

M. Nobs : Nous venons d'expliquer le système trois-cinq. C'est-à-dire que les cantons se sont mis d'accord pour appliquer ce système en commençant à la troisième année pour la première langue et à la cinquième année pour la deuxième langue. Maintenant, oui, il y a eu du soutien de la part de la Confédération. C'est un soutien moral.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Et non financier.

M. Nobs : Ce sont des mots et non du financement. Le financement est de juridiction cantonale, et c'est le cas sauf pour deux langues, soit l'italien et le romanche, parce que celles-ci bénéficient d'une protection spéciale, la protection des minorités traditionnelles. Le reste relève de la compétence des cantons. Par conséquent, ceux-ci sont aussi responsables du financement.

Il en va de même pour la formation des professeurs. La formation des professeurs, au niveau cantonal, est entre les mains des cantons. On n'a pas, comme dans les autres pays, par exemple, des examens nationaux où, un jour du mois d'avril, tous les élèves d'un certain âge, au sein d'un pays, se réunissent et commencent à 8 heures pile à répondre aux mêmes questions en mathématiques. Tout est vraiment fédéralisé.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Avez-vous remarqué si certains cantons réussissent mieux que d'autres? Vous vouliez ajouter quelque chose?

M. Obrist : Oui, j'aimerais ajouter aux propos de l'ambassadeur. Un cadre a été établi en 2004. La Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique (CDIP) est responsable pour l'institution publique. C'est la CDIP qui a aidé à mettre en place une stratégie nationale pour le développement de l'enseignement des langues en Suisse. On a trouvé une sorte de compromis. Comme on l'a déjà entendu, il existe de nombreux intérêts différents. Dans le contexte d'une harmonisation des procédures ou des formations à l'école, qui est aussi gérée par les cantons, on en était arrivé à l'idée qu'il fallait une sorte de parapluie, dans le sens où l'Etat fédéral contribuerait à cette harmonisation. Cette démarche a commencé tout doucement, mais il y a tout de même quelques soutiens financiers du gouvernement national, en vertu de la loi et de l'ordonnance sur les langues, où on encourage les échanges scolaires en Suisse. On a mis en place une enveloppe d'un million et 50 000 francs par année pour promouvoir les échanges linguistiques nationaux. Cette aide a été rendue possible grâce au soutien à la Fondation ch.

Les prestations de base prennent la forme, par exemple, de conseils, d'accompagnement de projets, d'évaluation, de publication de matériel didactique, de formations et de communications. On parle aussi de programmes scolaires, d'écoles obligatoires et de postes obligatoires. On retrouve aussi des projets liés à la formation professionnelle de base. On commence justement à financer davantage ces dossiers aux

university levels, exchange programs already exist with universities in Europe and under the Erasmus program. Several million francs are also invested in this sector.

In terms of compulsory schooling, we are starting to invest more and more. We realize that people are not moving from one canton to another to take part in language exchanges for the sake of pleasure, because there are costs and expenses involved. Switzerland's federal office for culture also has an interest in supporting these exchanges.

Senator Fortin-Duplessis: In my last question I asked if, to your knowledge, some cantons are doing better than others.

Mr. Nobs: A report to be published this year may contain certain findings. Based on our own experience, we have found that Switzerland's Italian-speaking inhabitants often do the best when it comes to using the three languages because they are forced to. They have no choice. They cannot hide. It is a matter of survival for them. They achieve a very high level of proficiency in all three languages and do quite well.

Mr. Obrist: The situation today is the result of a gradual evolution. The cantons introduced their language teaching changes at different times. The canton of Zurich was the first to support it. After 12 years, the other cantons have reached the same point. There is a lack of comparative studies, but you can see what is happening with the schoolchildren who are being taught under the new system. The common European framework states that level A1.2 must be attained by the sixth or eighth grade. We have to wait for the results before comparing cantons. In any case, the cantons are linguistically different. Residents of the canton of Graubünden speak three languages. The canton of Appenzell is very different. It is somewhat difficult to make a straightforward comparison.

Senator Charette-Poulin: Thank you very much. Your presentations and your answers to my colleague's questions show how language education is truly a priority in Switzerland and how it promotes, as you said, cohesion and culture and ensures people understand each other.

Have you done research on the development of the brain among people who speak at least two or three languages, as in your region?

Mr. Nobs: It is hard to say how many languages people speak. In Switzerland, compared with other countries, I would say that many people speak more than one language.

Senator Charette-Poulin: Do you have access to or has Switzerland been involved in brain development research on people who speak one language compared with people who speak more than one language?

niveaux primaire et secondaire, donc aux niveaux obligatoires. Quant aux niveaux postsecondaire et universitaire, des programmes d'échanges sont déjà en place avec des universités de l'Europe et le programme Erasmus. Dans ce secteur, plusieurs millions sont aussi investis.

Dans le cadre de l'école obligatoire, on commence de plus en plus à investir. On se rend compte que les gens ne bougent pas, d'un canton à l'autre, dans le but d'échanger pour le plaisir, car cela entraîne des coûts et des frais. L'Office fédéral de la culture s'intéresse aussi à appuyer ces échanges.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Dans le cadre de ma dernière question, je vous demandais si certains cantons performent mieux que d'autres, à votre connaissance.

M. Nobs : Un rapport sera publié cette année dans lequel on tirera peut-être certaines conclusions. De façon anecdotique, on peut citer notre expérience à nous tous. Nos frères italophones, très souvent, sont les meilleurs quand il s'agit d'utiliser les trois langues, parce qu'ils en sont forcés. Ils doivent le faire. Ils ne peuvent pas se cacher. Pour eux, c'est une question de survie. Ils atteignent un niveau très élevé dans toutes les langues et se débrouillent admirablement bien.

M. Obrist : La situation, comme elle se présente, se déroule par étapes. Les cantons introduisent leurs changements de formation linguistique à différents moments. Le canton de Zurich est le premier à avoir appuyé cela. Après 12 ans, les autres cantons arrivent aussi à ce point. On manque d'études comparatives, mais on peut voir ce qui se passe avec les écoliers qui suivent cette nouvelle formation. Des données, dans le cadre de l'Europe unie, nous indiquent qu'à la sixième ou huitième classe, il faut arriver au niveau A1.2. Il nous faudra attendre les résultats pour faire une comparaison entre les cantons. De toute façon, les cantons sont différents au point de vue linguistique. Dans le canton des Grisons, on parle trois langues. Le canton d'Appenzell est bien différent. Il est un peu difficile de faire une comparaison succincte.

La sénatrice Charette-Poulin : Je vous remercie sincèrement. Vos présentations et vos réponses aux questions de ma collègue nous démontrent à quel point l'enseignement des langues est vraiment une priorité en Suisse pour favoriser, comme vous l'avez dit, la cohésion et la culture, et afin que les uns comprennent les autres.

Est-ce que vous avez fait des recherches sur le développement de la matière grise chez les populations, comme chez vous, dont la majorité parle trois langues ou au moins deux?

M. Nobs : Il est difficile d'énumérer combien de langues parlent les gens. En Suisse, par rapport aux autres pays, je dirais qu'un grand nombre de gens parlent plus d'une langue.

La sénatrice Charette-Poulin : Existe-t-il des recherches auxquelles vous auriez accès ou auxquelles le pays aurait participé pour démontrer le développement de la matière grise d'une personne qui parle une langue par rapport à une personne qui parle plus d'une langue?

Mr. Nobs: I am not aware of any Swiss study, but tests have been done around the world, and it appears that when a child starts to learn a second language it changes the connections of the synapses in the brain and facilitates the next stages of development.

The first step is the hardest, and after that it gets easier. But I do not think any studies have been done. Are there studies? Yes, there are studies. Mr. Obrist has all the documents.

Mr. Obrist: If I may add something, in 2011, the *International Journal of Multilingualism* published a study on the effects entitled "Introducing a second foreign language in Swiss primary schools: the effect of L2 listening and reading skills on L3 acquisition."

In summary, the study showed that even if students first learn English, which is not a national language, it will help them learn French and throughout their education.

Here, I should mention language instruction, which has changed a lot in recent years. Today, instruction focuses on introducing techniques: how to learn a language and how to use it in everyday situations.

This approach works very well with English. The techniques and knowledge acquired starting in third grade can be applied to learning other languages later.

For German speakers, English is clearly a little easier to learn than French, because the two languages have more in common. But even taking this into account, the results show that this approach helps with language learning later.

Senator Charette-Poulin: I was thinking that the brain develops so well while learning other languages that it can more easily learn mathematics and this explains why the financial sector is so well served by our great Swiss bankers.

Mr. Obrist: There was an article a few days ago that explained how learning a second language changes an individual's personality. I do not know the exact details, but it is clear that in learning a language you learn a different culture.

Senator Charette-Poulin: Has Switzerland identified any economic benefits of multilingualism?

Mr. Nobs: Yes. As I said, economically, the benefits are clear. Switzerland's economic success has always been based on having an educated population, of which language education is but one element. There are other components, but this multiculturalism and multilingualism was a very important prerequisite because, as I said, Switzerland has no resource industries. We have nothing except water, so we had to educate ourselves, and as a country

M. Nobs : Je ne connais pas d'étude suisse, mais des tests ont été faits à travers le monde, et il paraît que si un enfant commence à apprendre une deuxième langue, cela change la connexion des synapses dans le cerveau et facilite les prochaines étapes.

Le premier pas est le plus dur et, après, cela devient plus facile. Toutefois, je ne pense pas qu'il y ait d'études. Est-ce qu'il y a des études? Oui, il y a des études. M. Obrist a tous les documents.

M. Obrist : Si je puis ajouter quelque chose, il y avait en 2011, dans l'*International Journal of Multilingualism*, une étude sur les effets, dont le titre était « Introducing a second foreign language in Swiss primary schools : the effect of L2 listening and reading skills on L3 acquisition ».

En sommaire, l'étude a démontré que même si les étudiants font leurs études d'abord en anglais, qui n'est pas une langue nationale, cela les aidera dans le cadre de l'apprentissage du français, et ensuite au cours de leurs études.

Là, il faut discuter de la didactique qui a beaucoup changé dans les années passées, dans le sens qu'on cherche aujourd'hui plutôt à introduire des techniques : comment apprendre les langues, et comment les appliquer dans des situations quotidiennes.

On a constaté que si on fait cela avec l'anglais, cela se passe très bien. Les techniques et connaissances apprises à partir de la troisième classe peuvent être appliquées à l'apprentissage d'autres langues plus tard.

Il est clair que l'anglais, pour les germanophones, est un peu plus facile à apprendre que le français, parce qu'il y a plusieurs relations entre les deux langues. Même si on inclut ce facteur, les résultats démontrent que cela aide pour l'apprentissage des langues plus tard.

La sénatrice Charette-Poulin : Je croyais que le développement du cerveau se faisait à tel point avec l'apprentissage d'autres langues qu'on pouvait apprendre plus facilement les mathématiques, et que cela expliquait que le milieu financier soit si bien servi par nos grands banquiers en Suisse.

Mr. Obrist : Un article paru il y a quelques jours expliquait comment l'apprentissage d'une seconde langue change le caractère d'une personne. Je ne connais pas les détails spécifiques, mais il est clair que si on apprend une langue, on apprend une différente culture.

La sénatrice Charette-Poulin : Est-ce que le pays a relevé des avantages économiques associés à la connaissance de plus d'une langue?

M. Nobs : Oui. Comme je l'ai dit, économiquement, c'est clair. La Suisse a toujours basé son succès économique sur la formation des gens, dont la formation linguistique ne fait qu'une partie. Il y a d'autres éléments, mais ce multiculturalisme, ce multilinguisme était un préalable très important parce que, comme je l'ai dit, la Suisse n'a pas d'industrie extractive. Il n'y a rien, sauf l'eau, alors il fallait s'entraîner et il fallait, en tant que pays qui parlait une

that spoke Swiss German — a language understood only in Liechtenstein — we had to develop our language skills. Historically, this was very important for us and for our success.

Senator Charette-Poulin: Thank you very much.

Senator McIntyre: Gentlemen, we appreciate your being here with us tonight.

We all know that parents play a central role in determining what languages their children will speak. Tell us a bit about the role of parents in Switzerland. Do you think Swiss parents and immigrant parents are made sufficiently aware of language issues and the value of second-language and national language learning?

Mr. Nobs: As I said, Swiss parents, like all parents, want the best for their children. In the Swiss context, parents know that children need advanced education and that this education automatically includes language learning. University entrance exams and trades education exams always have a language component. Society clearly values learning one or more foreign languages.

The effect is even stronger for immigrant families than native Swiss families because when, for example, Spanish, Portuguese or Turkish immigrants arrive in Switzerland, they face languages that are foreign from their perspective. Like all parents, they naturally want their children to do as well as possible in society. Therefore, they adopt the values of Swiss society and follow its practices.

Let me give you an example. I worked with a Swiss man of Spanish origin who was the son of a Spanish couple who immigrated to Lausanne, in the French-speaking part of Switzerland. Later in his life, he studied at the Federal Institute of Technology of Lausanne. He then found a job in Berne as a federal official. He specifically chose to live in Berne because it was German-speaking. Therefore, at home, his family spoke French and Spanish, while at school the children spoke German. And on Saturdays he sent his children for Chinese lessons to prepare them for the future. He believed that his children needed to speak Chinese to do well. This example shows how deeply we value languages.

Senator McIntyre: I would like to examine with you the different approaches to second-language learning. As we all know, different approaches to second-language learning are used around the world, such as basic language programs, *bains linguistiques*, intensive programs and immersion.

What models were adopted in Switzerland? Has one of them proved more effective for second-language learning? If so, which one?

langue, le suisse-allemand — qui n'est compris qu'au Liechtenstein —, développer des capacités linguistiques. Historiquement, c'était très important pour nous, pour notre réussite.

La sénatrice Charette-Poulin : Merci beaucoup.

Le sénateur McIntyre : Messieurs, soyez assurés que nous apprécions votre présence ce soir.

Nous savons tous que les parents sont au cœur des choix linguistiques de leurs enfants. Parlez-nous un peu du rôle des parents en Suisse. Selon vous, fait-on suffisamment la promotion de la question linguistique, auprès des parents suisses et auprès de parents issus de l'immigration, pour valoriser l'enseignement de la langue seconde et l'enseignement des langues nationales?

M. Nobs : Comme je viens de le dire, les parents suisses, comme tous les parents, veulent le meilleur pour leurs enfants. Dans la situation suisse, les parents savent que l'enfant a besoin d'une formation avancée et que cette formation avancée contiendrait automatiquement la connaissance des langues. Pour passer les examens d'entrée à l'université ou pour l'enseignement des métiers, il y a toujours des examens linguistiques. La valeur sociale de l'apprentissage d'une ou de plusieurs langues étrangères existe clairement.

Pour les familles immigrées, c'est même plus aigu que pour les familles suisses d'origine, parce que, par exemple, des Espagnols, des Portugais, des Turcs viennent en Suisse et ils sont confrontés à des langues étrangères de leur point de vue. Comme tous les parents, ils voudraient naturellement que leurs enfants progressent, avancent aussi loin que possible dans la société. Alors, ils intègrent les valeurs de la société suisse et ils participent à cette réalité.

Je vous donne un exemple. J'avais un collaborateur suisse, de souche espagnole, qui était le fils d'un couple espagnol qui a immigré à Lausanne, dans la partie francophone. Plus tard dans sa vie, il a été transféré et il a fait ses études à l'Institut fédéral de technologie de Lausanne. Il a ensuite trouvé un emploi à Berne en tant qu'officier fédéral. Il a pris résidence exprès à Berne parce que, là, on parlait allemand. Ainsi, à la maison, ils ont parlé le français et l'espagnol. À l'école, les enfants parlaient l'allemand et, le samedi, ils envoyait les enfants dans un cours de chinois pour les préparer pour l'avenir. Selon lui, la connaissance du chinois est un préalable pour l'avancement de ses enfants. C'est là un exemple pour vous expliquer un peu la valeur profonde des langues pour nous.

Le sénateur McIntyre : J'aimerais examiner avec vous les différentes approches d'enseignement de la langue seconde. Comme nous le savons tous, différentes approches existent dans l'enseignement de la langue seconde à travers le monde, que ce soit par l'entremise des programmes de base, des bains linguistiques, des programmes intensifs ou de l'immersion.

Quels modèles ont été mis en place en Suisse? Est-ce que l'un ou l'autre de ces modèles s'est avéré plus efficace pour l'apprentissage d'une langue seconde? Si oui, lequel?

Mr. Obrist: As I said, the transformation process in Switzerland is ongoing. There are a lot of quite different models. It is hard to say that one model is the best and works for everyone.

Senator McIntyre: It is a combination of all these models?

Mr. Obrist: Yes. What we have seen is that teaching has to use contemporary tools. Students love to work with computers. Many language programs are offered using software, so there is a direct connection for children. They can work on a computer. It is not learning with the teacher at the blackboard with all the pupils taking notes. A lot has changed.

What is taught must also relate to everyday life. The curricula enable students to acquire life skills, such as how to ask for directions or ask a stranger basic questions. For compulsory schooling, up to ninth grade, the goal is to help them get to a level where they can get by. The emphasis is on written comprehension and oral communication, while writing skills are taken up at HarmoS levels 10 and 11. The idea is to encourage children to speak and interact with others. In-class teaching should relate to their interests. They are taught chemistry in French so that they learn French and chemistry at the same time.

Mr. Nobs: I would like to add one thing. I believe that the field of linguistics has demonstrated that the ideal is immersion. The evidence in Canada is that immigrant children are speaking several languages.

Teaching is about bringing students close to something, and creating the atmosphere of a language helps. I taught English for a long time, and I noticed that the closer I stayed to reality, the better students did.

Immersion is not always easy, but I believe in it. In Switzerland, unfortunately, we have not used this approach enough because of the Swiss German situation. We did not have poor little children from Geneva who could not understand anything. That was not why they wanted to come; they wanted to learn German. That is why we did not adopt immersion. We have started recently, but it costs money and requires some logistical work. I truly believe that immersion breeds success. I watched Mr. Mulcair on television yesterday, and he is perfectly bilingual. This happens only if people are truly exposed to the language.

Senator Maltais: Ambassador, Mr. Obrist, it is an honour and a privilege to have you here. You spoke about immigration. Here in America, we are all immigrants, except for the Aboriginal peoples, who were here before us. Therefore, our languages and cultures date back 500 years. We do not have thousands of years of history like you do.

M. Obrist : Comme je l'ai dit, on est dans un processus de transformation. Il y a beaucoup de modèles assez différents. Il est difficile de déterminer qu'un modèle fonctionne pour tous et que c'est le meilleur.

Le sénateur McIntyre : C'est un ensemble de tous ces modèles?

M. Obrist : Oui. Ce qu'on a vu, c'est qu'il faut offrir un enseignement qui utilise des instruments actuels. Les étudiants aiment travailler avec les ordinateurs. Beaucoup de programmes de langue sont offerts sous forme de logiciels. Donc, il y a une connexion directe pour les jeunes. Ils peuvent travailler directement sur l'ordinateur. Ce n'est pas un cadre d'enseignement avec un professeur devant le tableau noir où tous les élèves prennent des notes. Donc, cela a beaucoup changé.

Il faut offrir un enseignement qui se rapproche des situations normales de la vie. Les demandes des curriculums permettent aux étudiants d'acquérir des compétences de vie, comme se débrouiller pour demander leur chemin ou parler avec une personne inconnue pour trouver des réponses de base. En ce qui concerne l'école obligatoire, jusqu'à la neuvième année, notre objectif est vraiment de les aider à atteindre un niveau qui leur permet de s'organiser. On met l'emphase sur la compréhension écrite et la communication orale, alors que les compétences écrites seront considérées aux niveaux HarmoS 10 et 11. Il s'agit plutôt d'encourager les jeunes à parler et à interagir avec les autres. L'enseignement en classe porte sur les intérêts. On leur enseigne la chimie en français, pour qu'ils apprennent le français en même temps que la chimie.

M. Nobs : J'aimerais ajouter une chose. Je crois qu'il est prouvé que le chemin royal, en sciences linguistiques, c'est l'immersion. La preuve, au Canada, c'est que ce sont les jeunes immigrants qui parlent plusieurs langues.

L'enseignement est un rapprochement d'autant plus qu'on peut créer l'ambiance d'une langue. Cela aide. Moi, j'ai enseigné l'anglais pendant longtemps et j'ai remarqué que, plus on était près de la réalité, plus les élèves réussissaient.

L'immersion n'est pas toujours facile, mais j'y crois. En Suisse, on a malheureusement trop peu utilisé cette technique, à cause de la situation suisse-allemande. On n'avait pas affaire à de pauvres petits Genevois qui ne comprenaient rien. Ce n'était pas la raison pour laquelle ils voulaient venir, car ils voulaient apprendre l'allemand. Voilà pourquoi on ne l'a pas fait. On a commencé ces derniers temps. Cela coûte de l'argent. On a besoin d'une certaine logistique. Je crois vraiment que la réussite dépend de l'immersion. J'ai écouté M. Mulcair à la télé hier; il est parfaitement bilingue. Ceci ne peut se réaliser que si on est vraiment exposé à la langue.

Le sénateur Maltais : Monsieur l'ambassadeur, monsieur Obrist, c'est un honneur et un privilège de vous recevoir. Vous avez parlé d'immigration. Nous, en Amérique, nous sommes tous des immigrants — sauf les peuples autochtones qui étaient ici avant nous —, donc les langues et la culture sont arrivées il y a 500 ans. Nous n'avons pas une histoire millénaire comme la vôtre.

I am curious about one thing: Switzerland has a confederal Parliament. What language is spoken there?

Mr. Nobs: It is like the United Nations. Everyone speaks their own language. Sorry, that is not totally correct. Romansh speakers do not, as it would cost too much. We are Calvinists, so cost is always a factor. But everyone else has the right to speak their language. Romansh is a national language, but not an official language. The official languages can be used for communications between the public and federal officials. It is an official language in the canton of Graubünden.

Senator Maltais: Interesting. I have another question, concerning universities. Let me give you a very simple example: a young man from Basel who studies in Geneva. In what language would he study?

Mr. Nobs: It depends. At the undergraduate level, he would study in German or French. After that, in the sciences or economics, the answer is clear: English is the only option.

Mr. Obrist: If I may add something, that is absolutely right, but at the master's level, some programs are in English only, but not all. It depends on the university. Universities decide which subjects will be taught in English. However, at the undergraduate level, territorial laws apply.

Mr. Nobs: But in the sciences, you have no choice. They are taught in English only. The Federal Institute of Technology in Zurich is the top university in continental Europe, and it is English-only, simply because more than half the professors are Chinese, American, German, Dutch, et cetera. This university is not a national university, but an international one, like Harvard. For it, there is no language issue.

Senator Maltais: The Swiss are a very proud people. This is recognized internationally. They walk with their heads held high because they are proud of what they have accomplished over the centuries. What unites the Swiss people culturally, even as they speak different languages?

Mr. Nobs: Direct democracy.

Senator Maltais: Through ongoing referenda.

Mr. Nobs: Yes. And federalism, like in Canada. Centralism, as well, but direct democracy mainly. Switzerland is not a member of the European Union for certain economic reasons, obviously, as we do well without them, but also because we take pride in making our own decisions. I am answering as a Swiss citizen, not as an ambassador.

Senator Poirier: Thank you for appearing before the committee. Your presentation was very interesting and appreciated. One of the challenges in second-language learning in Canada is a lack of qualified teachers. Is this also a problem in Switzerland?

Une chose m'intrigue : la Suisse a un Parlement confédéral; quelle langue y parle-t-on?

M. Nobs : C'est comme aux Nations Unies, chacun parle sa langue. Pardon, ce n'est pas absolument juste : les romanches n'ont pas le droit, parce que cela coûterait trop cher. On est des calvinistes. Les questions de frais jouent toujours un rôle. Cependant, les autres ont le droit. Le romanche est une langue nationale, mais pas une langue officielle. Le qualificatif d'« officielle » est réservé aux contacts entre la population et les autorités fédérales. C'est une langue officielle au canton des Grisons.

Le sénateur Maltais : C'est intéressant. J'ai une autre question concernant les universités. Je vous donne un exemple très simple : prenons un jeune qui vient de Bâle, par exemple, et qui fait ses études à Genève. Dans quelle langue étudiera-t-il?

M. Nobs : Cela dépend. S'il est au niveau du bac, cela se fera en allemand ou en français. Par la suite, en sciences ou en économie, la réponse est claire, l'enseignement ne se fait qu'en anglais.

M. Obrist : Si je peux ajouter quelque chose, c'est tout à fait cela, mais en ce qui concerne la maîtrise, certains programmes ne sont gérés qu'en anglais, quoique ça ne s'applique pas à tous. Cela dépend des universités. Ce sont elles qui décident quel sujet elles vont enseigner en anglais. Cependant, en ce qui concerne le baccalauréat, c'est plutôt la loi territoriale qui s'applique.

M. Nobs : Cependant, en sciences, on ne peut plus choisir. Ce n'est que l'anglais. La Federal Institute of Technology est l'université la mieux cotée en Europe continentale, à Zurich, et l'enseignement ne s'y donne qu'en anglais, pour la simple et bonne raison que plus de 50 p. 100 des professeurs sont des Chinois, des Américains, des Allemands, des Néerlandais. L'université n'est pas considérée comme nationale, mais plutôt internationale, comme Harvard. Pour eux, la question des langues n'existe pas.

Le sénateur Maltais : On sait que le peuple suisse est très fier. C'est reconnu sur la scène internationale. Les Suisses marchent la tête haute, parce qu'ils sont fiers de ce qu'ils ont accompli au cours des siècles. Quel est le facteur qui rassemble tous les Suisses multilingues du point de vue culturel?

M. Nobs : La démocratie directe.

Le sénateur Maltais : Par référendum continual.

M. Nobs : Oui. Et le fédéralisme, comme au Canada. Le centralisme. C'est la démocratie directe. La Suisse n'est pas membre de l'Union européenne à cause de certains aspects économiques, c'est clair, parce que nous réussissons bien sans eux, mais autrement, nous sommes fiers de décider pour nous-mêmes. C'est une réponse de citoyen et non d'ambassadeur.

La sénatrice Poirier : Je vous remercie pour votre présence à notre comité. Votre présentation est très intéressante et est appréciée. L'un des défis au Canada, en ce qui concerne l'enseignement d'une langue seconde, c'est de trouver des enseignants compétents en ce domaine. Est-ce également un problème en Suisse?

Mr. Obrist: I do not believe it is a major problem for us. We had a difficult period, but generally, we have few problems. In the context of our reforms, as we introduce English early, we also have to train primary school teachers. Clearly, this takes work and costs money. We are doing a lot of work. For example, we are setting up exchanges not only among students, but also among teachers so that they can spend a few months in the French-speaking part of Switzerland or the German-speaking cantons. We are making the necessary effort, and we know what has to be done. In general, I believe our approach is working quite well.

Senator Poirier: If I understood correctly, you said that schoolchildren learn one language in third grade and another in fifth grade. That means they are speaking three languages: their native language and two other languages.

You also said that schoolchildren are mainly taught to speak these languages in primary school, while they learn to write the languages at the secondary level. Is that correct?

Mr. Nobs: Not entirely. As you might expect, Mr. Obrist was referring to the period in which we learned French. It was a bit like the Japanese system. The system is different today. We want to teach schoolchildren how to use a language, so learning how to speak that language comes first. But, in theory, everything is taught, and more is taught if there is time.

Senator Poirier: You said that most of those who finish twelfth grade have learned three languages. Can they use all of these languages on the job market or do they need to continue studying them at university to master them?

Mr. Obrist: Swiss educational institutions follow the Common European Framework of Reference for Languages. After the sixth grade (HarmoS level 8), children will have reached the A1.2 level, but the long-term goal is the A2.1 level. By ninth grade (HarmoS level 11), children should be at the A2.2 level in two foreign languages. This is a high level. In addition, they will have their native language as a third language.

The idea is to give high school graduates, after 12 years of schooling, the ability to work in places where a language other than their native language is spoken.

Senator Chaput: Gentlemen, this is such a fascinating discussion that I could continue it for hours. My question follows up on one asked by my colleague Senator Poirier. It concerns teachers.

M. Obrist : Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un grand problème pour nous. Cela vient par période, mais, en général, cela se passe assez bien. Justement, dans le contexte de notre réforme, puisqu'on introduit l'anglais de façon précoce, il nous faut aussi former des professeurs d'école primaire. Cela occasionne des frais et du travail, c'est clair. On fait de grands efforts. Par exemple, on organise des échanges non seulement entre étudiants, mais également entre professeurs, afin qu'ils passent quelques mois en Suisse romande ou en Suisse des cantons allemands. Donc, on fait les efforts nécessaires, et on s'y connaît bien dans ce domaine. En général, je crois que notre méthode fonctionne assez bien.

La sénatrice Poirier : Si j'ai bien compris, vous avez dit qu'un élève qui est aux études apprend une langue en troisième année et une autre langue en cinquième année. En réalité, les élèves parlent trois langues; ils ont la langue maternelle et ils ajoutent une deuxième langue et une troisième langue.

Vous avez dit aussi que dans les niveaux primaires, il s'agissait davantage de leur apprendre à parler les langues, et que lorsqu'ils arrivent au collège, on leur apprend à les écrire. Est-ce que j'ai bien compris?

Mr. Nobs : Pas tout à fait. Naturellement, M. Obrist a fait référence aux années où nous avons appris le français. C'était un peu comme le système japonais. Aujourd'hui le système a changé. On veut enseigner aux jeunes élèves la capacité d'utiliser la langue, et la capacité d'utiliser la langue verbalement vient d'abord. Mais, en principe, tout est inclus et, plus nous avons du temps à notre disposition, plus profondément nous pouvons l'enseigner.

La sénatrice Poirier : Vous dites que la majorité des élèves qui sortent de la douzième année ont appris trois langues. Est-ce qu'ils peuvent utiliser n'importe laquelle de ces trois langues une fois sur le marché du travail ou est-ce qu'ils doivent poursuivre leur apprentissage à l'université pour perfectionner ces langues?

M. Obrist : Les directeurs des établissements suisses d'éducation suivent le Cadre européen commun de référence pour les langues. Après la sixième année scolaire (HarmoS huitième), on va s'arrêter encore dans la lettre A1.2, mais le but à long terme est d'arriver au niveau A2.1. Au niveau de la neuvième année (HarmoS onzième), on devrait arriver pour les deux langues étrangères au niveau A2.2. Il s'agit d'un niveau élevé. De plus, on a la langue maternelle qui est la troisième langue de toute manière.

L'idée, c'est de faire en sorte que les étudiants, lorsqu'ils arrivent au niveau postsecondaire, après 12 ans de formation, puissent exercer une profession dans une zone linguistique qui n'est pas la zone linguistique maternelle.

La sénatrice Chaput : Messieurs, c'est une discussion tellement fascinante que je pourrais la prolonger pendant des heures avec vous. Ma question fait suite à celle qui a été posée par ma collègue, la sénatrice Poirier, et elle concerne les professeurs.

The cantons are responsible for hiring teachers. Regarding the pool of candidate teachers, is it established at the national level or do the cantons do their own recruitment? They do it themselves?

Mr. Nobs: Yes, they do their own recruitment and their own training. Today, they can hire teachers from another canton, but because Switzerland is a confederation, no canton would assume that the teachers in the neighbouring canton were as well educated as its own. They could not be hired. The mindset was somewhat provincial.

This has changed, partly because of a shortage of teachers. Foreigners had to be hired. This became possible when Switzerland signed bilateral agreements with the European Union to provide mutual labour market access. In the eastern cantons, it was easy to hire German teachers, for example.

However, from a cultural standpoint, this often caused problems. Swiss children behave differently from German children. German teachers came into Swiss classrooms thinking they were teaching German children. There were problems. But, today, I believe enough teachers have been trained to satisfy the market. Shortages no longer exist.

Senator Chaput: At the national level, are there certain standards for the quality of education?

Mr. Nobs: There are standards, because the market requires it, but there are not any standards imposed by the federal government.

Senator Chaput: So they are market-driven standards?

Mr. Nobs: Yes, there are levels that were developed cooperatively.

Mr. Obrist: As for teachers, each canton does not have a school to train teachers.

Senator Chaput: No, I understand.

Mr. Nobs: But larger cantons do have them.

Mr. Obrist: There are agreements with universities who train teachers based on the level of training they want, whether they want to teach at the primary or secondary school level. Those exist.

Senator Chaput: With regard to the costs associated with having teachers take these training courses, are the cantons always the ones responsible for the costs?

Mr. Obrist: There are agreements between the cantons and the training centres.

Senator Chaput: Okay, thank you. Madam Chair, may I ask one more question?

Ce sont les cantons qui sont responsables de l'embauche des professeurs. En ce qui concerne le bassin de professeurs, est-ce qu'il est établi au niveau national ou est-ce que les cantons font eux-mêmes leur propre recrutement? Ils le font eux-mêmes?

M. Nobs : Oui, ils font leur propre recrutement et leur propre formation. Aujourd'hui, il est possible d'engager des professeurs d'un autre canton, mais vous comprenez que la Confédération suisse, c'est une confédération. Alors, on n'a pas pu prendre pour garantie que le professeur du canton à côté était aussi bien éduqué que les nôtres. On n'a pas pu les engager. C'était un peu l'esprit provincial.

Aujourd'hui, cela a changé, certainement aussi parce qu'il y avait un manque. Il fallait engager des étrangers. C'était possible, parce que la Suisse a conclu des accords bilatéraux avec l'Union européenne qui nous donnent accès librement au marché du travail et vice versa. Dans les cantons de l'est du pays, il était facile d'engager, par exemple, des professeurs allemands.

Cependant, d'un point de vue culturel, souvent, c'est un problème, parce que le comportement d'un jeune Suisse et le comportement d'un jeune Allemand, ce n'est pas la même chose. Ceux qui étaient enseignants en Allemagne sont entrés dans les salles de classe en croyant qu'il y avait des petits Allemands. On avait des problèmes. Mais, maintenant, je pense que la formation correspond à peu près au marché. Il n'y a plus de manque comme cela s'est déjà vu.

La sénatrice Chaput : Sur le plan national, est-ce qu'il y a certaines normes en termes de qualité de l'éducation?

M. Nobs : Il y a des normes, parce que le marché les demande, mais il n'y a pas de normes imposées par l'État fédéral.

La sénatrice Chaput : Elles sont donc établies en fonction du marché de la demande?

M. Nobs : Oui, ce sont des niveaux qui se développent entre eux.

M. Obrist : En ce qui concerne les professeurs, on ne trouve pas dans chaque canton une école pour former les professeurs.

La sénatrice Chaput : Non, je comprends.

M. Nobs : Mais dans les grands cantons, il y en a.

M. Obrist : Il y a des accords avec les universités qui forment les professeurs quant au niveau de formation qu'on veut atteindre comme professeur de niveau primaire ou secondaire. Cela existe.

La sénatrice Chaput : Quant aux coûts de ces professeurs qui doivent suivre une formation, est-ce que c'est toujours les cantons qui en sont responsables?

M. Obrist : Il y a des accords entre les cantons et les centres de formation.

La sénatrice Chaput : D'accord, merci. Madame la présidente, est-ce que je peux poser une autre question?

The Chair: The clerk is telling us that our time is up, because our next witness is waiting to begin their videoconference.

[English]

Senator Seidman: Thank you very much for your presentation. You talked a lot about the responsibilities and the powers of the canton. I'm interested in the responsibilities and the powers of the federal government. What would you say those would be with regard to language in Switzerland?

Mr. Nobs: I want to make this absolutely clear. It's a fundamental right of every canton to control education. Over the last few years or so, some federal initiatives have been launched to harmonize, to ensure national cohesion is guaranteed, things of that nature, but not when it comes to curriculum, not when it comes to any other prescription that would be necessary to undertake as schooling in the cantons. This is a very jealously defended right, and the federal government has to tread very carefully when imposing on that.

We had a case just recently when our Minister of Education, who is a French-speaker and took this to heart, intervened publicly when the discussion came up of whether or not the first language taught should be the other major national language or it could be English, and he stepped in. The cantons did not like that at all. That's why Mr. Obrist pointed out the fact.

They receive just over 1 million Swiss francs a year from the federal government, so it's very little and they have to be very careful.

Mr. Obrist: That is an element of the canton perception. At the same time, because there are national education strategies that call for harmonization, it automatically requires that the cantons collaborate. At the point they come to a loggerhead or a problem, the federal government would then step in and say, "We have this harmonization agreement with national education standards. We don't necessarily care how you achieve those standards, but we, as a top-notch institution, want to survey and make sure there is maintenance of these national educational standards."

Mr. Nobs: They would rather plead than enforce.

Senator Seidman: Right.

Do you have statistics on levels of speaking a second language, third language in Switzerland? I know you're in the process of changing things and that your statistics only now ask certain types of questions, but in the past have you kept statistics that would indicate what proportion of the population is bilingual, trilingual, and according to age category?

Mr. Obrist: The federal office of statistics has started to really get a stronger overview of that. We're happy to provide the numbers we have. It is somewhat fragmented but there is definitely material to send you.

La présidente : Notre greffier nous dit que notre temps est écoulé, parce que notre prochain témoin attend en vidéoconférence.

[Traduction]

La sénatrice Seidman : Je vous remercie beaucoup pour votre exposé. Vous avez largement parlé des responsabilités et des pouvoirs des cantons. Je m'intéresse aux responsabilités et aux pouvoirs du gouvernement fédéral. Quels sont-ils en ce qui a trait à la langue en Suisse?

M. Nobs : Je veux être absolument clair. Chaque canton contrôle l'éducation, et il s'agit là d'un droit fondamental. Au cours des dernières années, le gouvernement fédéral a lancé certaines initiatives visant l'harmonisation afin d'assurer la cohésion nationale, mais aucune initiative ne porte sur les programmes scolaires ou une mesure à adopter dans le domaine de l'enseignement dans les cantons. Il s'agit d'un droit qui est jalousement défendu, et le gouvernement fédéral doit agir avec une très grande précaution lorsqu'il touche à ce droit.

Récemment, notre ministre de l'Éducation, qui est un francophone, est intervenu publiquement dans le débat, qu'il a pris à cœur, sur la question de savoir si la première langue enseignée devrait être l'autre principale langue nationale ou peut-être l'anglais. Les cantons n'ont pas du tout aimé cela. C'est pourquoi M. Obrist a mentionné cette situation.

Le gouvernement fédéral verse aux cantons seulement un peu plus d'un million de francs suisses par année, ce qui est très peu, alors il doit faire très attention.

M. Obrist : C'est un aspect de la perception des cantons. En même temps, parce qu'il existe des stratégies nationales en matière d'éducation qui exigent une harmonisation, cela fait en sorte que les cantons doivent collaborer. Lorsqu'il y a un désaccord ou un problème, le gouvernement fédéral intervient en disant : « Nous avons conclu une entente d'harmonisation qui comporte des normes nationales en matière d'éducation. La façon dont vous vous y prenez pour atteindre ces normes ne nous importe pas vraiment, mais nous faisons des vérifications pour nous assurer que ces normes sont respectées. »

M. Nobs : Le gouvernement fédéral préfère demander plutôt qu'obliger.

La sénatrice Seidman : D'accord.

Avez-vous des statistiques sur le nombre de personnes en Suisse qui parlent une deuxième et une troisième langue? Je sais que vous êtes en train de changer certaines choses et que vos statistiques portent maintenant seulement sur certains éléments, mais, dans le passé, avez-vous tenu des statistiques sur le pourcentage de la population qui est bilingue et trilingue, selon les catégories d'âge?

Mr. Obrist : Le Bureau fédéral des statistiques a commencé à établir un portrait plus précis à ce sujet. Nous serions ravis de vous fournir les chiffres que nous avons. Ils sont un peu fragmentés, mais nous pourrions vous les faire parvenir.

I can also strongly recommend — and we're happy to put you in contact with — the Centre scientifique de compétence sur le plurilinguisme. They are situated in Fribourg, which is right at the language border in Switzerland, so they definitely have material. We can also connect you with the Swiss delegate for plurilingualism, Madam Mariolini, who will be in Canada later on this year. We can definitely provide you with statistical information.

The Chair: If you could provide the committee with that information and send it to the clerk, it would be most appreciated.

[*Translation*]

Senator Chaput: In your experience, what are the top three elements for ensuring optimal second-language learning?

Mr. Nobs: Immersion, immersion and immersion. I saw that firsthand with my three sons. We lived in New Zealand for a time and they became Kiwi speakers. That is the best way to learn. However, things are not always that easy. We cannot send all students to live in these regions, but it is good practice.

In my opinion, three things need to be considered. First, societal values. Multilingualism must be seen as an asset. Second, teacher training. Third, as always, financial considerations. In modern societies, nothing can be achieved without adequate funding.

Mr. Obrist: If I can add something, I think it is important to mention exchanges, as well. Exchanges are another form of immersion, and they really add to the experience. This is a new focus and, even in Switzerland, we are looking to promote exchanges.

The Chair: Unfortunately, our time is up. Mr. Ambassador, Mr. Obrist, thank you for your valuable contributions to our study and for making yourselves so readily available. Rest assured that your comments and thoughts will be carefully considered as our study progresses.

The committee hopes to travel to your country on an official visit so we can better understand the context in which official language learning practices evolve. You have told us about a number of new initiatives, and also given us your opinion about the initiatives you put forward. We would be honoured to visit your country if our fact-finding trip takes place.

Honourable senators, the next part of our meeting will focus on hearing from young people and parents about second-language learning. We are happy to welcome, by videoconference from Quebec City, Mr. Marc Charland,

Je vous recommande aussi fortement de communiquer avec le Centre scientifique de compétence sur le plurilinguisme. Nous serions heureux de vous mettre en contact avec ce centre. Il est situé à Fribourg, qui se trouve à proximité de la frontière linguistique en Suisse. Il est certain qu'il pourrait vous fournir des données. Nous pouvons aussi vous mettre en contact avec la déléguée au plurilinguisme de la Suisse, Mme Mariolini, qui viendra au Canada plus tard cette année. Nous pouvons assurément vous fournir des données statistiques.

La présidente : Nous vous serions très reconnaissants de transmettre cette information au comité par l'entremise du greffier.

[*Français*]

La sénatrice Chaput : Selon votre expérience, quels seraient les trois éléments principaux pour favoriser l'apprentissage optimal d'une langue seconde?

M. Nobs : Immersion, immersion et immersion. J'ai fait l'expérience avec mes trois fils. Nous avons vécu en Nouvelle-Zélande et ils sont devenus des kiwis linguistiques. C'était la façon la plus simple. Toutefois, les choses ne sont pas toujours aussi faciles. On ne peut pas envoyer tous les élèves dans ces régions, mais c'est un bon entraînement.

À mon avis, il faut considérer trois choses. Premièrement, il y a les valeurs de la société. Il faut comprendre que le multilinguisme est un atout. Deuxièmement, il y a l'enseignement des professeurs. Troisièmement, comme toujours, il y a les moyens financiers. Dans une société moderne, sans les moyens financiers, on ne peut rien atteindre.

M. Obrist : Si je puis ajouter à ces propos, je mentionnerais aussi les échanges. Les échanges sont une autre forme d'immersion et ils ajoutent réellement à l'expérience. Les efforts vont en ce sens et, même en Suisse, on cherche à promouvoir cet aspect.

La présidente : Malheureusement, notre temps est écoulé. Monsieur l'ambassadeur, monsieur Obrist, je vous remercie de votre précieuse collaboration à notre étude et de votre grande disponibilité. Soyez assurés que vos commentaires et vos réflexions seront retenus dans le cadre de la progression de notre étude.

Le comité souhaite avoir l'occasion de se rendre dans votre pays pour y faire une visite officielle afin de mieux saisir le contexte dans lequel évoluent les pratiques d'apprentissage des langues officielles. Vous nous avez mis au courant de plusieurs nouvelles initiatives et aussi d'une certaine évaluation des initiatives que vous avez mises de l'avant. Nous serions privilégiés, si la mission d'étude se réalise, de nous rendre dans votre pays.

Honorables sénateurs, la prochaine partie de notre réunion vise à entendre le point de vue de la jeunesse et des parents sur l'apprentissage d'une deuxième langue. Nous avons le plaisir d'accueillir, par vidéoconférence, de la ville de Québec, M. Marc

Executive Director of the Quebec Federation of Parents' Committees. From the Fédération de la jeunesse canadienne-française, we welcome Mr. Alec Boudreau, President, and Ms. Josée Vaillancourt, Executive Director. Welcome to each of you.

I invite Mr. Charland to give his presentation. We will then hear from Mr. Boudreau. After the presentations, senators will ask questions. Over to you, Mr. Charland.

Marc Charland, Executive Director, Quebec Federation of Parents' Committees: Thank you for this invitation.

[*English*]

Many thanks to committee members for showing interest in this subject.

[*Translation*]

I would like to start off with a few words of introduction. The mission of the Federation of Parents' Committees is to defend and promote the rights and interests of parents and students in public schools in Quebec. It derives its legitimacy from having a designated parents' representative for every public school, at the school's general parents' meeting, sit on the school board's parents' committee.

The federation represents both francophone and anglophone parents' committees.

[*English*]

Parental involvement in school structures remains important in Quebec. We estimate that more than 18,000 parents give time and share their expertise to improve their children's schools from the perspective of developing their communities and Quebec society.

For close to 40 years now, the federation has been concerned with the future of our young people.

[*Translation*]

When it comes to language learning, parents in Quebec, like parents everywhere, want what is best for their children. As for learning a second language, they know how important it is, so their children can fulfill their dreams later in life, whether they be dreams in their personal or professional lives, or dreams to travel or contribute to their own culture, at home or away.

Since studies show that learning a second language improves cognitive development for every type of learner, parents are open to it. They also are aware that studies show that, to communicate comfortably in a second language, most people need more than 1,200 hours of instruction. To be fully bilingual requires more than 4,000 hours of instruction or of contact with the language. Parents know that this level of exposure cannot be reached only at school.

Charland, directeur général de la Fédération des comités de parents du Québec. De la Fédération de la jeunesse canadienne-française, nous accueillons M. Alec Boudreau, président, et Mme Josée Vaillancourt, directrice générale. Bienvenue à vous tous.

J'invite M. Charland à faire sa présentation. Nous entendrons ensuite M. Boudreau. Après les présentations, les sénateurs poseront des questions. La parole est à vous, monsieur Charland.

Marc Charland, directeur général, Fédération des comités de parents du Québec : Merci de cette invitation.

[*Traduction*]

Je remercie les membres du comité de s'intéresser à ce sujet.

[*Français*]

J'aimerais dire quelques mots, d'abord, pour nous présenter. La Fédération des comités de parents a pour mission la défense et la promotion des droits et des intérêts des parents et des élèves de l'école publique québécoise. Elle tire sa légitimité de la désignation d'un représentant des parents pour chacune des écoles publiques, lors de l'assemblée générale des parents d'une école, à siéger au comité des parents de la commission scolaire.

La fédération réunit des comités de parents francophones et anglophones.

[*Traduction*]

La participation des parents à la vie scolaire demeure importante au Québec. Nous estimons que plus de 18 000 parents donnent de leur temps et mettent à profit leur expertise en vue d'améliorer la vie scolaire de leurs enfants au profit de leur collectivité et de la société québécoise.

Depuis près de 40 ans, la fédération se préoccupe de l'avenir de nos jeunes.

[*Français*]

Lorsqu'il est question de l'apprentissage des langues, les parents du Québec, comme tous les parents, souhaitent le meilleur pour leurs enfants. Pour ce qui est de l'apprentissage d'une deuxième langue, ils sont conscients de son importance afin que leur jeune puisse réaliser ses rêves plus tard, qu'il s'agisse de rêves personnels, professionnels, de voyage ou liés à l'amélioration de sa culture personnelle, ici ou ailleurs.

Puisque des études montrent que l'apprentissage d'une autre langue favorise le développement cognitif pour tous les types d'apprenants, les parents y sont donc ouverts. Ils sont conscients aussi que les études démontrent que pour communiquer aisément dans une deuxième langue, on doit prévoir plus de 1 200 heures d'enseignement. Le bilinguisme s'obtient, quant à lui, après plus de 4 000 heures d'enseignement ou de contacts. Les parents sont donc conscients qu'un tel niveau d'exposition ne peut se réaliser seulement à l'école.

In fact, in a recent brief, the Conseil supérieur de l'éducation du Québec discussed the complex linguistic balance to be maintained when developing new English second language courses at the primary level, so that the vitality of the French language is maintained, on the one hand, and English is taught effectively, on the other hand.

The conditions they identified may include using appropriate educational methods, ensuring that sufficient time is allotted and that qualified and competent specialists are present.

I would like to take a few minutes to outline the situation in Quebec as regards the anglophone and francophone systems for second-language learning. On the francophone side, there are around 2,000 schools overseen by 60 school boards. Under the current curriculum, students spend approximately 80 hours a year in English class at the primary level, and up to 200 hours a year in early high school, that is, Secondary I and II, which is equivalent to Grades 7 and 8 outside of Quebec.

The purpose of this English instruction is to encourage engagement in reading comprehension, oral interaction, reinvesting in textual comprehension, whether oral or written, and even writing certain texts. Ideally, by the end of high school, students should be able to communicate in English well enough to meet their basic needs and to continue to explore their areas of interest in a society that is constantly changing. That is what the Ministry of Education expects.

Over the last few years, parents have called for improvements to the English curriculum. Currently, there are a number of intensive English programs being introduced in the later years of primary school, in Grade 5 or 6, as well as specific programs in secondary school that are designed to help francophones learn English as their second language.

However, children who are currently following the regular curriculum will fall short of the 1,200 hours they need to communicate fluently. On the anglophone side, the situation is as follows.

[English]

The Quebec English language public school system serves approximately 115,000 students under the jurisdiction of nine school boards across the province. As you are aware, access to instruction in English is largely limited to children whose father or mother received instruction in English in Canada.

[Translation]

Another challenge is that the majority of the students at some anglophone schools speak French at home. I will give you a brief overview of the primary and secondary school programs that are offered by the English Montreal School Board and the Eastern

Par ailleurs, dans un récent avis, le Conseil supérieur de l'éducation du Québec présentait la complexité de l'équilibre linguistique à conserver dans le développement de nouveaux cours d'anglais langue seconde au primaire, afin de conserver la vitalité du français, d'une part, et d'assurer un enseignement efficace de l'anglais, d'autre part.

Ces conditions qu'ils ont relevées peuvent inclure notamment l'utilisation d'une pédagogie appropriée, à laquelle doit être consacré suffisamment de temps, et la présence de spécialistes qualifiés et compétents.

J'aimerais prendre quelques instants pour brosser un tableau de la situation au Québec en ce qui a trait aux systèmes francophone et anglophone liés à l'apprentissage d'une deuxième langue. Chez les francophones, on compte environ 2 000 écoles qui sont gérées par 60 commissions scolaires. Selon le régime pédagogique actuellement en place, l'anglais représente environ 80 heures d'enseignement par année au primaire et peut représenter jusqu'à 200 heures d'enseignement par année au premier cycle du secondaire, soit les secondaires I et II, ce qui correspond à la septième et à la huitième année à l'extérieur du Québec.

Les objectifs de cet enseignement en anglais sont de permettre la mobilisation de la compréhension de textes, l'interaction orale, le réinvestissement de la compréhension de textes, qu'ils soient lus ou entendus, et même la rédaction de certains textes. Idéalement, à la fin des études secondaires, les élèves devraient pouvoir communiquer en anglais de façon à combler leurs besoins et continuer à explorer leurs champs d'intérêt dans une société en constante évolution. C'est ce que le ministère de l'Éducation prévoit.

Au cours des dernières années, les parents ont revendiqué des améliorations quant à l'enseignement de l'anglais. À l'heure actuelle, on voit donc fleurir des programmes d'anglais intensifs au troisième cycle du primaire, en cinquième ou en sixième année, de même que des projets particuliers au secondaire qui favorisent la capacité des francophones à apprendre cette deuxième langue.

Néanmoins, un enfant qui, à l'heure actuelle, ne ferait que suivre le parcours régulier serait en deçà des 1 200 heures qui lui seraient nécessaires pour pouvoir communiquer couramment. Chez les anglophones, la situation est la suivante.

[Traduction]

Le réseau d'écoles publiques anglophones du Québec accueille environ 115 000 élèves rattachés à neuf différentes commissions scolaires. Comme vous le savez, l'accès à l'enseignement en anglais est réservé aux enfants dont le père ou la mère a fait ses études en anglais au Canada.

[Français]

Quelques écoles anglophones desservent une population majoritaire qui parle le français à la maison, ce qui pose d'autres défis. Permettez-moi brièvement de vous présenter des programmes de l'école primaire et secondaire qui sont offerts soit

Township School Board. I would invite you to refer to the website noussommesbilingues.ca by the English Montreal School Board for more information. At the primary school level, there are a number of programs.

[English]

First, there are the core schools, where the majority of the language of instruction is in English but an important part is also done in French.

Second, there is French immersion, sometimes called the bilingual schooling. The language of instruction is 50 per cent English and 50 per cent French. Most of the schools that follow the bilingual school program alternate daily or weekly.

Full immersion is the third way. The language of instruction is approximately 80 per cent in French and 20 per cent in English. We understand that up until Grade 3 the language of instruction is only French. After that, there is a combination of course content in English and French.

[Translation]

At the secondary school level, a number of French programs are available to anglophone students. Whether they are French first language classes, classes taught in French, or French second language classes, these programs provide French instruction ranging between 38 per cent and 73 per cent of class time, which is a very significant proportion.

The fundamental reason for this process is to have students know French as well as they know English, and the school boards are very proud of their results. Quebec's anglophone public schools are pioneers in developing language immersion programs, and they have had very high success rates in this area.

As for francophone public schools, they have had success with enriched English programs, but there are still some challenges to be overcome, and that will be the last issue I address here. The initial training for instructors is still a challenge. Teaching a second language requires special skills, not only in terms of language fluency, but also in terms of mastering educational methods and understanding the cultural environment.

We know that universities receive many applications for initial training and that time is still limited. There are not enough second-language teachers in Quebec right now. We need to find ways to encourage people to take these career paths. Young teachers often face many challenges, including access to continuous learning.

What is the role of experienced teachers? Could they play a mentoring role? I think that is something that should be considered. Lastly, we need to consider how to go beyond the

à l'English Montreal School Board ou à l'Eastern Township School Board. Je vous invite à consulter le site noussommesbilingues.ca de l'English Montreal School Board pour obtenir davantage de renseignements. Au niveau élémentaire, il existe plusieurs programmes.

[Traduction]

Il y a premièrement les écoles où la majeure partie de l'enseignement se déroule en anglais, mais où une partie importante de l'enseignement s'effectue en français.

Deuxièmement, il y a les écoles d'immersion française, qu'on appelle parfois les écoles bilingues. L'enseignement se déroule à parts égales en anglais et en français. Dans la plupart des écoles qui suivent le programme bilingue, il y a une alternance tous les jours ou toutes les semaines.

Troisièmement, il y a les écoles d'immersion complète. Dans ces écoles, 80 p. 100 de l'enseignement s'effectue en français et 20 p. 100 en anglais. Toutefois, jusqu'à la troisième année, la langue d'enseignement est uniquement le français. Au-delà de ce niveau, l'enseignement se déroule en anglais et en français.

[Français]

Au niveau secondaire, plusieurs programmes de français sont également proposés aux jeunes anglophones. Qu'il s'agisse de français langue maternelle, de français langue d'enseignement ou de français langue seconde, ces programmes permettent d'offrir une durée d'enseignement qui varie de 38 à 73 p. 100 du temps, ce qui représente une proportion très importante.

Le principe fondamental de ce processus est de qualifier des élèves qui maîtrisent le français aussi bien que l'anglais, ce qui rend les commissions scolaires très fières des résultats obtenus. Les écoles publiques anglophones du Québec sont les pionnières de l'élaboration de programmes linguistiques d'immersion et elles ont remporté d'énormes succès dans ce domaine.

Par ailleurs, les écoles publiques francophones ont fait l'expérience, avec succès, de programmes d'anglais enrichi, mais il reste quelques défis à relever, et c'est sur cette question que je veux terminer. La formation initiale des maîtres représente toujours un défi. Enseigner une langue seconde demande des compétences particulières, non seulement la maîtrise de la langue, mais aussi la maîtrise des aspects didactiques et de l'environnement culturel dans lequel le tout se déroule.

On sait que les universités font face à de nombreuses demandes en formation initiale et que le temps demeure limité. On reconnaît qu'il existe une pénurie d'enseignants de langue seconde à l'heure actuelle au Québec. Il faut donc trouver des moyens d'encourager ces vocations. Les jeunes enseignants se retrouvent confrontés à de multiples défis, y compris la formation continue.

Quel est le rôle des enseignants d'expérience? Peuvent-ils jouer un rôle de mentorat? Je pense qu'il s'agit d'un aspect à considérer. Finalement, il s'agit de réfléchir aux façons d'aller au-delà de la

classroom. Extracurricular activities or exchange programs that take place during the school year or during school breaks could be very worthwhile.

However, when it comes to encouraging disadvantaged or outlying areas or offering more equal opportunities, we believe the government can have a role to play. I would like to close my presentation by thanking you for this opportunity. I am always available to answer any questions from the members of the committee.

The Chair: Thank you, Mr. Charland. We will now hear from Mr. Boudreau.

Alec Boudreau, President, Fédération de la jeunesse canadienne-française: Thank you, Madam Chair, and thank you, members of the committee. First of all, let me begin by saying that, as an organization representing French-speaking young people in this country since 1974, we support the principle of action by and for young people. The Fédération de la jeunesse canadienne-française works to ensure that young people can be heard during events such as today's.

On behalf of the FJCF, I would like to thank you very much for having invited us to appear before you this afternoon to discuss the best practices for language policies and second-language learning in a context of language duality or plurality.

The primary mandate of the FJCF is to represent the interests of young Canadians who speak French and live in minority francophone communities. According to the most recent data from Statistics Canada, this group includes roughly 450,000 people between the ages of 14 and 25, who speak French as their first or second language in Canada outside of Quebec.

Our federation also plays a role in creating a variety of activities to ensure these young people can experience life in French at both a national and a local level, through our 11 youth organizations in nine provinces and two territories.

In the Throne Speech given at the opening of the 37th Parliament, the federal government confirmed that “linguistic duality is fundamental to our Canadian identity and is a key element of our vibrant society. The protection and promotion of our two official languages is a priority of the Government — from coast to coast.”

I would like to briefly tell you about my own personal experience learning a second official language. Like many francophones in minority communities, I have a mixed linguistic heritage. My mother is an anglophone and my father is a francophone who lost his first language at a very young age. Therefore, despite my Acadian roots, I did not have the opportunity to live life in French. For a number of reasons, my

classe. Les activités parascolaires ou les programmes d'échange qui se déroulent pendant ou en dehors de la période scolaire peuvent s'avérer extrêmement judicieux à cet égard.

Néanmoins, lorsqu'il s'agit d'encourager les milieux défavorisés ou excentrés et d'offrir une plus grande égalité des chances, nous pensons que l'État peut avoir un rôle à jouer. Je termine ma présentation en vous remerciant et je demeure disponible pour répondre aux questions des membres du comité.

La présidente : Merci, monsieur Charland. Nous passons maintenant à M. Boudreau.

Alec Boudreau, président, Fédération de la jeunesse canadienne-française : Merci, madame la présidente, et merci aux membres du comité. D'abord, permettez-moi de commencer en affirmant qu'en tant qu'organisme porte-parole de la jeunesse d'expression française du pays depuis 1974, nous prônons le principe de l'action par et pour les jeunes. La Fédération de la jeunesse canadienne-française se fait un devoir de s'assurer que ce soit des jeunes qui témoignent dans le cadre d'événements comme celui d'aujourd'hui.

Au nom de la FJCF, je vous remercie infiniment de nous avoir invités à comparaître devant vous cet après-midi pour discuter des meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique.

Le mandat premier de la FJCF est de porter les intérêts de la jeunesse canadienne d'expression française qui vivent en situation minoritaire. Selon les plus récentes données de Statistique Canada, cette clientèle, âgée de 14 à 25 ans, compte à peu près 450 000 jeunes ayant le français pour langue première ou seconde au Canada, à l'extérieur du Québec.

Notre fédération a également le rôle de créer une variété d'activités permettant à ces jeunes de vivre des expériences en français à l'échelle nationale et locale, par l'intermédiaire de nos 11 organismes jeunesse membres dans neuf provinces et deux territoires.

Dans le discours du Trône prononcé à l'ouverture de la 37^e législature, le gouvernement fédéral affirmait que « la dualité linguistique du Canada est au cœur de notre identité canadienne et constitue un élément clé de notre société dynamique. La protection et la promotion de nos deux langues officielles sont une priorité du gouvernement, d'un océan à l'autre. »

Permettez-moi de vous parler brièvement de mon expérience personnelle en ce qui concerne l'apprentissage d'une deuxième langue officielle. Comme plusieurs jeunes d'expression française en situation minoritaire, je suis issu d'un couple exogame. Ma mère est anglophone et mon père est un francophone qui a perdu sa langue à un très jeune âge. Je n'ai donc pas eu l'occasion de vivre en français, malgré mes racines acadiennes. Pour de

parents found it easier to enrol me in an anglophone school's French immersion program, despite my status as a rights holder. Therefore, until Grade 6, I was part of the French immersion program.

It was not until I was 12 that I made the personal choice to study in French so I could better understand my roots. I participated in events for young francophones in Louisiana, France, Ottawa, and Edmonton and in many cities and towns in the Maritimes, outside of the school context, and those moments are what really gave me an understanding of the importance of my language and my culture. That is what motivated me to increase my knowledge of French and developed my sense of pride and belonging to my culture. If I had attended a francophone school, I would not necessarily have understood the importance of my language, if I had not participated in these cultural experiences.

I learned a lot through these experiences, and I was very lucky to have had these opportunities. However, whether we are talking about French immersion students of first-language French students, there are too few opportunities to experience and practice French outside the walls of the school. It is by participating in events like the Canadian Francophone Games, Accros de la Chanson, Petit Canada or the north-western francophone youth parliament that we can come alongside other young people who are experiencing the same things we are, and that we can live out our francophonie. These events are becoming important cultural reference points and for many years now they have been real teaching opportunities.

The FJCF and its members provide opportunities for young people from all over the country to discover, exchange and learn. I myself learned about my francophone heritage through the Fédération des jeunes francophones du Nouveau-Brunswick, and not from my parents or in the classroom, despite their efforts. In short, to learn a language, you have to live the language.

The national approach, particularly with programs through the Council of Ministers of Education, Canada, or CMEC, is based on the Common European Framework of Reference for Languages, CEFR, which is the result of a long-term European study that began in 1991. The CEFR recommends learning based on a communicative approach and on carrying out the suggested activities as much as possible in real life and in everyday life.

In addition to using this framework, CMEC developed two initiatives that contribute directly to second-language learning: the Explore and Odyssey programs. The Explore program is a five-week immersion opportunity to learn a second language in another region of the country. It has been running for more than 40 years, and is the longest-running initiative for second-language learning in the country.

multiple raisons, mes parents ont jugé préférable de m'inscrire à une école anglophone en immersion, malgré mon statut d'ayant droit. Jusqu'à la sixième année, j'ai donc étudié en immersion.

Ce n'est qu'à l'âge de 12 ans que j'ai fait le choix personnel d'étudier en français afin de mieux comprendre mes racines. C'est en participant à des rassemblements de jeunes francophones en Louisiane, en France, à Ottawa, à Edmonton et dans plusieurs villes et villages des Maritimes, à l'extérieur du contexte scolaire, que j'ai vraiment compris l'importance de ma langue et de ma culture. C'est alors que j'ai eu la motivation d'accroître mes compétences en français et que j'ai développé une fierté et une appartenance à ma culture. Si j'avais fréquenté une école francophone, je n'aurais pas nécessairement compris l'importance de ma langue sans avoir participé à ces expériences culturelles.

Ces expériences m'ont beaucoup apporté et j'ai été particulièrement chanceux de pouvoir les vivre. Pourtant, pour tous les élèves, qu'ils soient en immersion ou de langue maternelle française, il existe trop peu d'occasions de vivre et de pratiquer la langue française à l'extérieur des murs de l'école. C'est en participant à des événements comme les Jeux de la francophonie canadienne, Accros de la Chanson, le Petit Canada ou encore le Parlement jeunesse francophone du Nord et de l'Ouest, que nous sommes en mesure de côtoyer des jeunes qui vivent les mêmes réalités que nous et qui nous permettent de vivre notre francophonie. Ces événements deviennent d'importants repères culturels et sont, depuis plusieurs années, de réelles occasions d'apprentissage.

La FJCF et ses membres offrent ces occasions de découverte, d'échange et d'apprentissage aux jeunes d'un peu partout à travers le pays. Pour ma part, j'ai appris à connaître ma francophonie à travers la Fédération des jeunes francophones du Nouveau-Brunswick et non par l'intermédiaire de mes parents ou en salle de classe, malgré leurs efforts. Bref, pour apprendre une langue, il faut la vivre.

L'approche au pays, notamment avec les programmes du Conseil des ministres de l'Éducation, ou CMEC, est basée sur le Cadre européen commun de référence pour les langues, ou CECRL, qui est le résultat d'une longue étude européenne entreprise en 1991. Le CECRL recommande un apprentissage fondé à la fois sur une approche communicative et sur le recours aux activités inscrites le plus possible dans la réalité et dans la vie de tous les jours.

En lien avec ce cadre, le CMEC a développé, entre autres, deux initiatives qui contribuent directement à l'apprentissage d'une langue seconde, soit les programmes Explore et Odyssée. Le programme Explore permet une immersion, pendant cinq semaines, pour l'apprentissage d'une langue seconde dans une autre région du pays. Ce programme, en vigueur depuis plus de 40 ans, est la plus ancienne initiative d'acquisition d'une langue seconde au pays.

The Odyssey program places language monitors in a region of the country. The monitors are there to share the vitality and rich culture of their language with the students studying it as a second language. Francophones are placed in anglophone areas, or minority francophone areas, to share their language, and vice versa for anglophones.

In addition, as part of its Youth Employment Strategy, the federal government has invested in the Young Canada Works program. This program has two components that actively contribute to learning a second language: the Young Canada Works in Both Official Languages component, and the Languages at Work — Langues et Travail component. The Both Official Languages component creates summer jobs where part of the work, or a criteria of the work, is in the participant's second official language. The Languages at Work — Langues et Travail component is designed to complement the Explore program.

In conclusion, we believe the federal government must continue to invest in the learning programs we mentioned. These programs are essential to ensure participants can complete their language development with a view to acquiring and developing the use of their second language. While classroom learning is important, we strongly believe that second language development is achieved through experiences, and that being part of the culture is linked to an on-the-ground experience. Investing in events that bring people together, cultural activities, job programs, et cetera, is therefore essential and provides students with an opportunity to put into practice the language learned at school. Forming partnerships with organizations that can offer this type of experience is a practice that the FJCF encourages.

With the 150th anniversary of Confederation around the corner, we believe it is important for the federal government to remind citizens of the importance of linguistic duality, which was the cornerstone of the creation of our country. Linguistic duality is one of our greatest assets.

The Chair: Thank you. It is inspiring to hear from a young person who is so passionate.

Mr. Boudreau: Thank you to you also.

Senator Fortin-Duplessis: Thanks to you three for being here. And thank you to Mr. Charland, who appeared via videoconference.

My first question is for Mr. Boudreau. Thank you for sharing your experience about how you learned French.

Le programme Odyssée, pour sa part, assure le déplacement de moniteurs de langue dans une région du pays. Ces derniers ont comme tâche de faire découvrir la vitalité et la richesse culturelle de leur langue aux élèves qui l'étudient comme langue seconde. Les francophones se rendent dans des milieux anglophones, ou à minorité francophone, afin de partager leur langue, et vice versa pour les anglophones.

De plus, dans le cadre de sa Stratégie emploi jeunesse, le gouvernement fédéral a investi dans le programme Jeunesse Canada au travail. Ce programme comprend deux volets qui contribuent concrètement à l'apprentissage d'une deuxième langue : le volet Jeunesse Canada au travail dans les deux langues officielles, et le volet Langues et Travail — Languages at Work. Le volet dans les deux langues officielles crée des emplois d'être avec une composante ou encore un critère de travail dans la deuxième langue officielle du participant. Le volet Langues et Travail — Languages at Work, agit comme un complément au programme Explore.

En conclusion, nous croyons que le gouvernement fédéral doit poursuivre ses investissements dans les programmes d'apprentissage que nous avons mentionnés. Ces programmes sont essentiels pour permettre aux participants de parfaire leur cheminement linguistique dans le but d'acquérir et de perfectionner l'utilisation d'une langue seconde. Bien que l'enseignement en salle de classe soit non négligeable, nous croyons fortement que le perfectionnement d'une langue seconde se fait au moyen d'expériences et que l'appartenance à la culture se rattache à une expérience sur le terrain. L'investissement dans des événements rassembleurs, des activités culturelles, des programmes d'emploi, et cetera, est donc essentiel et permet de mettre en pratique la langue qu'on apprend à l'école. L'élaboration de partenariats avec des organismes pouvant offrir ce type d'expérience est une pratique que nous favorisons, à la FJCF.

À l'aube du 150^e anniversaire de la Confédération, nous croyons qu'il serait important pour le gouvernement fédéral de rappeler aux citoyens et aux citoyennes l'importance de la dualité linguistique, qui était la pierre angulaire de la création de notre pays. La dualité linguistique est l'une de nos plus grandes richesses.

La présidente : Je vous remercie. Il est inspirant d'entendre un jeune si passionné.

M. Boudreau : Merci à vous.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Merci à vous trois d'être présents. Merci à M. Charland, qui témoigne par vidéoconférence.

Ma première question s'adresse à M. Boudreau. Je vous remercie de nous avoir fait part de votre expérience sur la façon, entre autres, dont s'est déroulé votre apprentissage du français.

What about promoting to young people? Is someone looking after promotion? As young francophones, you spend time with each other, you have classmates. Have you noticed whether any efforts are being made to reach young people, to promote French-language learning to anglophones or French-language learning in general? Have you noticed whether young people are getting the sense of the importance of learning the other official language?

Mr. Boudreau: I can speak from experience. Thank you, senator, for your question. During my first years at French school I was the student who spoke English the most in the halls and in class. What really changed my perception of the francophone community was an experience I had in Louisiana where I met with young people my age who were trying so hard to preserve their francophone culture despite all the injustices committed against the Cajun people. That is when I understood the gift I had been given of being able to study in French and participate in the francophone community with far fewer obstacles than these young people. That is an experience I will always remember.

In talking with other young people who feel very drawn to the francophone community, this realization about the francophone community does not often come out of an experience at school. In Nova Scotia at the Conseil jeunesse provincial there is an annual event called Prends ta place! where young francophones from across the province get together to talk about identity. That is where most young people have their realization.

I do not know if I have enough time to share a short anecdote but I will try to be brief. A friend told me about his moment of realization. It was at that event a few years ago that a girl of about 14 or 15 told a personal story about when she heard for the first time in her life her father speaking in French on the telephone.

At the age of 15 she had never heard her father speak one word in French. When she told him how surprised she was, he told her that he did not think his French was good enough to have a conversation with her. That was a difficult moment for everyone in the room, especially for those young people in minority communities. I believe we have all had similar experiences. I talked about my own experience, about my father who had lost his language. My father and I have never spoken to each other in French. I do with my grandparents but not with him. For me and for promoting the language it comes down to these experiences. That is where we learn the most and we most clearly see the beauty of the language and the importance of protecting and promoting it.

Senator Fortin-Duplessis: Mr. Charland, I must admit that I am impressed with the effort parents are making to help their children become bilingual. Recently we heard from Mr. Jim Murphy of Newfoundland who told us that online teaching was really quite important for those who cannot get it in a classroom and that it was an ideal method in the future. What are your thoughts?

Qu'en est-il de la promotion auprès des jeunes? Est-ce que quelqu'un s'occupe de la promotion? Comme jeunes francophones, vous vous côtoyez, vous avez des confrères de classe. Avez-vous remarqué si on fait la promotion auprès des jeunes, soit en matière d'apprentissage du français quand il s'agit d'un anglophone, ou d'apprentissage de la langue française en général? Avez-vous remarqué si les jeunes se sentent interpellés par l'importance d'apprendre l'autre langue officielle?

M. Boudreau : Je peux parler de mon expérience. Merci beaucoup, madame la sénatrice, pour votre question. Au cours de mes premières années à l'école française, j'étais l'élève qui parlait le plus l'anglais dans les couloirs et en salle de classe. Ce qui a vraiment changé ma façon de percevoir la francophonie a été une expérience que j'ai vécue en Louisiane où j'ai pu rencontrer des jeunes de mon âge qui essayaient très fort de préserver leur culture francophone, malgré toutes les injustices commises envers le peuple cajun. J'ai alors compris le cadeau qui m'était offert que de pouvoir suivre un enseignement en français et participer à la francophonie avec beaucoup moins de barrières que ces jeunes. C'est cette expérience qui m'a marqué.

Lorsque je parle avec d'autres jeunes qui se sentent vraiment interpellés par la francophonie, il n'arrive pas souvent que le déclic pour la francophonie vienne d'une expérience scolaire. En Nouvelle-Écosse, au Conseil jeunesse provincial, il y a un événement annuel intitulé Prends ta place! où des jeunes francophones, de partout dans la province, se rassemblent afin de parler d'identité. C'est là où plusieurs jeunes vivent leur moment déclic.

Je ne sais pas si j'ai le temps de partager avec vous cette petite anecdote, mais je vais tenter d'être bref. Un ami m'a raconté son moment déclic. C'était lors de cet événement, il y a quelques années, où une jeune fille de 14 ou 15 ans a raconté une histoire personnelle où elle entendait, pour la première fois de sa vie, son père parler en français au téléphone.

À l'âge de 15 ans, elle n'avait jamais entendu son père prononcer un mot en français. Comme elle lui faisait part de son étonnement, il lui a répondu qu'il ne croyait pas son français assez bon pour s'entretenir avec elle. Cela a été un moment difficile pour tout le monde dans la salle, surtout pour les jeunes qui vivent en situation minoritaire. Je crois qu'on a tous vécu un moment similaire. J'ai parlé de ma propre expérience, de mon père qui a perdu sa langue. On ne s'est jamais entretenus en français, mon père et moi. Je l'ai fait avec mes grands-parents, mais pas avec lui. Pour moi et pour la promotion de la langue, cela revient à ces expériences. C'est là où on apprend le plus et où on voit le mieux la beauté de la langue et la valeur de sa protection et de sa promotion.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Monsieur Charland, je vous avoue que je suis impressionnée par les efforts que déploient les parents pour aider leurs enfants à devenir bilingues. On a reçu, dernièrement, M. Jim Murphy, de Terre-Neuve, qui nous a dit que l'enseignement en ligne était vraiment très important pour ceux qui ne peuvent pas en bénéficier en salle de classe et que c'était une méthode de choix pour l'avenir. Qu'en pensez-vous?

Mr. Charland: Online or distance education is also important to our regions, in Newfoundland and in Quebec. I believe there are regions that need this capacity since managing to hire an English teacher in some regions could cause a problem in Quebec. So if other complementary approaches can be used but not exclusively online, I think this is an interesting approach.

Senator Fortin-Duplessis: Thank you.

Senator Charette-Poulin: I thank Mr. Charland who has already answered my first question.

My second question relates to a recommendation of yours, Mr. Boudreau. You said that the federal government has the responsibility to remind the country about the importance of linguistic duality. You just spoke about the importance of moments of realization for your members. If you had to recommend to the federal government three ways to highlight the importance of linguistic duality by creating potential moments of realization, what would be your recommendations?

Mr. Boudreau: Cultural immersion, cultural integration and cultural exchanges. It is educating young people about the francophone community beyond our own communities. It is meeting with young people from Alberta and Newfoundland, for instance, in order to discover similarities and the universal aspects of their experience. This opens their eyes and highlights for them the importance of the language.

Senator McIntyre: Welcome to the representatives of both federations. Mr. Charland, I understand that your federation's mission is to encourage parents to get involved in the Quebec school system. I also understand that you meet and bring together committees representing parents of primary and secondary school students throughout Quebec. Do you sometimes meet with the parents themselves?

Mr. Charland: Senator, while it is true that one of our objectives is to improve the work done by our parent-members in schools and in school boards, we are also focused on making sure that parents' needs, expectations and opinions are heard by government and education partners.

For example, last weekend 125 parents from across Quebec were with me to discuss various subjects. So we meet with parents on the ground as well. When we had to take a position on the development of an intensive English program in Grades 5 and 6, we surveyed parents on the ground — not just school board delegates but "real parents". I smile when I say that because I myself am a real parent even though my official title is the executive director of the federation.

M. Charland : L'éducation en ligne ou à distance, c'est aussi important pour nos régions, qu'on soit à Terre-Neuve ou au Québec. Je crois qu'il y a des régions qui ont besoin de cette capacité puisque, effectivement, réussir à engager un enseignant de langue anglaise dans certaines régions peut causer un problème au Québec. Donc, si on peut utiliser d'autres moyens complémentaires, mais pas exclusivement en ligne, je pense qu'il s'agit d'une voie intéressante.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Je vous remercie.

La sénatrice Charette-Poulin : Je remercie M. Charland qui a déjà répondu à ma première question.

Ma seconde question est liée à une recommandation que vous avez faite, monsieur Boudreau. Vous avez dit que le gouvernement fédéral a la responsabilité de rappeler au pays l'importance de la dualité linguistique. Vous avez parlé justement de l'importance de moments déclics pour vos membres. Si vous aviez à recommander au gouvernement fédéral trois moyens de rappeler l'importance de la dualité linguistique en créant des moments déclics potentiels, quelles seraient vos recommandations?

M. Boudreau : L'immersion culturelle, l'intégration culturelle et les échanges culturels. C'est le fait de rappeler aux jeunes ce qu'est la francophonie en dehors de nos communautés. C'est le fait de vivre une expérience entre jeunes de l'Alberta et de Terre-Neuve, par exemple, pour découvrir les similarités et l'universalité de leur vécu. Cela donne des moments déclics et permet de faire ressortir l'importance de la langue.

Le sénateur McIntyre : Bienvenue aux représentants des deux fédérations. Monsieur Charland, je comprends que le but de votre fédération est de favoriser la participation des parents au sein du réseau scolaire québécois. Je comprends également que vous rencontrez et que vous réunissez les comités qui représentent les parents des élèves des écoles primaire et secondaire sur l'ensemble du territoire québécois. Est-ce que, parfois, vous rencontrez les parents eux-mêmes?

M. Charland : Sénateur, il est vrai que l'un de nos objectifs est d'améliorer le travail de nos parents membres dans les écoles ou dans les commissions scolaires, mais nous avons aussi l'objectif de porter la voix des parents, qu'il s'agisse de leurs besoins, de leurs attentes, ou de leurs opinions envers le gouvernement et envers nos partenaires du monde de l'éducation.

À ce titre, en fin de semaine, 125 parents de partout au Québec étaient avec moi pour parler de différents sujets. Donc, nous rencontrons les parents sur le terrain également. Lorsqu'il a été question de prendre position, dans notre cas, sur le développement d'un programme d'anglais intensif au troisième cycle du primaire, nous avons sondé les parents sur le terrain — non seulement nos délégués de commissions scolaires, mais les parents, les vrais parents, entre guillemets. Je le dis avec un grand sourire, parce que je suis moi-même un vrai parent, même si j'ai le titre de directeur général de la fédération.

Senator McIntyre: The Fédération de la jeunesse canadienne-française has member organizations in nine provinces and two territories. Which province is not a member of your federation and why?

Mr. Boudreau: Ironically, speaking about the francophone community, the province that is not a member is Quebec. There is also Nunavut.

As for Quebec, the reason is that we represent young people in minority communities. However, that does not mean that we are not working with Quebec. For our national events we have recruitment partners in Quebec who help us find young people who could participate in our events such as the Francophone Games or the Forum jeunesse pancanadien. We also have launched a process with — What is its name, Josée?

Josée Vaillancourt, Executive Director, Fédération de la jeunesse canadienne-française: The Table de concertation des forums jeunesse régionaux du Québec is one of our partners.

Mr. Boudreau: So we have this connection. The territory not included is Nunavut. I think I saw a study, and there were about 60 of them, there are maybe about one hundred young francophones in our 14-25 year old category. Right now there is no association that includes these young people. This was already the case. If ever Nunavut has a youth organization interested in joining us, it would certainly be welcome to do so.

Senator McIntyre: What is certain is that your federation works very closely with the Quebec federation, which is very good.

I understand that you organize after-school activities that promote French and bring together young people from different backgrounds. Tell us a bit about the after-school activities organized to promote the French language.

Mr. Boudreau: For our members in each province and territory the activities are different. This is due in part to our approach of working by and for young people. It is the young people who choose what they want to see. Across the country we have three signature events. The first one takes place every three years; the most recent one was held in Gatineau in 2014. The next event will take place in Moncton-Dieppe or surrounding area in 2017: the Jeux de la francophonie canadienne. The event is attended by about 1,000 secondary school students competing in sports, artistic, music and leadership events. The event in Gatineau that I had the opportunity of attending was huge. It is amazing how many people attend. It encourages exchanges and experiences and, of course, our participants are francophones and experience an event in French.

Le sénateur McIntyre : La Fédération de la jeunesse canadienne-française regroupe les organismes de neuf provinces et de deux territoires. Quelle province n'est pas membre de votre fédération? Et pourquoi?

M. Boudreau : Ironiquement, lorsqu'on parle de francophonie, la province qui n'est pas membre, c'est le Québec. Il y a également le Nunavut.

En ce qui concerne le Québec, c'est en raison du fait que nous représentons les jeunes qui vivent en situation minoritaire. Cependant, cela ne veut pas dire qu'on ne travaille pas avec le Québec. Dans le cadre de nos événements nationaux, nous avons des partenaires de recrutement au Québec qui nous aident à trouver des jeunes qui pourraient participer à nos événements, comme les Jeux de la francophonie ou le Forum jeunesse pancanadien. Nous avons également amorcé un processus avec... Quel est son nom, Josée?

Josée Vaillancourt, directrice générale, Fédération de la jeunesse canadienne-française : La Table de concertation des forums jeunesse régionaux du Québec est l'un de nos partenaires.

M. Boudreau : Donc, nous avons ce lien. Le territoire qui n'est pas compris, c'est le Nunavut. Je pense que j'ai regardé une étude, et il y avait à peu près 60, peut-être une centaine de jeunes d'expression française qui étaient regroupés selon nos barèmes des 14-25 ans. Il n'y a pas d'association qui regroupe les jeunes en ce moment. Cela a déjà été le cas. Si jamais le Nunavut a un organisme jeunesse qui veut se joindre à nous, il sera certainement le bienvenu chez nous.

Le sénateur McIntyre : Chose certaine, votre fédération travaille très étroitement avec la fédération québécoise, et c'est très bien.

Je comprends que vous organisez des activités parascolaires qui valorisent le français et rassemblent les jeunes de différents horizons. Parlez-nous un peu des activités parascolaires qui sont organisées dans le but de valoriser la langue française.

M. Boudreau : Chez nos membres, dans chacune des provinces et dans les territoires, les activités prennent un caractère différent. C'est un peu en raison de notre façon de fonctionner par et pour les jeunes. Ce sont les jeunes qui choisissent ce qu'ils veulent voir. À l'échelle nationale, nous avons trois activités phares. La première a lieu tous les trois ans, et la dernière s'est tenue à Gatineau en 2014. La prochaine édition aura lieu à Moncton-Dieppe ou dans cette région en 2017. Il s'agit des Jeux de la francophonie canadienne. Cet événement regroupe environ 1 000 élèves du secondaire qui participent à des compétitions sportives, artistiques, de musique et de leadership. C'est un événement immense auquel j'ai eu l'occasion de participer à Gatineau. C'est fou le nombre de personnes qui y participent. Cela favorise des échanges et des expériences et, bien sûr, nos participants sont francophones et vivent une expérience en français.

The Forum jeunesse panganadien organizes another event that just took place in Winnipeg a month ago. The event was attended by about 120 young people — a bit lower turnout this year — to get them to talk about current issues specific to young people.

Two years ago in Charlottetown we talked about bullying, particularly language-based bullying. We felt there was a need to talk about this issue. This year the discussion was about the role and place of young people in democracy given that 2015 is an election year. It is an opportunity to educate young people about a given issue so they can take a position while at the same time fostering exchanges.

The final event is the Parlement jeunesse panganadien held in the Senate every two years. Young people from across the country sit in your seats to respectfully and openly debate fictitious bills, all in French.

For example, at the last event in 2013, we debated water access in rural communities. We also talked about positive discrimination and the status of women in Canadian politics. It was a wonderful experience. We hope that the next event will take place in 2016.

Senator McIntyre: Clearly you have raised a number of issues. Congratulations for raising the issue of linguistic bullying. Bravo! Hear, hear!

Senator Chaput: It is a pleasure to hear you as witnesses. We are very lucky in this committee, Madam Chair.

I had a few questions for Mr. Boudreau but my colleagues asked them for me and you answered them.

At the age of 12 when you decided to study in French to better understand your roots, you made a commitment. When a young person makes such a commitment, it is sure to be a solid one.

You told us about your experience in Louisiana, about telephone conversations in French with your father. Were there other surrounding factors that led you to make this commitment at the age of 12?

Mr. Boudreau: At age 12 certainly. As for my experience in Louisiana I must say that it took place later when I was 16.

When I was 12 I was bullied at school. That is what triggered my change of school because I could no longer put up with how things were. When it came time to decide where I was going to go, there was no question. It would be a francophone school, and it was a commitment as well as a sacrifice. I had to ride the bus an hour and a half from home to school for a total of three hours on the bus each day, every day. I got up at 6:30 a.m. when I was attending the francophone school but it was a sacrifice I was

Le Forum jeunesse panganadien organise un autre événement qui vient juste d'avoir lieu à Winnipeg, il y a environ un mois. Cet événement regroupe environ 120 jeunes — un peu moins cette année — pour les amener à discuter des enjeux actuels propres aux jeunes.

Il y a deux ans, à Charlottetown, nous avons parlé de l'intimidation, et surtout de l'intimidation linguistique. On a senti le besoin de parler de cet enjeu. Cette année, on a parlé du rôle et de la place des jeunes dans la démocratie, sachant qu'il y aura une élection fédérale en 2015. C'est l'occasion de renseigner les jeunes au sujet d'un enjeu quelconque afin qu'ils puissent prendre position, tout en favorisant les échanges.

Le dernier événement est le Parlement jeunesse panganadien qui a lieu au Sénat tous les deux ans. Les jeunes de partout au pays prennent place dans vos sièges afin de débattre d'une façon respectueuse et ouverte de projets de loi inventés, et ce, en français.

Par exemple, lors de la dernière édition, en 2013, nous avons débattu de l'accès à l'eau dans les communautés rurales. Nous avons également parlé de la discrimination positive et du statut des femmes au sein de la politique au Canada. Ce fut une très belle expérience. Nous espérons que la prochaine édition aura lieu en 2016.

Le sénateur McIntyre : Décidément, vous avez abordé plusieurs thèmes. Félicitations d'avoir abordé le thème de l'intimidation linguistique. Félicitations! Chapeau! Bravo!

La sénatrice Chaput : C'est un plaisir de vous recevoir en tant que témoins. Nous sommes vraiment choyés à ce comité, madame la présidente.

J'avais quelques questions pour M. Boudreau, mais mes collègues les ont posées avant moi et vous y avez répondu.

Toutefois, à l'âge de 12 ans, lorsque vous avez décidé d'étudier en français pour mieux comprendre vos racines, vous avez pris un engagement. Lorsqu'un jeune prend un tel engagement, on peut être certain de sa solidité.

Vous nous avez parlé de votre expérience en Louisiane, des conversations téléphoniques en français de votre père. Y a-t-il eu d'autres éléments déclencheurs autour de vous qui ont fait que vous avez pris cet engagement à l'âge de 12 ans?

M. Boudreau : À l'âge de 12 ans, certainement. Quant à l'expérience vécue en Louisiane, je dois préciser qu'elle a eu lieu plus tard, car j'avais 16 ans.

À 12 ans, je vivais de l'intimidation à mon école. Cela a été l'élément déclencheur du changement d'école, parce que je ne pouvais plus supporter cet état de choses. Or, lorsqu'est venu le temps de décider où j'irais, il n'y avait pas de questions. C'était une école francophone, et c'était un engagement et un sacrifice également. J'ai dû prendre un autobus qui faisait un trajet d'une heure et demie de la maison à l'école, pour un total de trois heures de transport par jour, et ce, tous les jours. Je me suis levé à 6 h 30

happy to make because it was a better environment for me. It was a francophone environment where I was better able to discover and understand my roots.

Senator Chaput: So you are telling us that taking part in activities by and for young people and in exchanges is very important for young people?

Mr. Boudreau: Yes, absolutely.

Senator Chaput: Mr. Charland, what would be the best way to support the parents in your federation at the federal and provincial levels?

Mr. Charland: Senator, the first thing is to promote the existence of various programs because parents are not necessarily aware of them. Whether they be programs for visits or exchanges between regions of Canada, I believe there is already some work to do.

Last weekend I was speaking with an anglophone parent from the Montreal area who was telling me that francophone children do not have to go very far to see anglophones. However, sending them to Rimouski, for instance, would show them another society, one different from the island of Montreal.

Ensuring that parents are aware of programs such as the Society for Educational Visits and Exchanges in Canada (SEVEC), promoted by international education here in Quebec, is already a big part. It is important. Ensuring that these programs continue to exist is also important. I believe that SEVEC was already there when I was 10, 12 or 15 years old, and quite a few years before then. However, we feel that teachers are interested in these types of programs and that their ability to survive is shrinking. So the second aspect is promotion, which is helping these organizations deliver these kinds of services to our children, both anglophone and francophone, in Quebec and elsewhere in Canada.

Senator Poirier: Welcome all of you and thank you for being here. My question is for Mr. Boudreau. You were telling us earlier during your presentation that in order to master a language you need to live it; not only to learn it in school but to live it.

Thanks to the federation and your members, you encourage young people to take part in activities. Regarding these activities you mentioned, such as the ones in Nova Scotia, in Parliament, in the Senate, in Gatineau, the games, et cetera, are all members invited and able to take part? If so, are they responsible for the full cost of taking part in these activities?

Mr. Boudreau: Financial constraints mean that there is always a maximum number of participants at our events. That said, we often receive applications and registrations that exceed our

au cours de mon parcours à l'école francophone, mais c'était un sacrifice que j'étais content de faire, parce que c'était un meilleur environnement pour moi. C'était un environnement francophone où je pouvais mieux découvrir et comprendre mes racines.

La sénatrice Chaput : Vous nous dites que la participation à des activités par et pour les jeunes et les échanges sont des éléments très importants pour les jeunes?

M. Boudreau : Oui, absolument.

La sénatrice Chaput : Monsieur Charland, quel serait le meilleur moyen d'appuyer les parents membres de votre fédération dans leurs démarches, que ce soit à l'échelle fédérale ou provinciale?

M. Charland : Sénatrice, il s'agit d'abord de promouvoir la présence ou l'existence de différents programmes, parce que les parents ne les connaissent pas nécessairement. Qu'il s'agisse de programmes de visite ou d'échanges entre les régions du Canada, je crois qu'il y a déjà quelque chose à faire.

Je discutais au cours de la fin de semaine avec un parent anglophone de la région de Montréal qui me disait que les enfants francophones n'ont pas à aller bien loin pour voir des anglophones. Cependant, en les envoyant à Rimouski, par exemple, on leur fait découvrir une autre société que celle de l'île de Montréal.

Que les parents sachent qu'il existe de tels programmes, comme ceux de la Société éducative de visites et d'échanges au Canada (SEVEC), que l'Éducation internationale, ici au Québec, promeut, c'est déjà un gros morceau. C'est important. S'assurer que ces programmes continuent d'exister, c'est aussi important. Je crois que la SEVEC existait déjà lorsque j'avais 10, 12 ou 15 ans, et il y a déjà quelques années de cela. Cependant, on sent que les enseignants s'intéressent à ce genre de programmes et que les capacités d'existence sont de moins en moins grandes. Donc, le deuxième aspect après la promotion, c'est celui d'aider ces organisations à rendre ce type de services à nos enfants, autant francophones qu'anglophones, au Québec ou ailleurs au Canada.

La sénatrice Poirier : Bienvenue à vous tous et merci d'être ici. Ma question s'adresse à M. Boudreau. Vous nous disiez plus tôt, lors de votre présentation, que pour maîtriser une langue, il faut la vivre; ne pas seulement l'apprendre à l'école, mais la vivre.

Grâce à la fédération et à vos membres, vous encouragez les jeunes à participer à des activités. Pour ce qui est des activités dont vous avez parlé, comme les activités qui ont lieu en Nouvelle-Écosse, au Parlement, au Sénat, à Gatineau, les jeux, et cetera, est-ce que tous les membres sont invités à y participer et peuvent y participer? Si oui, est-ce qu'ils doivent défrayer tous les coûts pour se rendre à ces activités?

M. Boudreau : En raison de contraintes financières, il y a toujours un nombre maximal de participants à nos événements. Cela dit, souvent, nous recevons des demandes de participation

capacity and then we have to make difficult choices as to who will attend and who will not. Especially for national events the costs are higher and we are faced with more constraints.

As for participation costs, we are lucky to be subsidized by Exchanges Canada and other federal departments and programs. We often ask our participants for a nominal fee that totals about \$200 per event.

I can speak more specifically about New Brunswick, where I had most of my experiences. I know that for Fédération des jeunes francophones du Nouveau-Brunswick events the young people are asked to pay registration fees that are often covered by their student council. There is also a federation in New Brunswick and the members are student councils.

So it is rare for someone not to be able to attend for financial reasons. When selecting participants, the decision is up to a number of actors in our events, our recruitment partners who are our eleven members in the nine provinces and two territories. In Quebec the decision is made by the Table de concertation des forums jeunesse régionaux, and as is the case for our members, each has its own approach.

Senator Poirier: Your members are between the ages of 14 and 25. Let's say that I am a 14-year-old studying French, as you did. How would I know about the existence of these associations? Do you promote them in all schools providing French courses and French immersion so that young people can be aware of these programs?

Mr. Boudreau: Yes, it depends on the province but in most cases the school's student council is aware of the events. The council invites all the students in its school to take part in events, and it is up to the council to promote them. As well, some of our members have young people who serve as volunteers to recruit for events. These young people are already dedicated to our cause, are already involved in our work and are ready to put in the effort to encourage other young people to take part in the experience.

Events are increasingly being publicized through social networks. We make videos and do promotions, and we have a rather extensive presence on social media such as Facebook and Twitter. We have over 3,000 young people who like us on Facebook and about 1,000 to 1,200 Twitter followers. We can reach a certain audience this way but the core recruitment takes place in our schools.

Senator Poirier: You said earlier that there are many more applications than there are available spots for your activities. Do you use a form to help you select participants if that is the case or instead are they chosen at random?

ou des inscriptions qui dépassent notre capacité et, à ce moment-là, nous devons faire des choix difficiles pour déterminer qui sera des nôtres et qui ne le sera pas. Dans le cadre d'événements nationaux surtout, les coûts sont plus élevés et nous avons davantage de contraintes.

Quant aux frais de participation, nous avons la chance d'être subventionnés par Échanges Canada et d'autres ministères et programmes fédéraux. Souvent, nous demandons des frais nominaux à nos participants qui se chiffrent à environ 200 \$ par événement.

Je peux parler plus précisément du Nouveau-Brunswick où j'ai vécu la majorité de mes expériences. Je sais que dans le cas des événements de la Fédération des jeunes francophones du Nouveau-Brunswick, on demande aux jeunes de payer des frais d'inscription qui sont souvent assumés par leur conseil étudiant. Au Nouveau-Brunswick, il y a une fédération également et les membres sont les conseils étudiants.

Il est donc rare que quelqu'un ne puisse participer pour des raisons financières. Pour déterminer qui participe, le choix revient à plusieurs acteurs dans nos événements, soit nos partenaires de recrutement qui sont nos onze membres dans les neuf provinces et deux territoires. Au Québec, c'est la Table de concertation des forums jeunesse régionaux qui prend la décision, et dans le cas de nos membres, chacun a sa propre façon de faire les choses.

La sénatrice Poirier : Vos membres sont âgés de 14 à 25 ans. Disons que je suis une jeune de 14 ans qui étudie la langue française, comme vous l'avez fait. Comment fais-je pour savoir qu'il existe des associations? En faites-vous la promotion dans toutes les écoles qui offrent des cours de français et d'immersion en français, afin que les jeunes puissent savoir que des programmes existent?

M. Boudreau : Oui, cela varie d'une province à l'autre, mais dans la plupart des cas, le conseil étudiant de l'école est au courant des événements. Le conseil invite tous les élèves de son école à participer aux événements, et il est de son devoir d'en faire la promotion. De plus, certains de nos membres ont des jeunes qui agissent en tant que bénévoles pour faire du recrutement pour les événements. Ces jeunes sont déjà dédiés à notre cause, prennent déjà part à nos travaux, et sont prêts à faire des efforts pour inciter d'autres jeunes à vivre l'expérience.

De plus en plus d'événements sont publicisés au moyen des réseaux sociaux. On fait des vidéos, des promotions et on a une présence assez large sur les médias sociaux comme Facebook et Twitter. On a plus de 3 000 jeunes abonnés sur Facebook, et de 1 000 à 1 200 abonnés qui nous suivent sur Twitter. On peut atteindre un certain public de cette façon, mais la base du recrutement se fait dans nos écoles.

La sénatrice Poirier : Vous avez dit plus tôt qu'il y a beaucoup plus de personnes qui présentent une demande pour participer à des activités qu'il n'y a de places disponibles. Vous servez-vous d'un formulaire pour vous aider à choisir les participants, si c'est le cas, ou est-ce plutôt le hasard qui décide?

Mr. Boudreau: We have a form so we can strike a balance. We do not want to prevent people who have already attended from returning because they contribute to the quality of the events. They can pass on knowledge to first-time participants. We also want to attract people who have never attended before so they can benefit from the experience. In order to attend events, people are often asked to write a brief 100-word essay on why they want to participate.

Ms. Vaillancourt: I could add that each recruitment partner has its own local recruitment strategy. The recruitment partners must also identify, after consulting among themselves, who will be able to attend events.

If we take the Jeux de la francophonie canadienne, since these are games, there are selection camps where anyone can register. Then the team is put together. We call for our events to be very inclusive, meaning that we very openly promote the events and everyone is encouraged to attend. We rely on our recruitment partners, who are our frontline experts, to help us make these sometimes extremely difficult decisions.

Senator Poirier: Can you tell me which part of New Brunswick you are from?

Mr. Boudreau: I know I have a strange accent.

Senator Poirier: No, it is a beautiful accent.

Mr. Boudreau: I am from Saint John, New Brunswick.

Senator Poirier: When it took you a long time to get to school, where were you coming from? Moncton?

Mr. Boudreau: No, from Saint John. It was the Centre scolaire Samuel de Champlain in Saint John. It is a 45-minute car ride.

Senator Poirier: Bravo!

Senator Maltais: Mr. Charland, I am going to give you a bit of history because my colleague does not understand how school boards work in Quebec.

I am now a parent and a grandparent, just like you. I was also vice-president of the Fédération des commissions scolaires du Québec. I support bringing parents back into schools. You know that it was a real fight with all governments to get parent committees, school committees and parent-board members to sit on boards of commissioners. So parent committees are not volunteer organizations but are actually part of the legal structure of Quebec school boards. It is completely different because if they are not there, the school board is inoperative.

Mr. Charland, you have made many changes to the second-language learning curriculum, for which I congratulate you. You and your predecessors have worked extensively with the Department of Education. You have addressed something that was obviously wrong. However, in Quebec there is a feeling that

M. Boudreau : On a un formulaire afin de créer un équilibre. On ne veut pas empêcher les gens qui ont déjà participé de revenir, parce qu'ils contribuent à la qualité des événements. Ils peuvent transmettre des connaissances à ceux qui n'ont jamais participé. On veut également attirer des personnes qui n'ont pas déjà participé afin de leur offrir cette expérience. Pour participer aux événements, on demande souvent aux gens d'écrire un court texte d'une centaine de mots qui décrit les raisons pour lesquelles ils veulent participer à l'événement.

Mme Vaillancourt : Je pourrais préciser que chaque partenaire de recrutement a sa stratégie de recrutement au niveau local. Les partenaires de recrutement doivent aussi déterminer, après s'être consultés, qui pourra participer aux événements.

Si on pense aux Jeux de la francophonie canadienne, puisque ce sont des jeux, il y a des camps de sélection où tout le monde peut s'inscrire. Ensuite, l'équipe sera formée. On prône beaucoup l'inclusion de nos activités, c'est-à-dire qu'on fait la promotion très ouvertement et tous sont invités à participer. On a recours à nos partenaires de recrutement, qui sont nos experts sur le terrain, pour nous aider à prendre ces décisions qui sont parfois très déchirantes.

La sénatrice Poirier : Pouvez-vous me dire de quelle partie du Nouveau-Brunswick vous provenez?

Mr. Boudreau : Je sais que j'ai un accent étrange.

La sénatrice Poirier : Non, c'est un bel accent.

Mr. Boudreau : Je viens de Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Poirier : Lorsque vous deviez prendre beaucoup de temps pour vous rendre à l'école, d'où veniez-vous? De Moncton?

Mr. Boudreau : Non, de Saint-Jean. C'est le Centre scolaire Samuel de Champlain à Saint-Jean. C'est à 45 minutes de chez nous en voiture.

La sénatrice Poirier : Félicitations!

Le sénateur Maltais : Monsieur Charland, je vais vous ramener à l'histoire un peu, parce que mon collègue ne comprend pas le fonctionnement des commissions scolaires au Québec.

Je suis parent et grand-parent maintenant, comme vous. J'ai aussi été vice-président de la Fédération des commissions scolaires du Québec. Je suis partisan de ramener le parent à l'école. Vous savez que cela a été une dure lutte avec tous les gouvernements pour réussir à faire accepter les comités de parents, les comités d'écoles et le commissaire parent siégeant au Conseil des commissaires. Les comités de parents ne sont donc pas une organisation bénévole, mais font partie de la structure légale des commissions scolaires au Québec. C'est complètement différent, car s'ils ne sont pas là, la commission scolaire est inopérante.

Monsieur Charland, vous avez apporté beaucoup de changements au programme scolaire en enseignement de la langue seconde, et je vous en félicite. Vos prédecesseurs et vous avez beaucoup travaillé avec le ministère de l'Éducation. Vous avez pallié une chose qui était une anomalie flagrante. Cependant,

all the work you have done in primary and secondary schools to improve second-language quality is lost when students go on to CEGEP, where there is no more English instruction.

Experts tell us that in theory the students should be bilingual. That is not true; they cannot be bilingual. They can have a very good knowledge of English but they would need to continue to be provided with this knowledge at CEGEP.

I do not know if you agree with me but that is the problem in Quebec.

Mr. Charland: Senator Maltais, I would like to say two things. First, it is a small world and I am pleased to learn that I am speaking with someone from the Fédération des commissions scolaires. However, you must realize that currently under the Quebec curriculum, by Secondary V our students should be able to communicate in English, which does not mean that they are bilingual, because in order to be bilingual, students would need at least three times as many hours of contact with English. Our children have a working knowledge. The goal is for them to have a working knowledge when they travel and for them to be able to write and speak in English.

When they get to CEGEP that is a different matter. Take my personal experience with one of my daughters. You know that here in Quebec City there are Champlain and St. Lawrence Colleges and that a growing number of francophones from French-language schools, local French-language secondary schools, also attend Champlain College. Whether here in Quebec City or the Eastern Townships or on Montreal's South Shore, there are many young francophones taking this challenge head-on to go further. This is a possibility.

Now what we are seeing in French-language CEGEPs is that there are starting to be agreements between French-language and English-language CEGEPs to share teaching in various disciplines. One example I am thinking of is Vanier CEGEP in Montreal, and I am not sure of the French-language CEGEP — I believe it is Bois-de-Boulogne — where there are exchanges between both CEGEPs involving English programs, which are more and more popular. I am not saying it is the only solution but there are options that are becoming increasingly obvious.

Senator Maltais: Thank you very much for your explanations.

My congratulations, Mr. Boudreau, for your personal journey and your commitment to Canada's young francophones. Bravo! Canada needs more Alec Boudreaus.

I would like to say that the reason Quebec is not a member of the federation is that it is the only province with French as its official language.

Mr. Boudreau: That very much comes down to our structure as a federation. We have 11 members by and for young people and that is what is very important: that they work by and for young people, that they are self-directed. Of course there are employees

au Québec, on sent que tous les efforts que vous avez faits au primaire et au secondaire pour améliorer la qualité de la langue seconde se perdent lorsque les élèves accèdent au cégep, où il n'y a plus d'enseignement en anglais.

Les spécialistes nous disent que, en principe, les élèves devraient être bilingues. Ce n'est pas vrai, ils ne peuvent pas être bilingues. Ils peuvent avoir une très bonne connaissance de l'anglais, mais il faudrait continuer à leur transmettre cette connaissance dans les cégeps.

Je ne sais pas si vous êtes d'accord avec moi, mais voilà où est le problème au Québec.

M. Charland : J'ai envie, sénateur Maltais, de vous dire deux choses. Premièrement, le monde est toujours petit, et le fait de constater que j'ai quelqu'un devant moi de la Fédération des commissions scolaires me fait plaisir. Cependant, il faut bien comprendre que, à l'heure actuelle, le programme de l'école québécoise fait en sorte qu'en secondaire V, nos jeunes devraient pouvoir communiquer en anglais, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient bilingues, parce que pour être bilingue, il leur faudrait trois fois plus d'heures au contact de cette langue. Nos enfants sont fonctionnels. Le but est qu'ils puissent être fonctionnels lorsqu'ils voyagent et qu'ils puissent lire et s'exprimer en anglais.

Quand ils arrivent au cégep, c'est différent. Je prends l'expérience personnelle d'une de mes filles. Vous savez qu'il existe les collèges Champlain et St. Lawrence, ici à Québec, entre autres, et qu'il y a de plus en plus de francophones qui proviennent des écoles francophones, des écoles secondaires francophones de la région, qui fréquentent aussi le Champlain College. Que ce soit ici, à Québec, en Estrie ou sur la Rive-Sud de Montréal, il y a un grand nombre de jeunes francophones qui prennent ce défi à bras-le-corps pour aller plus loin. C'est une possibilité.

Maintenant, dans les cégeps de langue française, on constate qu'il commence à y avoir des ententes entre les cégeps francophones et les cégeps anglophones pour partager l'enseignement de différentes disciplines. Je pense, entre autres, au cégep Vanier, à Montréal, et je ne suis pas certain du cégep francophone, je crois que c'est Bois-de-Boulogne, où il y a des échanges entre ces deux cégeps quant à des programmes d'anglais, qui sont de plus en plus populaires. Je ne dis pas que c'est la seule solution, mais il y a des pistes qui sont de plus en plus évidentes.

Le sénateur Maltais : Merci beaucoup pour vos explications.

Mes félicitations, monsieur Boudreau, pour votre parcours personnel et votre engagement auprès des jeunes francophones du Canada. Bravo! Il en faudrait d'autres Alec Boudreau au Canada.

J'aimerais vous dire que si le Québec n'a pas adhéré à votre fédération, c'est parce que c'est la seule province qui a le français comme langue officielle.

M. Boudreau : Cela revient beaucoup à notre structure en tant que fédération. Nous avons 11 membres par et pour les jeunes, et c'est cela qui est très important : qu'ils travaillent par et pour les jeunes, qu'ils soient autogérés. Bien sûr, on a des employés, mais

but the young people are the ones making the decisions. In a minority setting it is just easier for people to form groups and create associations. If it were clear that a partner in Quebec could truly represent all Quebec youth, then we could have discussions and see what could be done.

Senator Maltais: You had a few experiences in Louisiana in particular; I too have often gone to Louisiana and noticed something: at some point parents and grandparents had lost the French language because of a compulsory law, and the young people were coming back to the French language. I will point to a small community in particular, Eunice: it rebuilt a theatre from the 1850s, which provides an exceptional setting. It is a village with 2,000 residents. Each day during the summer this little theatre stages two performances by local young people. It is exceptional and refreshing to see that they too are daring to identify with the French language today in that part of North America. When we compare our situations we see that the situation here Canada is not as serious as theirs. There is a lot of work to be done and thanks to people like you, we will get there.

The Chair: What role does the media play in preserving the French language for you and the young people you work with?

Mr. Boudreau: By the media, are you referring to newspapers?

The Chair: Social media, let's say.

Mr. Boudreau: Could you repeat the question?

The Chair: Do the young people you work with — for instance you spoke about the use of Twitter — do they use social media in French, in English? As for Facebook, for young people, is there room for French?

Mr. Boudreau: In my view, absolutely. What we are building through our activities and initiatives is a culture for young people, but it is a culture that is more difficult for them to live in. So they turn to social media and that really makes our job easier. When I post something on Facebook in French I see that I have friends in Quebec, Louisiana, Manitoba, Yukon who like what I posted, who comment on it, and together we have a discussion. It is interesting because we see that there are francophones and anglophones too, and online we can find a healthy exchange in both languages. Often anglophones will post comments in French because they support what I am doing, and at the same time there are francophones who will post in English or in both languages so it will be easier for an anglophone who commented to understand. It is a very healthy environment I am in on social media. French is vibrant and strong. I hear it is one of the most often-used languages online in the world. There is room for French and it is being used.

ce sont les jeunes qui prennent les décisions. En milieu minoritaire, c'est tout simplement plus facile pour les gens de se regrouper et de créer des associations. S'il était clair qu'un partenaire du Québec pouvait vraiment représenter la totalité des jeunes Québécois, à ce moment-là, on pourrait tenir des discussions et voir ce qu'on pourrait faire.

Le sénateur Maltais : Vous avez eu quelques expériences en Louisiane en particulier; moi aussi, je suis allé souvent en Louisiane et j'ai constaté une chose : à un moment donné, les parents et les grands-parents avaient perdu la langue française en raison d'une loi obligatoire, et les jeunes revenaient à la langue française. Je vais vous nommer une petite collectivité en particulier, Eunice : elle a reconstruit un théâtre des années 1850 qui est tout à fait exceptionnel comme décor. C'est un village de 2 000 habitants. En été, il y a deux représentations par jour dans ce petit théâtre, qui sont données par des jeunes du milieu. C'est exceptionnel et c'est rafraîchissant de voir qu'eux aussi osent s'identifier à la langue française aujourd'hui dans ce coin des Amériques. On s'aperçoit, lorsqu'on se compare, que notre situation, ici au Canada, est moins grave que la leur. Il y a beaucoup de travail à faire, et c'est grâce à des gens comme vous qu'on va y arriver.

La présidente : Quel rôle les médias jouent-ils dans le maintien de la langue française pour vous et pour les jeunes avec qui vous travaillez?

M. Boudreau : Les médias, vous parlez des journaux?

La présidente : Les médias sociaux, disons.

M. Boudreau : Pouvez-vous répéter la question?

La présidente : Est-ce que les jeunes avec qui vous travaillez — par exemple, vous avez parlé de l'utilisation de Twitter — utilisent les médias sociaux en français, en anglais? Quant à Facebook, pour les jeunes, y a-t-il une place pour le français?

M. Boudreau : D'après moi, absolument. Ce qu'on crée grâce à nos activités et à nos initiatives, c'est une culture auprès des jeunes, mais c'est une culture qui est plus difficile à vivre chez eux. Donc, on se tourne vers les médias sociaux et cela facilite beaucoup notre travail. Lorsque j'inscris quelque chose sur Facebook en français, je vois que j'ai des amis au Québec, en Louisiane, au Manitoba, au Yukon qui aiment ce que j'ai affiché, qui le commentent, et nous avons une discussion ensemble. C'est intéressant, parce qu'on voit qu'il y a des francophones et des anglophones aussi, et qu'en ligne, on peut trouver un partage sain dans les deux langues. Souvent, des anglophones font leurs commentaires en français, parce qu'ils m'appuient dans mes initiatives, et de la même façon, il y a des francophones qui vont publier en anglais ou de façon bilingue afin de faciliter la compréhension d'un anglophone qui a commenté. C'est un environnement très sain et dans lequel je vis sur les médias sociaux. Le français est vivant et fort. J'entends dire que c'est l'une des langues les plus souvent employées en ligne dans le monde. Il y a une place pour le français et on l'utilise.

The Chair: Thank you. I wish to thank our witnesses who came here today; Mr. Charland, a big thank-you for sharing your expertise and experience with us. Josée and Alec, thank you for your passion and your enthusiasm, and keep up your dedication. We support you. I declare the meeting adjourned.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Monday, March 30, 2015

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 5:02 p.m. to pursue its study on best practices for language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality.

Senator Claudette Tardif (Chair) in the chair.

[Translation]

The Chair: Honourable senators, I call this meeting of the Standing Senate Committee on Official Languages to order. My name is Claudette Tardif, senator from Alberta, and I am the chair of this committee. I would ask the senators to introduce themselves, starting on my left.

Senator Poirier: Rose-May Poirier from the province of New Brunswick.

Senator Fortin-Duplessis: Suzanne Fortin-Duplessis from Quebec City. Welcome.

Senator Maltais: Ghislain Maltais from Quebec. Welcome.

Senator McIntyre: Senator Paul McIntyre from the province of New Brunswick.

Senator Charette-Poulin: My name is Marie Poulin from northern Ontario.

Senator Chaput: I am Maria Chaput from Manitoba. Good evening.

The Chair: During this 41st Parliament, the members of the committee are examining language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality. The goal of the study is to examine existing policies, challenges and best practices that promote learning a second language in countries where there is more than one official language. As part of its study, the committee is examining both the Canadian perspective and the international perspective.

Today, we welcome two groups of witnesses that agreed to appear before the committee.

Senator Maltais: Madam Chair, before you present the witnesses, I have a point of order.

La présidente : Merci. Je tiens à remercier nos témoins qui sont venus aujourd'hui; monsieur Charland, un grand merci d'avoir partagé votre expertise et votre expérience avec nous. Josée et Alec, merci pour votre passion et votre enthousiasme, et continuez cet engagement. On vous appuie. Je déclare la séance levée.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le lundi 30 mars 2015

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 h 2, pour poursuivre son étude des meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique.

La sénatrice Claudette Tardif (présidente) occupe le fauteuil.

[Français]

La présidente : Honorables sénateurs, je déclare cette séance du Comité sénatorial permanent des langues officielles ouverte. Je m'appelle Claudette Tardif, sénatrice de l'Alberta, et je suis la présidente de ce comité. Je demanderais aux sénateurs de se présenter, en commençant à ma gauche.

La sénatrice Poirier : Rose-May Poirier, de la province du Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Suzanne Fortin-Duplessis, de la ville de Québec. Soyez les bienvenus.

Le sénateur Maltais : Ghislain Maltais, du Québec. Bienvenue.

Le sénateur McIntyre : Sénateur Paul McIntyre, de la province du Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Charette-Poulin : Je suis Marie Poulin, du Nord de l'Ontario.

La sénatrice Chaput : Je suis Maria Chaput, du Manitoba. Bonsoir.

La présidente : Au cours de cette 41^e législature, les membres du comité examinent les politiques linguistiques et l'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique. Le but de cette étude est d'examiner les politiques existantes, les défis et les bonnes pratiques qui favorisent l'apprentissage d'une deuxième langue dans les pays où il y a deux ou plusieurs langues officielles. Le comité, dans le cadre de son étude, examine à la fois la perspective canadienne et la perspective internationale.

Aujourd'hui, nous recevons deux groupes de témoins qui ont accepté notre invitation à comparaître devant le comité.

Le sénateur Maltais : Madame la présidente, avant que vous présentiez les témoins, j'aurais une question de règlement.

I stumbled on a press release in which the ministers of Francophone Affairs in Quebec and Ontario said that they had met with the Standing Senate Committee on Official Languages on February 2.

Either I was not there or I do not remember; but I have not missed any meetings. My colleague here is not aware of this. Did they meet with us or not?

The Chair: They did not meet with the Standing Senate Committee on Official Languages in an official capacity. That is a mistake.

Senator Maltais: Then this press release is incorrect.

The Chair: Yes of course, it is a mistake.

Senator Maltais: We should issue. . .

The Chair: I will quote this passage from the press release: "It is in this spirit that the two ministers met with the Standing Senate Committee on Official Languages this morning."

This is a mistake. They did not meet with all of the members of the Standing Senate Committee on Official Languages.

Senator Maltais: On the weekend, I met a minister from Quebec. He said to me, "You are lucky, you met the Minister of Francophone Affairs from Quebec to discuss official languages."

That surprised me. I checked the press release. But no one here remembers having met the minister.

The Chair: Senator, I personally met with the Minister of Interprovincial Affairs of Quebec concerning Radio-Canada. He had asked to meet me, but we did not meet in any official way.

Senator Maltais: We will have to issue a press release to correct this as soon as possible.

The Chair: Indeed.

Senator Maltais: A press release addressed to the Quebec and Ontario governments and to committee members. Otherwise people will think that we do not attend the committee.

The Chair: I will take note of that, and we will do what needs to be done, senator.

Senator Maltais: Thank you, Madam Chair. That was my short question.

The Chair: We are happy to welcome Pascal Arseneau, Chief Marketing Officer, Groupe Média TFO, and Julie Caron, Director, TFO Éducation, also from Groupe Média TFO.

TFO is a French-language cultural and educational television station that is available across Ontario, as well as in certain regions of Quebec, New Brunswick and Manitoba. We will start with a short video, and then we will hear from Mr. Arseneau and Ms. Caron.

Je suis tombé sur un communiqué de presse dans lequel les ministres des Affaires francophones du Québec et de l'Ontario disent avoir rencontré le Comité sénatorial permanent des langues officielles le 2 février.

Ou bien je n'y étais pas, ou bien je ne m'en souviens pas; pourtant, je n'ai pas manqué de réunions. Mon collègue ici n'est pas au courant. Est-ce qu'ils nous ont rencontrés ou pas?

La présidente : Ils n'ont pas rencontré le Comité sénatorial permanent des langues officielles de façon officielle. C'est une erreur.

Le sénateur Maltais : Alors ce communiqué est faux.

La présidente : C'est une erreur, évidemment.

Le sénateur Maltais : Il faudrait émettre...

La présidente : Je cite le passage du communiqué : « C'est dans cet esprit que les deux ministres ont rencontré le Comité sénatorial permanent des langues officielles, ce matin. »

C'est une erreur. Ils n'ont pas rencontré l'ensemble des membres du Comité sénatorial permanent des langues officielles.

Le sénateur Maltais : En fin de semaine, j'ai rencontré un ministre du Québec. Il m'a dit : « Vous êtes chanceux, vous avez rencontré le ministre des Affaires de la francophonie au Québec sur les langues officielles.

Cela m'a surpris. J'ai vérifié le communiqué de presse. Or, personne ici ne se souvient d'avoir rencontré ce ministre.

La présidente : Sénateur, j'ai rencontré personnellement le ministre des Affaires interprovinciales du Québec par rapport à Radio-Canada. Il avait demandé à me rencontrer, mais cela ne s'est pas déroulé de façon officielle.

Le sénateur Maltais : Il va falloir publier un communiqué de presse pour corriger cela dans les plus brefs délais.

La présidente : Tout à fait.

Le sénateur Maltais : Un communiqué de presse s'adressant aux gouvernements du Québec et de l'Ontario et aux membres du comité. On passe pour des gens qui n'ont pas été présents au comité.

La présidente : J'en prends note, et nous allons faire le suivi nécessaire, sénateur.

Le sénateur Maltais : Merci, madame la présidente. C'était ma petite question.

La présidente : Nous sommes heureux de recevoir Pascal Arseneau, directeur principal du marketing, Groupe Média TFO, et Julie Caron, directrice, TFO Éducation, également du Groupe Média TFO.

TFO est une chaîne de télévision éducative et culturelle en français offerte partout en Ontario, ainsi que dans certaines régions du Québec, du Nouveau-Brunswick et du Manitoba. Nous commencerons avec une courte vidéo, et ensuite nous entendrons M. Arseneau et Mme Caron.

[Presentation of a short video.]

Pascal Arseneau, Chief Marketing Officer, Groupe Média TFO: The Champlain Tablet, which you just saw in this promotional video, is an example of the potential of new media to deliver educational content in a modern format and in a way that Canadians use today. Imagine a digital application like the Champlain Tablet on your tablet or iPad. In addition to having access to historical content in text and video format, you could also have access to Samuel de Champlain's journal, his Twitter account, his electronic address book, his emails, his digital photo album, and so on.

This innovative educational project is one of Groupe Média TFO's contributions to the celebrations around the 400th anniversary of French-language presence in Ontario, something that we are celebrating this year. We are very honoured to have been invited to appear before the Standing Senate Committee on Official Languages. We are going to present Groupe Média TFO's experience. We are a public agency funded by the Ontario Ministry of Education.

Although there has been a French-language educational channel in Ontario for more than 30 years, TFO has been completely transformed over the last four years. We had to do so to better meet the needs of our viewers, who are primarily young people between the ages of 2 and 12.

As you know, people have changed their media consumption habits over the past few years, and they have done so at an unprecedented rate. You can now watch video content anytime anywhere, and not only on television. Since this transformation, we have seen a marked increase in consumption of content on TFO, in terms of viewership, ratings, the reach of our social media, our presence on the mobile market, and our digital content.

As an example, TFO's television viewership rates grew by 240 per cent over the last two years, while during that same period, the North American industry as a whole saw a decline of 10 per cent in terms of viewership.

On social media, we have reached 70 million views on our YouTube platform, essentially for our educational content Mini TFO for very young children aged 2 to 6. This makes TFO the number one YouTube channel in Canada intended for preschool-aged children, in both languages.

In addition to a television channel, we also operate more than 200 websites, 30 digital applications and 14 social media platforms.

Today, TFO is the only public broadcaster and producer of educational content in a minority setting — not only in Canada but, as far as we know, anywhere in the world.

[Présentation d'une courte vidéo.]

Pascal Arseneau, directeur principal marketing, Groupe Média TFO : La Tablette de Champlain, dont vous venez de voir une promo, est un exemple du potentiel des nouveaux médias lorsqu'il s'agit de livrer des contenus éducatifs dans une formule moderne et selon un mode de communication que les Canadiens utilisent aujourd'hui. Imaginez une application numérique comme la Tablette de Champlain sur votre tablette ou votre iPad. En plus d'avoir accès à du contenu historique présenté sous forme de texte et de vidéo, vous pouvez avoir accès au journal de bord de Samuel de Champlain, à son compte Twitter, à son carnet d'adresses électroniques, à ses courriels, à son album de photos numérique, et cetera.

Ce projet éducatif novateur est l'une des contributions du Groupe Média TFO aux célébrations du 400^e anniversaire de présence francophone en Ontario, que nous fêtons cette année. Nous sommes très honorés d'avoir été invités à comparaître devant le Comité sénatorial permanent des langues officielles. Nous allons vous présenter l'expérience du Groupe Média TFO, une agence publique financée par le ministère de l'Éducation de l'Ontario.

Bien qu'un service de télévision éducative française existe en Ontario depuis près de 30 ans, TFO s'est complètement transformée au cours des quatre dernières années. Nous devions le faire afin de mieux répondre aux besoins de l'auditoire composé notamment de jeunes de 2 à 12 ans.

Comme vous le savez, les consommateurs ont transformé leurs habitudes de consommation des médias au cours des dernières années, et ce, à un rythme jamais vu auparavant. On regarde maintenant du contenu vidéo partout et en tout temps, et pas seulement à la télévision. Depuis ce virage, nous avons constaté une croissance accélérée de la consommation du contenu de TFO, qu'il s'agisse de nos cotes d'écoute, de la portée de nos médias sociaux, de notre présence dans le domaine du mobile ou de notre offre numérique.

À titre d'exemple, à la télé, les cotes d'écoute de TFO ont connu une croissance de 240 p. 100 au cours des deux dernières années, alors que pendant cette même période, l'industrie en Amérique du Nord a connu une diminution de 10 p. 100 des cotes d'écoute.

Sur les médias sociaux, nous avons atteint 70 millions de visionnements sur nos plateformes YouTube, essentiellement en ce qui concerne nos contenus éducatifs Mini TFO pour les tout-petits de 2 à 6 ans. Ceci fait de TFO la première chaîne YouTube au Canada s'adressant aux enfants d'âge préscolaire, et ce, toutes langues confondues.

En plus d'une chaîne télé, nous exploitons plus de 200 sites web, une trentaine d'applications numériques et 14 plateformes sur les médias sociaux.

TFO est aujourd'hui le seul producteur et diffuseur public de contenu éducatif en milieu minoritaire, et ce, non seulement au Canada, mais, à notre connaissance, partout dans le monde.

Today, we would like to present TFO Éducation, our specially designed service tailored for school children, which offers 7,000 pedagogical resources on its website to more than 30,000 teachers and 2 million students in English and French-language schools all across Canada.

I will ask my colleague Julie Caron, Director of TFO Éducation, to tell you more. But first of all, I would like to present another video.

[Presentation of a short video.]

Julie Caron, Director, TFO Éducation, Groupe Média TFO:
Hello. First of all, I would say that the success of TFO Éducation is based on our ability to support teachers and students in developing the skills they need to learn in the 21st century. These are essential skills such as cooperation, creativity, critical thinking and communication.

Thanks to the TFO Éducation website, teachers, students, parents and our community partners have access to quality pedagogical resources online in French, resources which reflect the priorities and plans of Canada's education ministers.

The TFO Éducation Web platform is designed to meet the specific needs of Canadian educators and to provide them with a space where they can work and discuss things with their colleagues and their students. Furthermore, the rich and authentic content provided by TFO Éducation help teachers carry out teaching activities that are engaging and dynamic for students and that deal with important and current subjects.

I will give you some numbers. TFO Éducation has more than 7,000 educational resources, videos, websites, games, applications, teaching guides and so on. It is also associated with 72 school boards in Ontario, in other words all of the French-language and English-language school boards, with the English-language school boards being involved because of their French as a second language programs (French Immersion/Extended French).

There are also 63 school boards outside of Ontario which have subscriptions, including B.C., Alberta and Nova Scotia. I would also mention that since 2010, TFO has been the official designated provider of educational resources for all the school boards in Manitoba.

Although our products were originally intended for French-language education, TFO Éducation has always been a great subject of interest in communities where French is taught as a second language.

In August 2014, there was a significant development that allowed us to take an important step in that direction, through a partnership with the Ontario Ministry of Education, to provide access to our services to all English-language school boards in Ontario.

Aujourd'hui, nous vous présentons plus particulièrement TFO Éducation, notre service spécialement destiné au milieu scolaire qui offre, par l'intermédiaire de son site web, 7 000 ressources pédagogiques à plus de 30 000 enseignants et 2 millions d'élèves des écoles de langues française et anglaise aux quatre coins du Canada.

J'invite ma collègue Julie Caron, directrice de TFO Éducation, à vous en parler davantage, mais, tout d'abord, je vous présente une autre vidéo.

[Présentation d'une courte vidéo.]

Julie Caron, directrice, TFO Éducation, Groupe Média TFO :
Bonjour. Je dirais d'abord que le succès de notre franchise TFO Éducation repose sur notre capacité à appuyer les enseignants et les élèves dans le développement des compétences nécessaires à l'apprentissage au XXI^e siècle. Il s'agit des compétences essentielles telles que la collaboration, la créativité, le sens critique et la communication.

Grâce à notre site web TFO Éducation, les enseignants, les élèves, les parents et nos partenaires communautaires ont accès à des ressources pédagogiques en ligne de qualité, en français, alignées sur les programmes et les priorités des ministères de l'Éducation au Canada.

Conçue pour répondre aux besoins spécifiques des éducateurs canadiens, la plateforme web TFO Éducation leur offre un espace de travail et d'échange avec leurs collègues et leurs élèves. De plus, les contenus riches et authentiques de TFO Éducation appuient les enseignants dans la réalisation d'activités pédagogiques qui sont engageantes et dynamiques pour les élèves et qui abordent des sujets importants et actuels.

TFO Éducation, en chiffres, représente plus de 7 000 ressources éducatives, des vidéos, des sites web, des jeux, des applications, des guides pédagogiques, et cetera. Elle représente aussi 72 conseils scolaires abonnés en Ontario, c'est-à-dire tous les conseils scolaires de langue française et de langue anglaise, les conseils scolaires de langue anglaise étant abonnés pour les élèves inscrits aux programmes de français langue seconde (*French Immersion/Extended French*).

On compte également 63 conseils scolaires abonnés hors Ontario, y compris la Colombie-Britannique, l'Alberta, et la Nouvelle-Écosse. Nous soulignons aussi que depuis 2010, TFO est désigné fournisseur officiel de ressources éducatives pour tous les conseils scolaires du Manitoba.

Bien que notre offre soit destinée, à l'origine, au milieu de l'éducation en français langue première, TFO Éducation a toujours suscité un vif intérêt de la part des communautés de l'enseignement du français langue seconde.

En août 2014, une évolution importante nous a permis de franchir un nouveau pas dans cette direction, dans le cadre d'un partenariat avec le ministère de l'Éducation de l'Ontario, pour offrir l'accès à nos services à tous les conseils scolaires de langue anglaise de l'Ontario.

This agreement also allowed us to develop a new way for teachers to find resources tailored to the specific level of second language ability, as based on the Common European Framework of Reference for Languages. This has opened the door to even better relationships with all francophiles around the world.

Finally, visits to our TFO Éducation website have been steadily increasing since its creation — a clear sign that people are interested in learning French in Canada and in receiving online digital educational content. As an example, in a study involving 1,200 respondents, mainly teachers, in June 2014, 45 per cent of teachers who subscribe to the service said that they use TFO Éducation videos at least once a week in the classroom. Furthermore, 88 per cent of these teachers said they were fully satisfied with the resources provided by TFO Éducation which allowed them to meet their needs in a school context.

Mr. Arseneau: In conclusion, Groupe Média TFO has 165 employees in Toronto, Ottawa and Sudbury. But our activities are national, as you have heard, and as our many partnerships demonstrate; we have been developing them over the last few years with partners such as community media and official language minority communities across the country, and organizations like Canadian Parents for French.

TFO Éducation is an educational media tailored to the needs of francophone minority communities and French as a second language students in Canada. We already reach nearly 700,000 Canadian households outside of Ontario, either by cable or by satellite, mainly in New Brunswick, Quebec and Manitoba. However, TFO has less reach in the Western provinces in particular.

We have started the process of renewing our broadcasting licence with the CRTC. In this context, Groupe Média TFO has asked the CRTC to grant TFO mandatory carriage on all distribution networks, as per part 9(1)(h) of the Broadcasting Act. The goal of this request is to ensure that francophones in all regions of Canada have access to educational programming from Groupe Média TFO.

Thank you for giving us the opportunity to speak to you. We are now available to answer your questions.

The Chair: Thank you, Ms. Caron and Mr. Arseneau. We will now move to questions. The first question will be from the deputy chair of the committee, Senator Fortin-Duplessis, to be followed by Senator McIntyre.

Cette entente nous a d'ailleurs permis de développer une nouvelle fonction qui permet aux enseignants de chercher des ressources selon le niveau de langue seconde orienté sur le Cadre européen commun de référence pour l'apprentissage des langues secondes — le CECCR. Cette évolution nous permet d'envisager un avenir riche en relation avec tous les francophiles du monde.

Finalement, signe d'un engouement pour le fait français au Canada et pour le contenu éducatif numérique en ligne, la fréquentation de notre site web TFO Éducation ne cesse de progresser depuis la création de celui-ci. À titre d'exemple, dans un sondage réalisé auprès de 1 200 répondants, principalement des enseignants, en juin 2014, 45 p. 100 des enseignants abonnés ont affirmé utiliser des vidéos de TFO Éducation au moins une fois par semaine en salle de classe. De plus, 88 p. 100 des enseignants abonnés se sont dits entièrement satisfaits des ressources offertes par TFO Éducation pour répondre aux besoins du milieu scolaire.

M. Arseneau : En conclusion, le Groupe Média TFO, c'est 165 employés situés à Toronto, à Ottawa et à Sudbury. La portée de nos activités est cependant nationale, comme vous l'avez entendu, et comme en témoignent aussi les nombreux partenariats que nous avons développés au cours des dernières années avec des partenaires comme les médias communautaires et les communautés de langues officielles en milieu minoritaire partout au pays, et aussi avec des organisations comme Canadian Parents for French.

TFO Éducation est un média éducatif taillé sur mesure pour et pour les communautés francophones minoritaires et les apprenants du français langue seconde du Canada. Déjà, nous rejoignons près de 700 000 foyers canadiens à l'extérieur de l'Ontario, par câble ou par satellite, principalement au Nouveau-Brunswick, au Québec et au Manitoba. Cependant, TFO jouit d'un faible rayonnement dans les provinces de l'Ouest en particulier.

À ce sujet, nous avons entamé le processus de renouvellement de notre licence de diffusion auprès du CRTC. Dans ce contexte, le Groupe Média TFO a demandé au CRTC de lui accorder une ordonnance pour rendre l'offre de la chaîne TFO obligatoire pour tous les systèmes de distribution, en vertu de l'alinéa 9(1)h) de la Loi sur la radiodiffusion. L'objectif de cette demande est de veiller à ce que les francophones de toutes les régions du Canada puissent avoir accès à la programmation éducative primée du Groupe Média TFO.

Nous vous remercions de cette occasion de vous adresser la parole, et nous demeurons disponibles pour répondre à vos questions.

La présidente : Je vous remercie, madame Caron et monsieur Arseneau. Nous allons passer aux questions. La première question sera posée par la vice-présidente du comité, la sénatrice Fortin-Duplessis, suivie du sénateur McIntyre.

Senator Fortin-Duplessis: Mr. Arseneau and Ms. Caron, I am so happy that you were able to participate in our committee. I would like to congratulate you on the two videos that you presented.

We are all aware of the effects that new technologies and social media can have on our youth. I have noticed that Groupe Média TFO is a leader in this regard.

I also want to congratulate you for your commitment to develop and make available French-language teaching resources to families, teachers and students.

In your opinion, should the federal government play a role in implementing a future national strategy?

Mr. Arseneau: That's a good question. Currently, TFO Éducation receives almost 100 per cent of its funding from the Ontario Ministry of Education. There is some additional revenue provided by cable distributors. Various programs, including federal programs, allow TFO Éducation to have access to special funding for digital television productions.

There are several programs available once you have broad national distribution. An organization can obtain a support in order to allow Canadians to be aware of the services they offer. Very recently, I referred to our project Le rêve de Champlain, of which you saw a short excerpt. This is a series that we launched as part of the 400th anniversary of the French presence in Ontario. For this project, Heritage Canada gave us \$407,000.

Senator Fortin-Duplessis: Do you have anything to add, Ms. Caron?

Ms. Caron: That support from Heritage Canada allowed us to develop teaching kits that were sent to schools to allow teachers to use this video in social sciences classes, French classes and French as a second language classes.

Senator Fortin-Duplessis: Could you tell us about the real reach of these new digital resources? In fact, these are new tools that you are using in teaching. Do you have an idea of their scope?

Mr. Arseneau: That is an excellent question. It would be difficult to give you a definitive picture of the situation, because the situations are very different from one region to another. However, we have observed that social media are being used more and more in the classroom.

I think that Julie will be able to provide some more specific examples.

Ms. Caron: Yes indeed, there are teaching strategies that promote the usage of videos. These are inverted classes where teachers seek to share videos with students so that they can use them not only at school, but also at home to work on their homework or any other assignment.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Monsieur Arseneau et madame Caron, je suis ravie de votre participation à notre comité. Je tiens à vous féliciter pour les deux vidéos que vous nous avez présentées.

Nous sommes bien conscients des répercussions des nouvelles technologies et des médias sociaux sur nos jeunes. Or, je constate que votre Groupe Média TFO est un chef de file à cet égard.

Je tiens à vous féliciter pour votre engagement à développer et à mettre à la disposition des familles, des professeurs ainsi que des élèves des ressources pédagogiques en français.

Selon vous, le gouvernement fédéral devrait-il jouer un rôle dans l'éventuelle mise en place d'une stratégie pancanadienne?

Mr. Arseneau : C'est une bonne question. À l'heure actuelle, le financement de TFO Éducation provient presque à 100 p. 100 du ministère de l'Éducation de l'Ontario. Il y a une somme supplémentaire de revenus qui provient de la câblodistribution. Divers programmes, dont des programmes fédéraux, permettent à TFO Éducation d'avoir accès à du financement spécial destiné à des productions télévisuelles et numériques.

Il existe quelques programmes à partir du moment où il y a une distribution nationale plus large. Une organisation peut bénéficier de tout soutien afin de permettre à tous les Canadiens d'être au courant de cette offre. Tout récemment, j'ai fait référence à notre projet Le rêve de Champlain, dont vous avez vu un court extrait. C'est une série que nous avons lancée dans le cadre du 400^e anniversaire de la présence francophone en Ontario et pour laquelle Patrimoine canadien nous a accordé une aide financière de 407 000 \$.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Avez-vous un commentaire à ajouter, madame Caron?

Mme Caron : L'appui de Patrimoine canadien nous a permis de développer des trousseaux pédagogiques qui seront envoyées dans les écoles et qui permettront aux enseignants d'exploiter cette production dans le cadre des cours de sciences humaines, de français et de français langue seconde.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Pouvez-vous nous donner la portée réelle de ces nouveaux apprentissages numériques? En fait, ce sont de nouveaux outils que vous utilisez pour l'enseignement. Avez-vous une idée de leur portée réelle?

Mr. Arseneau : C'est une excellente question. Il serait difficile de tracer un portrait définitif de la situation, car, d'une région à l'autre, les réalités sont très différentes. Cependant, on remarque qu'il y a une percée importante de l'utilisation des nouveaux médias dans la salle de classe.

Je crois que Julie pourrait vous donner des exemples plus précis.

Mme Caron : Oui, il y a des stratégies d'enseignement qui favorisent l'utilisation de la vidéo. On parle de classes inversées où les enseignants cherchent à partager des vidéos avec les élèves pour qu'ils les utilisent non seulement à l'école, mais aussi à la maison dans le cadre de leurs devoirs et de leurs travaux.

It is a difficult question to answer. However, we do note that the usage of digital media in education is no longer limited to the classroom, but is well integrated into the whole spectrum of learning. What is more, this garners the participation of parents and other various community stakeholders, thus increasing its reach.

Mr. Arseneau: This goes beyond the world of education, into the world of the media. A 2014 study shows that young people are watching more and more videos on mobile platforms such as on the phone or on the tablet computer. They watch content that can be found on channels such as YouTube and on television. As it stands, over 50 per cent of video content is watched on mobile platforms rather than on television.

There have been significant changes in the video-watching habits among youth in all spheres of activity as well as in the classroom.

Senator McIntyre: Ms. Caron and Mr. Arseneau, I would like to thank you for your presentations. It is clear that teaching methods for second-language learning have very much changed over the years.

As you mentioned, your education television channel is broadcast throughout Ontario as well as in certain regions of Quebec, Manitoba, and New Brunswick. How many subscribers do you have in my home province, New Brunswick?

Mr. Arseneau: I unfortunately do not have an answer to your question. If I may, I will get back to you with the correct answer. I would not want to give you false information.

Senator McIntyre: Is your channel popular in this province?

Mr. Arseneau: We could be doing more. We recently went on tour around the eastern provinces. Julie participated in some of these meetings and she would no doubt be able to give you some more information.

Ms. Caron: Yes, I also have a figure to give you on subscription levels for TFO Éducation, which is different. Your question was regarding subscriptions to cable, but the TFO Éducation platform that provides educational content for Nova Scotia... I am sorry but we do not have the data for New Brunswick. As it stands, among our subscribers, we have a school board from New Brunswick and two school boards from Nova Scotia.

I am sorry. I thought that I had the statistics with me. School boards subscribe their teachers to TFO Éducation, which means that they can broadcast educational content in schools, content that is then shared with their students.

Il est difficile de répondre à cette question. On remarque, cependant, que l'utilisation des médias numériques dans le domaine de l'éducation n'est plus confinée à une utilisation en salle de classe, mais bien intégrée dans le continuum de l'apprentissage. De plus, cela fait participer les parents et les divers intervenants communautaires, ce qui permet d'élargir la portée.

M. Arseneau : Cela ne concerne pas spécifiquement le milieu de l'éducation, mais aussi le milieu des médias. Une étude publiée en 2014 montre que les jeunes consomment davantage de contenus vidéo sur des plateformes mobiles, comme le téléphone ou la tablette. Il s'agit de contenus que l'on retrouve sur des chaînes comme YouTube et à la télévision. À l'heure actuelle, plus de 50 p. 100 des contenus vidéo sont consommés au moyen des plateformes mobiles et non à la télévision.

On constate des changements importants dans la consommation de vidéos chez les jeunes dans toutes les sphères d'activité, ainsi que dans les salles de classe.

Le sénateur McIntyre : Madame Caron et monsieur Arseneau, je vous remercie pour vos présentations. Décidément, les méthodes utilisées pour l'enseignement d'une langue seconde ont beaucoup changé au fil des ans.

Comme vous l'avez mentionné, votre chaîne de télévision éducative est diffusée partout en Ontario, ainsi que dans certaines régions du Québec, du Manitoba et du Nouveau-Brunswick. Combien d'abonnés avez-vous au Nouveau-Brunswick, qui est ma province natale?

M. Arseneau : Malheureusement, je ne peux pas répondre à votre question. Si vous me le permettez, je vais revenir avec une réponse. Je ne veux pas vous induire en erreur.

Le sénateur McIntyre : Est-ce que cela fonctionne bien dans cette province?

M. Arseneau : Nous pourrions en faire davantage. Nous avons fait une tournée, récemment, dans les provinces de l'Est. Julie a participé à certaines de ces rencontres, et elle pourrait sans doute apporter des précisions.

Mme Caron : Oui, j'ai un nombre à vous donner par rapport aux abandonnements à la plateforme TFO Éducation, ce qui est différent. Votre question concernait les abonnés en câblodistribution, mais la plateforme TFO Éducation, qui distribue les contenus éducatifs pour la Nouvelle-Écosse... Je suis désolée, il nous manque les données pour le Nouveau-Brunswick. Parmi nos abonnés, nous comptons en ce moment un conseil scolaire du Nouveau-Brunswick et deux conseils scolaires de la Nouvelle-Écosse.

Je suis désolée. Je croyais avoir les chiffres en main. Les conseils scolaires abonnent leurs enseignants à TFO Éducation, ce qui leur permet de diffuser le contenu éducatif à l'école et de le partager avec leurs élèves.

Senator McIntyre: The CRTC issued a licence to TFO Éducation in 2008. The licence will expire in August of this year. These past two years, stakeholders have very often stated that they would like to see mandatory distribution of TFO Éducation throughout Canada. I also understand why the CRTC did not follow through with this request. Do you have any news from CRTC on the subject?

Mr. Arseneau: In fact, TFO Éducation has never made such a request. As far as I know, this is the first time that we have tabled an order request pursuant to paragraph 9(1)(h). The request was not tabled by TFO Éducation, but by various communities. Requests were made by the public or organizations that wanted to have this broadcast nationally.

Along with its recent regulatory policy on distribution, the CRTC just published a report titled *Let's Talk TV: A World of Choice*. The CRTC is considering expanding the reach of educational television services beyond provincial borders. It is an important sign from the CRTC, because it allows all terrestrial distribution undertakings to include out-of-province educational television services. The door is therefore open, and the time was right to submit this application.

Senator Charette-Poulin: Thank you, Madam Chair. I would like to thank you, Mr. Arseneau and Ms. Caron, for having accepted our invitation. Since I am from Ontario, I will take this opportunity to congratulate your president and chief executive officer, Glenn O'Farrell, as well as the whole team, for the extraordinary work done by TFO Éducation, not only on the traditional channel but also in the use of new distribution tools.

I sincerely congratulate you on the important role you play in education in Ontario. Mr. Arseneau, you said at the beginning that TFO is enjoying a significant increase in its ratings and the use of its services. To what do you attribute this increase?

Mr. Arseneau: If I had the answer, I could sell it to other networks and make a lot of money. We do have a bit of an idea. In fact, during this time of transformation in media and the way media is consumed, organizations like ours were very nervous about whether our content should stay on TV platforms or whether we should broadcast it on all platforms instead. It is clear now that whether it is a person taking the bus and watching a music video or someone waiting for a taxi and listening to the news on their phone, we have to offer our content on the platforms that people are using. It is a chance we took a few years ago. We believe that one of the reasons there has been an increase in ratings is that our content is now found everywhere and that brings people back to the channel. Once we are part of their daily life at different times, they want to find us, whether it is through the news that we put on our social media and that we broadcast on cell phones, or through our digital applications on tablets, et cetera.

Le sénateur McIntyre : La licence de TFO Éducation a été émise en 2008 par le CRTC et elle expirera en août cette année. À de nombreuses reprises, au cours des dernières années, des intervenants se sont prononcés en faveur d'une distribution obligatoire de TFO Éducation dans l'ensemble du Canada. Je comprends également que le CRTC n'a jamais donné suite à cette demande. Avez-vous eu des nouvelles du CRTC à ce sujet?

M. Arseneau : En fait, TFO Éducation n'a jamais fait de demande. À ma connaissance, c'est la première fois que nous présentons une demande d'ordonnance en vertu de l'alinéa 9(1)h). La demande n'a pas été présentée de la part de TFO Éducation, mais dans les communautés, il y avait des demandes qui provenaient du public ou d'organismes qui souhaitaient une diffusion nationale.

Dans le cadre de sa récente politique réglementaire sur les questions de distribution, le CRTC vient de publier un rapport intitulé *Parlons télé : Un monde de choix*. Le CRTC exploite la possibilité d'élargir le rayonnement des services de télévision éducative hors province. C'est un signe important de la part du CRTC, parce qu'il permet à toutes les entreprises de distribution terrestre d'inclure les services de télévision éducative hors province. La porte est donc ouverte, et le moment était propice pour présenter cette demande.

La sénatrice Charette-Poulin : Je vous remercie, madame la présidente. Je tiens à vous remercier, monsieur Arseneau et madame Caron, d'avoir accepté notre invitation. Étant donné que je suis de l'Ontario, je profite de l'occasion pour féliciter votre président et chef de la direction, Glenn O'Farrell, ainsi que toute l'équipe, pour le travail extraordinaire accompli par TFO Éducation, non seulement au chapitre de la chaîne traditionnelle, mais aussi en ce qui concerne l'utilisation des nouveaux outils de distribution.

Je vous félicite sincèrement du rôle important que vous jouez au sein du service éducatif de l'Ontario. Monsieur Arseneau, vous avez dit, au début, que TFO jouissait d'une augmentation importante de ses cotations d'écoute et de la fréquentation de ses services. À quoi attribuez-vous cette augmentation?

M. Arseneau : Si j'avais la réponse, je pourrais la vendre à d'autres réseaux et faire beaucoup d'argent. On en a tout de même une petite idée. En fait, pendant cette période de transformation des médias et des modes de consommation des médias, des entreprises comme la nôtre ressentaient beaucoup de nervosité à savoir si nos contenus devaient demeurer sur les plateformes télé ou si nous devions plutôt les diffuser sur toutes les plateformes. Or, on le voit bien, qu'il s'agisse d'une personne qui prend l'autobus et qui écoute une vidéo de musique, ou d'une personne qui attend un taxi et qui écoute les nouvelles sur son téléphone, il faut effectivement offrir notre contenu sur les plateformes qui sont utilisées par les gens. C'est un pari qu'on a fait il y a quelques années. On croit que l'une des raisons pour lesquelles il y a eu une augmentation des cotations d'écoute, c'est que nos contenus se retrouvent maintenant partout et que cela ramène les gens à la chaîne. Une fois que nous faisons partie de leur quotidien à différents moments, ils veulent nous retrouver, que ce soit au

Senator Charette-Poulin: It is because of accessibility?

Mr. Arseneau: That is what we are hoping, in any case.

Senator Charette-Poulin: We have had many witnesses here with whom we have discussed, a number of times, the importance of the training of second-language teachers. What relationship do you have with teachers? The products are mostly aimed at children — or the young at heart — but what relationship do you have with teachers?

Ms. Caron: Regarding the TFO Éducation platform, what we do is use the educational content produced and broadcasted by TFO. We categorize it and prepare it for education, so that we speak the same language as the teacher. That way the teacher can find resources, content or videos, for example, based on grade level, topic or themes that are important to education.

For example, a teacher could decide to search for content for students aged 8 to 10 about bullying, to use it in their social studies course. By presenting that content to teachers, we allow them to find what they are looking for and what meets their needs and, of course, the needs of their students.

However, as part of our education services, we also offer teachers different workshops, including teaching support, and workshops delivered in person. We have a small team that offers workshops for teachers on our resources to school boards and schools, but also on the way these resources can be used in teaching. We have a very good educational program, but we want to make it an engaging activity, that has educational value.

We also offer support by email and over the phone to teachers who request it. TFO Éducation has a small team, but we work very hard to deliver our educational content in the best possible way to teachers. We also prepare educational guides and sheets on the use of the content. Through an educational sheet, we propose ideas for classroom use to teachers who find a video on content that is of interest to them. All of that can be accessed and downloaded from the TFO Éducation website.

Senator Maltais: I am glad you are here. In Quebec, we have Radio-Québec which, when it started, was mandated to promote the French language in Quebec, in the regions, through culture.

moyen des nouvelles que nous mettons sur nos médias sociaux et que nous diffusons sur les téléphones mobiles, ou au moyen de nos applications numériques qui se retrouvent sur les tablettes, et cetera.

La sénatrice Charette-Poulin : C'est donc l'accessibilité?

M. Arseneau : C'est notre pari, en tout cas.

La sénatrice Charette-Poulin : Nous avons entendu plusieurs témoins ici avec lesquels on a discuté, à quelques reprises, de l'importance de la formation des enseignants de langue seconde. Quel lien avez-vous avec les enseignants? Les produits s'adressent surtout aux enfants — ou aux jeunes de cœur —, mais quels sont les liens que vous entretenez avec les enseignants?

Mme Caron : En ce qui concerne la plateforme de TFO Éducation, ce que nous faisons, c'est reprendre les contenus éducatifs qui sont produits et diffusés par TFO. Nous les catégorisons et les enrobons d'une enveloppe pédagogique, de sorte que nous parlons le même langage que l'enseignant. L'enseignant peut ainsi chercher des ressources, des contenus, des vidéos, par exemple, selon le niveau scolaire, selon la matière, selon les thématiques qui sont chères à l'éducation.

Par exemple, un enseignant pourrait décider de rechercher du contenu s'adressant à des élèves de 8 à 10 ans au sujet de l'intimidation, afin de l'utiliser dans son cours d'études sociales. À ce moment-là, en présentant ces contenus aux enseignants, nous leur permettons de trouver ce qu'ils cherchent et ce qui répond à leurs besoins et, évidemment, aux besoins de leurs élèves.

Cependant, dans le cadre de nos services éducatifs, nous offrons aussi aux enseignants différents ateliers, y compris un support pédagogique, et des ateliers donnés en personne. Nous avons une petite équipe qui offre, dans les conseils scolaires et les écoles, des ateliers aux enseignants sur nos ressources, mais aussi sur la façon dont ces ressources peuvent être utilisées de façon pédagogique. Nous avons une émission éducative qui est très intéressante, mais nous voulons en faire une activité engageante, qui a une valeur éducative.

Nous offrons aussi du soutien par courriel et par téléphone aux enseignants qui le demandent. TFO Éducation regroupe une petite équipe, mais nous travaillons vraiment à pied d'œuvre pour livrer notre contenu éducatif de la meilleure façon possible aux enseignants. Nous élaborons aussi des guides pédagogiques, des fiches pédagogiques sur l'utilisation de ces contenus. Ainsi, à l'aide d'une fiche pédagogique, nous proposons des idées d'utilisation en classe à l'enseignant qui trouve une vidéo portant sur un contenu qui l'intéresse. Tout cela est accessible et téléchargeable à partir du site web de TFO Éducation.

Le sénateur Maltais : Je suis heureux que vous soyez là. Au Québec, nous avons Radio-Québec qui, au début de son existence, avait comme mandat de faire la promotion de la langue française au Québec, dans les régions, par le truchement de la culture.

Today, the government does not know what to do with Radio-Québec anymore. Millions of dollars have been invested yet Radio-Canada cannot differentiate itself from channel V, which only airs shows that garner profitable ratings.

We talked about ratings earlier. You know that now, in Quebec, the TFO channel is included by Videotron. I wonder if you do not have better ratings with youth than Radio-Québec. Since I am a grandfather, I allow myself to watch what my grandchildren watch on TV. They are very interested in what you make, because they are in elementary school. I applaud you for that.

One question intrigues me. Do you offer the same educational materials to youth in high school as youth in elementary school? What I have seen is for children aged 0 to 11 or 12, but I have not seen anything else. Perhaps I am mistaken; in that case, please correct me.

Mr. Arseneau: We offer content for the whole learning continuum, including the college level. As you have noted, our strength is in the under-12 bracket. In our inventory of resources, we also have content for preschoolers. Furthermore, we have reached an agreement with the Association francophone à l'éducation des services à l'enfance de l'Ontario, AFÉSEO, which is an association of early childhood educators, as well as all teachers, at the elementary, high school and even college level. As you have noticed, most of our television content is for children aged 2 to 12.

Senator Maltais: Last week, we welcomed the Swiss ambassador, who told us that in his country, there is a three-language program. Senator Charette-Poulin asked him for the recipe for it, and his answer was, "immersion, immersion, immersion". In your education materials, have you also covered immersion?

Ms. Caron: Yes. In fact, as I said earlier, historically TFO mainly served francophones, French-language schools in Ontario, which were its main target group. However, over the years, we have developed content for immersion programs, so there are different levels. We have adapted some content, some teachers' guides, to make them usable tools, to offer teachers adaptations to use in immersion, but with the same content.

Thanks to the new agreement reached with the Ministry of Education of Ontario, we are developing a lot more content and teachers' guides, and we cover all types, even core French. However, immersion remains, for us, in terms of French as a second language, our most natural target. Therefore, we prepare a large amount of content for immersion.

Aujourd'hui, le gouvernement ne sait plus que faire de Radio-Québec. Ce sont des millions de dollars investis qui, somme toute, ne permettent pas à la SRC de se différencier du canal V, qui ne passe que des émissions qui obtiennent des cotes d'écoute rentables.

On parlait des cotes d'écoute plus tôt. Vous savez que, maintenant, au Québec, la chaîne TFO est incluse dans l'offre de Vidéotron. Je me demande d'ailleurs si vous n'avez pas de meilleures cotes d'écoute que Radio-Québec, du côté des jeunes. Comme je suis grand-père, je me permets de regarder ce que regardent mes petits-enfants à la télé. Ils s'intéressent beaucoup à ce que vous faites, parce qu'ils sont à l'école primaire. Je vous en félicite.

Une question m'intrigue. Est-ce que vous offrez les mêmes moyens pédagogiques aux jeunes du secondaire qu'aux jeunes du primaire? Ce que j'ai vu s'adresse aux 0 à 11 ou 12 ans, mais je n'ai pas vu autre chose. Peut-être que je fais erreur; dans ce cas, veuillez me corriger.

M. Arseneau : Nous offrons des contenus pour tout le continuum d'apprentissage, y compris le niveau collégial. Comme vous l'avez noté, notre force se situe effectivement dans le crâne des 12 ans. Dans notre inventaire de ressources, nous avons aussi des contenus qui visent le niveau préscolaire. D'ailleurs, nous avons conclu une entente avec l'Association francophone à l'éducation des services à l'enfance de l'Ontario (AFÉSEO), qui est une association d'éducateurs de la petite-enfance, y compris tous les enseignants des milieux scolaires, du primaire, du secondaire et même du collégial. Effectivement, comme vous l'avez observé, la majeure partie de notre contenu télé touche principalement les 2 à 12 ans.

Le sénateur Maltais : Nous avons reçu, la semaine dernière, l'ambassadeur de Suisse qui nous disait que dans son pays, il y a un programme sur trois langues. La sénatrice Charette-Poulin lui en a demandé la recette, ce à quoi il a répondu en répétant trois fois « immersion, immersion, immersion ». Est-ce que, dans votre volet pédagogique, il y a le volet immersion également?

Mme Caron : Oui. En fait, comme je le mentionnais tout à l'heure, historiquement, TFO a desservi surtout les francophones, les écoles de langue française en Ontario, qui constituaient sa cible principale. Mais, au fil des ans, nous avons développé des contenus pour les programmes d'immersion, c'est-à-dire qu'il y a différents niveaux. Nous avons adapté certains contenus, certains guides pédagogiques, pour en faire des outils utilisables, afin de proposer aux enseignants des adaptations à utiliser en immersion, mais avec le même contenu.

Grâce à la nouvelle entente conclue avec le ministère de l'Éducation de l'Ontario, nous développons beaucoup plus de contenus et de guides pédagogiques d'accompagnement des enseignants, et nous envisageons tous les volets, même le volet du français de base. Cependant, l'immersion demeure, pour nous, en ce qui concerne le français langue seconde, notre cible la plus naturelle. Donc, nous élaborons une bonne quantité de contenus pour ce volet.

Senator Maltais: Your funding is essentially from the government, whether federal or provincial. Do you seek sponsors who would like to join TFO?

Mr. Arseneau: In fact, TFO has been selling air time to partners or sponsors for a number of years, always according to certain rules. We try to avoid offering commercial slots at ill-suited times, for example, of course, during children's programming. However, we currently have corporate and even government partners. I can give you the example of the Ministry of Health of Ontario that buys air time from TFO for a health campaign.

Senator Maltais: I have one last little comment: keep your Sunday night opera show. You are the only ones who have it in North America. If we had to pay \$2 more a week, we would. Keep it, please.

Senator Chaput: I would first like to thank you because in my home province of Manitoba, TFO is very popular. You are one of our partners, so to speak. Keep up your good work.

My two questions are about your CRTC licence renewal application to become a mandatory channel. Has that application been made?

Mr. Arseneau: The application has been made.

Senator Chaput: This year?

Mr. Arseneau: Yes.

Senator Chaput: You have the support of a lot of people all over Canada. I am sure that you mentioned that.

Mr. Arseneau: I will take advantage of your comment to tell you that in fact, we pay close attention to the support we have. As of a few days ago, it is possible for people to support our licence renewal application as well as the mandatory distribution application submitted pursuant to section 9(1)(h) on the CRTC's website.

Senator Chaput: If your application to be one of the mandatory channels is approved, what effect will that have on TFO?

Mr. Arseneau: There is just one educational channel for minority settings in Canada, and that is TFO. We already receive significant requests, first from the education sector, but also from communities themselves that want to have more access to French content in their region.

For a number of years now, TFO has made efforts with cable companies in Canada. We have had success in some areas and less in others. Our goal is to provide access to our educational content to all Canadians. That fits well into the CRTC's report, which opens the door to that possibility.

Le sénateur Maltais : Votre financement, en fin de compte, est essentiellement gouvernemental, qu'il s'agisse du fédéral ou du provincial. Est-ce que vous faites de la recherche de commanditaires qui souhaiteraient se joindre à TFO?

M. Arseneau : En fait, depuis quelques années, TFO vend du temps d'antenne à des partenaires ou à des commanditaires, toujours dans un programme qui est régi. On tente d'éviter d'offrir des plages commerciales à des moments qui ne sont pas opportuns, par exemple, évidemment, pendant la programmation jeunesse. Cependant, nous avons des partenaires corporatifs, et même gouvernementaux, à l'heure actuelle. Je peux vous donner comme exemple le ministère de la Santé de l'Ontario qui achète du temps d'antenne à TFO pour annoncer une campagne en matière de santé.

Le sénateur Maltais : J'aurais un dernier petit commentaire : conservez votre soirée d'opéra du dimanche soir. Vous êtes les seuls à en produire en Amérique du Nord. Si on devait payer 2 \$ de plus par semaine, on le paierait. Conservez-la, je vous en prie.

La sénatrice Chaput : Je tiens tout d'abord à vous remercier car, au Manitoba, la province d'où je viens, TFO est très appréciée. Vous êtes l'un de nos partenaires, si je peux m'exprimer ainsi. Continuez votre bon travail.

Mes deux questions ont trait à votre demande de renouvellement de licence au CRTC afin de devenir une chaîne obligatoire. Cette demande a-t-elle déjà été faite?

M. Arseneau : La demande est faite.

La sénatrice Chaput : Cette année?

M. Arseneau : Oui.

La sénatrice Chaput : Vous avez l'appui de bien des gens partout au Canada. Je suis certaine que vous l'avez mentionné.

M. Arseneau : Je profite de votre commentaire pour vous dire qu'effectivement, nous sommes à l'écoute des appuis que nous avons. D'ailleurs, depuis quelques jours, il vous est possible d'appuyer notre demande de renouvellement de licence ainsi que la demande d'ordonnance présentée en vertu de l'alinéa 9(1)(h) sur le site web du CRTC.

La sénatrice Chaput : Si votre demande de faire partie des chaînes obligatoires est accordée, quel effet cela aura-t-il sur TFO?

M. Arseneau : On ne trouve qu'une chaîne éducative en milieu minoritaire au Canada, et c'est TFO. Nous recevons déjà des demandes importantes, d'abord de la part du milieu éducatif, mais également de la part des collectivités elles-mêmes qui veulent avoir davantage accès à du contenu en français dans leur région.

Depuis quelques années, TFO est en démarchage auprès des câblodistributeurs du Canada. Nous avons eu du succès dans certaines régions et moins dans d'autres. Notre but, c'est de donner accès à notre contenu éducatif à tous les Canadiens. Cela s'inscrit bien dans le rapport du CRTC qui ouvre la porte à cette possibilité.

Senator Chaput: I do not know if it is a question I should ask, but I am too curious: if you are accepted and your channel becomes mandatory, will the content be considered Canadian content?

Mr. Arseneau: Yes.

Senator Chaput: Does that apply in this case?

Mr. Arseneau: Regarding the content we produce or acquire, we have CRTC obligations to respect, which include Canadian content quotas in the evenings. The CRTC recently made changes to those quotas, but there are still obligations for some time slots. Regardless of the obligations — I do not have the exact numbers with me — for a number of years TFO has surpassed the CRTC quotas. We are producing more and more, not only in French in Ontario, but in French all over Canada. In the evenings, we now have a platform called 24.7 that reports on francophone life in Canada. Teams travel the country, and we have partnerships with community media all over Canada, which allow us to obtain content that we broadcast on television or on mobile platforms.

The Chair: We would like you to send the additional information you talked about to our clerk.

Mr. Arseneau: Of course.

Senator Poirier: Thank you for being here. Your presentation was very interesting, and we greatly appreciated it.

First, I would like to know if school boards have to pay subscription fees to TFO?

Mr. Arseneau: Yes.

Senator Poirier: Are these fees paid by the government of the province?

Ms. Caron: With a few exceptions, subscription fees are usually paid by each school board or each school district. In Manitoba's case, however, we have an agreement with the Direction des ressources éducatives francophones. It covers all of Manitoba's school boards. Aside from Ontario, where the agreement was reached with the Ministry of Education, agreements are with school boards, or sometimes schools. In Quebec, no school board subscribes to TFO Éducation, but some schools subscribe individually.

Senator Poirier: Are the fees based on the number of schools that are part of the school board?

La sénatrice Chaput : Je ne sais pas si c'est une question que je devrais poser, mais je suis trop curieuse : si vous êtes acceptés et que votre chaîne devient obligatoire, le contenu sera-t-il considéré comme du contenu canadien?

Mr. Arseneau : Oui.

La sénatrice Chaput : Cela s'applique-t-il dans ce cas-ci?

Mr. Arseneau : En ce qui concerne le contenu que nous produisons ou dont nous faisons l'acquisition, nous avons des obligations à respecter auprès du CRTC, ce qui inclut des quotas de contenu canadien en soirée. Le CRTC a récemment fait des changements concernant ces quotas, mais il y a toujours des obligations pour certaines plages horaires. Nonobstant les obligations, je n'ai pas les chiffres exacts avec moi, mais, depuis plusieurs années, TFO dépasse les quotas prescrits par le CRTC. Nous faisons de plus en plus de production, non seulement en français, en Ontario, mais en français, partout au Canada. En soirée, nous avons maintenant une plateforme qui s'intitule 24.7, qui se veut un reflet de la francophonie canadienne. Des équipes parcourrent le pays, et nous avons conclu des partenariats avec les médias communautaires partout au Canada, ce qui nous permet d'obtenir du contenu que nous diffusons à la télé ou sur les plateformes mobiles.

La présidente : Nous aimerais que vous transmettiez les renseignements supplémentaires dont vous avez parlé à notre greffier.

Mr. Arseneau : Bien sûr.

La sénatrice Poirier : Je vous remercie d'être venus nous rencontrer. Votre présentation était très intéressante, et nous l'avons grandement appréciée.

Premièrement, j'aimerais savoir si les conseils scolaires doivent payer des frais d'abonnement à TFO?

Mr. Arseneau : Oui.

La sénatrice Poirier : Ces frais sont-ils payés par le gouvernement de la province?

Mme Caron : À quelques exceptions près, les frais d'abonnement sont habituellement payés par chacun des conseils scolaires ou chacun des districts scolaires. Dans le cas du Manitoba, par contre, nous avons une entente avec la Direction des ressources éducatives francophones. Celle-ci couvre l'ensemble des conseils scolaires du Manitoba. À part l'Ontario, où l'entente a été conclue avec le ministère de l'Éducation, les ententes se font avec la commission scolaire, le conseil scolaire ou parfois l'école. Au Québec, aucune commission scolaire n'est abonnée à TFO Éducation, mais des écoles s'y abonnent individuellement.

La sénatrice Poirier : Le montant des frais est-il établi selon le nombre d'écoles qui font partie du conseil scolaire?

Ms. Caron: Currently, these are based on the number of students registered. If it is a francophone school board, we take into account the number of students registered at the school board, and if it is an anglophone school board, we look at the number of students registered in immersion.

Senator Poirier: Are there a lot of registrations in French immersion in anglophone school boards?

Ms. Caron: Yes. We prepared a little information kit. Unfortunately, this is the previous one. I do not remember the numbers well, but there is some balance. Many anglophone school boards include their students who are registered in French as a second language programs.

Senator Poirier: If a francophone school district does not subscribe and a parent or a student wants to connect to TFO Média other than through YouTube, for example, is that possible?

Mr. Arseneau: For some time, it has been possible to subscribe individually. However, when we produce or acquire shows, there are certain rights associated with them. Broadcasting that content is done according to conditions that allow us to broadcast content in an educational context. If the shows are broadcasted for educational purposes, we can sell subscriptions. That is how we developed this subscription model whereby school boards or provinces may subscribe, and now individuals. A teacher could subscribe individually.

Ms. Caron: However, a student cannot do so because, for now, given that they are educational rights, we have to ensure that the resources will be used in an educational context, in a school context. That is why, for now, we have to go through schools and school boards. It is really for the platform that has 7,000 videos. However, we offer a lot of content. Regarding mobile platforms, many educational applications are available free of charge in the App Store and the Google Store. The general public can download these applications free of charge and use them. TFO Éducation is really accessible on all of these platforms, with the array of resources that include all of the content for students, but also all of the tools and services for teachers.

Senator Poirier: Do you sometimes have specific requests from the provinces? Sometimes, teaching methods are different from one province to another. Are there provinces that ask you for a different program method?

Ms. Caron: There are not a lot of specific requests related to broadcasting or the production of content. Requests are related more to the presentation of content or the search for it. For example, if a group or school board has a specific request for

Mme Caron : En ce moment, les tarifs sont basés sur le nombre d'élèves inscrits. S'il s'agit d'un conseil scolaire francophone, on tient compte du nombre d'élèves inscrits dans le conseil scolaire, et dans le cas d'un conseil scolaire anglophone, c'est plutôt le nombre d'élèves inscrits en immersion qui est retenu.

La sénatrice Poirier : Y a-t-il beaucoup d'inscriptions en immersion française dans les conseils scolaires anglophones?

Mme Caron : Oui. On a préparé une petite pochette d'information. Malheureusement, c'est l'ancienne. Je n'ai pas beaucoup de mémoire des chiffres, mais il y a un certain équilibre. Plusieurs conseils scolaires anglophones inscrivent leurs élèves qui sont inscrits aux programmes de français langue seconde.

La sénatrice Poirier : Si un district scolaire francophone n'est pas inscrit et qu'un parent ou un étudiant veut se brancher à TFO Média autrement que sur YouTube, par exemple, est-ce possible?

M. Arseneau : Depuis quelque temps, il est possible de s'abonner de façon individuelle. Cependant, lorsqu'on produit des émissions ou lorsqu'on fait l'acquisition d'émissions, elles sont assorties de certains droits. La diffusion de ces contenus se fait selon des conditions qui nous permettent de faire la diffusion des contenus dans un contexte éducatif. Si les émissions sont diffusées à des fins éducatives, on peut vendre des abonnements. C'est ainsi qu'on a développé cette formule d'abonnement qui se fait par conseil scolaire, par commission scolaire ou par province, et maintenant de façon individuelle. Un enseignant pourrait s'abonner de façon individuelle.

Mme Caron : Par contre, un élève ne peut pas le faire, parce que, pour le moment, étant donné qu'il s'agit de droits éducatifs, nous devons nous assurer que les ressources seront utilisées dans un cadre éducatif, dans un cadre scolaire. C'est pour cette raison que, pour le moment, nous devons passer par les écoles et les conseils scolaires. En ce qui concerne les abonnements individuels, seuls les enseignants y ont droit pour le moment. C'est vraiment pour la plateforme qui comprend ces 7 000 vidéos. Par contre, nous offrons beaucoup de contenu. En ce qui concerne les plateformes mobiles, plusieurs applications éducatives sont disponibles gratuitement dans le *App Store* et dans *Google Store*. Le grand public peut télécharger ces applications gratuitement et les utiliser. TFO Éducation est vraiment accessible sur toutes ces plateformes, avec toute la panoplie de ressources qui comprennent tous les contenus qui s'adressent aux élèves, mais également tous les outils et les services pour les enseignants.

La sénatrice Poirier : Avez-vous parfois des demandes particulières de la part des provinces? Parfois, les modes d'enseignement sont différents d'une province à l'autre. Y a-t-il des provinces qui vous demandent une méthode de programme différente d'une autre?

Mme Caron : Il n'y a pas beaucoup de demandes spécifiques liées à la diffusion ou à la production des contenus. Les demandes sont liées davantage à la présentation de contenus ou à la recherche de contenus. Par exemple, si un groupe ou un conseil

content that covers a certain theme, but under a certain angle, we create a file or a specific list for that school board or that province by linking it with the framework or the priority set out. It is more a matter a presentation and access to content than production as such.

However, there is something we have done in the past, that we do not do systematically, and that we are starting to integrate much more into our practices: when we prepare educational sheets, we always try to be inclusive. We do not only focus on Ontario's programs, even though we strongly base ourselves on them. We will not necessarily make specific references; we will try to include everything that is happening in all Canadian provinces and take into account the needs of students and teachers in Canada. However, we are developing more and more correspondence grids, in which we propose to Ontario teachers all of the shows that are available, for each level in social studies and for all subjects for each grade. We are creating these charts for all Canadian provinces, by linking them to all curricula, all Canadian programs. It is a big project. Little by little, we will do it. Moreover, we have started to create this type of tool for teachers so that all of our clients can use our resources more easily.

The Chair: Learning a second language does not just happen in the classroom. Learning is enhanced when a student has authentic experiences. To what degree is this authenticity factor important for you in developing your educational resources?

Ms. Caron: Of course, one of the important points to highlight here is that TFO's content is by definition, authentic content in the sense that it is content developed for children who speak French at all levels. What we try to emphasize on the TFO Éducation platform and within the programming of the Groupe Média TFO is all diversity: linguistic diversity, accent diversity, and the cultural diversity of francophones in Canada and the world.

Therefore, we do not try to polish our content to have a particular standard, international French, for example. On the contrary, we highlight differences and what unites people and those differences. What do the stars of our content have in common? The French language. We show different accents, different cultures, and we celebrate them instead of trying to level them out, ultimately. That is what we believe. A comment we often receive from the French as a second language community expresses the fact that it is an asset when TFO offers authentic resources. We give children access to all of the authenticity of different francophones in Canada and the world.

scolaire a une demande particulière pour un contenu qui aborde telle thématique, mais sous tel angle, nous créons un dossier ou une liste spécifique pour ce conseil scolaire ou cette province en faisant des liens avec le programme-cadre ou la priorité qui est établie. Il s'agit davantage de présentation et d'accès au contenu que de production comme telle.

Par contre, il y a une chose que nous avons déjà faite, mais que nous ne faisons pas systématiquement, et que nous commençons à intégrer beaucoup plus dans nos pratiques : lorsque nous élaborons des fiches pédagogiques, nous tentons toujours d'être inclusifs. Nous ne misons pas uniquement sur les programmes-cadres de l'Ontario, même si nous nous appuyons fortement sur ceux-ci. Nous ne ferons pas nécessairement de références spécifiques; nous essaierons d'inclure tout ce qui se passe dans toutes les provinces canadiennes et de tenir compte des besoins des élèves et des enseignants au Canada. Par contre, nous développons de plus en plus de grilles de correspondance, dans lesquelles nous proposons, aux enseignants de l'Ontario, toutes les émissions qui sont disponibles, pour chacun des niveaux en sciences sociales et pour tous les domaines par rapport à chacune des années. Nous sommes en train de créer ces tableaux pour toutes les provinces canadiennes, en faisant des liens avec tous les curriculums, tous les programmes-cadres canadiens. Il s'agit donc d'un gros travail. Comme on dit : petit train va loin. En outre, nous avons commencé à créer ce genre d'outil pour les enseignants dans le but de permettre à tous nos clients d'utiliser plus facilement nos ressources.

La présidente : L'apprentissage d'une langue seconde ne se fait pas uniquement en salle de classe. L'apprentissage est davantage facilité lorsqu'un apprenant vit des expériences authentiques. Jusqu'à quel point cette variable d'authenticité est-elle importante pour vous dans le développement de vos ressources pédagogiques?

Mme Caron : Évidemment, l'un des éléments importants à souligner, ici, est que les contenus de TFO sont, par définition, des contenus authentiques au sens où ce sont des contenus développés pour des enfants qui parlent français à tous les niveaux. Ce qu'on essaie de mettre de l'avant dans la plateforme TFO Éducation et à l'intérieur de la programmation du Groupe Média TFO, c'est toute la diversité : la diversité linguistique, la diversité des accents, et la diversité culturelle de la francophonie canadienne et mondiale.

Donc, on n'essaie pas de limiter ou de polir nos contenus pour arriver à un langage particulier, à une langue française internationale, par exemple. Au contraire, on fait ressortir les différences et ce qui rassemble les gens dans ces différences. Où est-ce que les vedettes de nos contenus se recoupent? C'est dans la langue française. On met en évidence les différences d'accent, les différences culturelles, et on les célèbre au lieu d'essayer de les niveler, finalement. C'est ce qu'on croit. Les commentaires qu'on reçoit souvent de la communauté française langue seconde expriment le fait qu'il s'agit d'un atout lorsque TFO propose justement des ressources authentiques. On donne accès aux enfants à toute l'authenticité des différentes francophonies canadiennes et mondiales.

The Chair: For the second round, Senator Charette-Poulin and Senator Maltais will ask the last questions.

Senator Charette-Poulin: Thank you, Madam Chair.

Mr. Arseneau, you spoke earlier about the application that will be submitted to the CRTC today. On my BlackBerry, I read TFO's email that explains how I could support the application. If my memory serves me, was there not an application that what submitted to the CRTC to include TFO in basic service in Quebec, an application that was unfortunately refused? Given this refusal, what approach will TFO use with the CRTC?

Mr. Arseneau: Unfortunately, I do not have an answer to this question. I would like to be able to provide one, but I cannot. I do not have the information.

Senator Charette-Poulin: Could you send us the information, as the chair requested earlier?

Mr. Arseneau: Indeed. Currently, distribution is carried out in Quebec on a voluntary basis by the cable companies Vidéotron, TELUS and Cogeco.

Senator Charette-Poulin: Roughly what percentage of your educational products are Canadian products?

Ms. Caron: That is an excellent question.

Senator Charette-Poulin: Could you send us the answer?

Ms. Caron: Yes, we will find it for you.

Senator Charette-Poulin: You spoke about copyright, Ms. Caron. Given that these are educational products and viewership is on the rise, what is the impact on copyright-related costs?

Ms. Caron: That is the question that I would have to double-check, but, to my knowledge, educational rights do not have —

Senator Charette-Poulin: Are not subject —

Ms. Caron: I have been at TFO for three years now, and I have not seen any increase or change in fees as a result of this.

Mr. Arseneau: We hold the Canadian rights for all content that we acquire. When it is content that we produce ourselves, there may be international rights. We have much more latitude with respect to the use of content. But the content that we acquire comes with location-based rights. A user in United States would not be able to download a video with rights in Canada. These rights have not increased. What is increasing is when content is offered at the international level. Customer service must be provided, and we have a team responsible for offering services to teachers and an advisory service. This results in additional costs.

La présidente : Au deuxième tour, la sénatrice Charette-Poulin et le sénateur Maltais pourront poser les dernières questions.

La sénatrice Charette-Poulin : Merci, madame la présidente.

Monsieur Arseneau, vous avez parlé plus tôt de la demande qui sera faite au CRTC aujourd'hui. J'ai lu, sur mon BlackBerry, le courriel de TFO m'indiquant comment appuyer la demande. Si ma mémoire est fidèle, est-ce qu'il n'y avait pas une demande qui avait été présentée au CRTC pour que TFO puisse faire partie du service de base au Québec, demande qui avait été malheureusement refusée? À partir de ce refus, quelle approche TFO va-t-elle utiliser avec le CRTC?

Mr. Arseneau : Malheureusement, je n'ai pas de réponse à cette question. J'aimerais pouvoir y répondre, mais je ne peux pas. Je n'ai pas l'information.

La sénatrice Charette-Poulin : Est-ce que vous pourriez nous envoyer l'information, comme le demandait tantôt la présidente?

Mr. Arseneau : Effectivement. À l'heure actuelle, une distribution est faite au Québec de façon volontaire par les câblodistributeurs Vidéotron, TELUS et Cogeco.

La sénatrice Charette-Poulin : Quel pourcentage de vos produits éducatifs sont des produits canadiens, à peu près?

Mme Caron : C'est une excellente question.

La sénatrice Charette-Poulin : Pourriez-vous nous envoyer la réponse?

Mme Caron : Oui, on va la trouver.

La sénatrice Charette-Poulin : Vous avez parlé des droits d'auteur, madame Caron. Étant donné qu'il s'agit de produits éducatifs et qu'il y a une augmentation des cotes d'écoute et de la fréquentation, quel est l'impact sur les coûts qui sont liés aux droits d'auteur?

Mme Caron : Il s'agit d'une question que je pourrais confirmer, mais, à ma connaissance, les droits éducatifs n'ont pas...

La sénatrice Charette-Poulin : Ne sont pas soumis...

Mme Caron : Je suis chez TFO depuis trois ans, et je n'ai pas vu d'augmentation ou de modification des tarifs en fonction de cela.

Mr. Arseneau : Nous obtenons les droits canadiens pour tous les contenus dont nous faisons l'acquisition. Lorsque ce sont des contenus que nous produisons, il peut y avoir des droits internationaux. Nous avons beaucoup plus de latitude sur l'utilisation des contenus. Mais les contenus dont nous faisons l'acquisition sont assortis de droits géolocalisés. Un utilisateur aux États-Unis ne pourrait pas télécharger une vidéo avec les droits au Canada. Ces droits n'ont pas augmenté. Ce qui augmente, c'est lorsqu'on offre un contenu au niveau international. Il faut prévoir un service après-vente, et nous avons une équipe chargée d'offrir des services aux enseignants, et un service-conseil. C'est à ce moment-là que cela provoque des coûts supplémentaires.

Senator Maltais: From what I have seen, the content of your platform is very well done. The content that you provide the teachers is quite well thought out. Is TFO responsible for this design, and, when you create this platform, is TFO subject to the requirements of the Ontario Ministry of Education?

Ms. Caron: Yes. So the development and platform design are carried out in compliance with the requirements of the Ontario Ministry of Education, and in consultation with users, teachers. We carried out many consultations, discussion groups and surveys of teachers about their needs and requirements.

Senator Maltais: Thank you very much. Keep up the good work.

The Chair: I would ask you to please send the information to our clerk. There were a number of pieces of information, I believe. On behalf of the Committee on Official Languages I would like to thank you very sincerely for your presentation to us today, but I would particularly like to congratulate you on your commitment and your excellent work for francophones and francophiles. Thank you very much.

Mr. Arseneau: Thank you to you.

The Chair: Honourable senators, during the next portion of our meeting, we will hear from individuals who are at the table when decisions are made about the development and implementation of second-language learning programs in schools.

We have the pleasure of welcoming from Halifax, by videoconference, Ms. Élaine Melanson, Core French and Intensive French Consultant with the Nova Scotia Department of Education and Early Childhood Development; and from British Columbia, we welcome Ms. Christey Hughes, Member-at-large of the Board of Administration at the Canadian Association of Immersion Teachers.

Welcome to you both.

I would invite Ms. Melanson to begin her presentation; we will then hear from Ms. Hughes. The senators will then ask you questions.

[English]

Élaine Melanson, Core French and Intensive French Consultant, Nova Scotia Department of Education and Early Childhood Development: Good evening. It gives me great pleasure to join you this evening by video conference. I'm honoured by the invitation to participate in the committee's study on second-language learning in the context of linguistic duality or plurality. Thank you so much for the opportunity to speak to you about current innovations and issues in French second-language learning in Nova Scotia.

Le sénateur Maltais : Le contenu de votre plateforme est très bien fait, de ce que j'ai vu. Celui que vous fournissez aux enseignants est assez bien pensé. Est-ce une conception faite par TFO, et est-ce qu'elle est soumise, pour en arriver à une plateforme, aux impératifs du ministère de l'Éducation de l'Ontario?

Mme Caron : Oui. C'est-à-dire que le développement, la conception de la plateforme, sont faits en fonction des impératifs, de nos obligations par rapport au ministère de l'Éducation de l'Ontario, et en consultation avec les utilisateurs, les enseignants. Nous menons de nombreuses consultations, des groupes de discussion et des sondages auprès des enseignants par rapport aux besoins et aux exigences.

Le sénateur Maltais : Merci beaucoup. Ne lâchez pas.

La présidente : Je vous demanderais, s'il vous plaît, de transmettre les renseignements à notre greffier. Il y en a plusieurs, je pense. Au nom du Comité des langues officielles, je tiens à vous remercier très sincèrement pour votre présentation, ici, aujourd'hui, mais je tiens surtout à vous féliciter de votre engagement et de votre excellent travail auprès des francophones et des francophiles. Merci beaucoup.

M. Arseneau : Merci à vous.

La présidente : Honorables sénateurs, au cours de la prochaine partie de notre réunion, nous entendrons des personnes qui sont au cœur des décisions lorsque vient le temps d'élaborer et de mettre sur pied des programmes d'apprentissage d'une langue seconde dans les établissements scolaires.

Nous avons le plaisir d'accueillir d'Halifax, par vidéoconférence, Mme Élaine Melanson, conseillère en français de base et français intensif du ministère de l'Éducation et du Développement de la petite enfance de la Nouvelle-Écosse; et de la Colombie-Britannique, nous accueillons Mme Christey Hughes, conseillère du comité d'administration de l'Association canadienne des professeurs d'immersion.

Bienvenue à toutes les deux.

J'invite Mme Melanson à commencer sa présentation; nous entendrons ensuite Mme Hughes. Par la suite, les sénateurs vous poseront des questions.

[Traduction]

Élaine Melanson, conseillère en français de base et français intensif, ministère de l'Éducation et du Développement de la petite enfance de la Nouvelle-Écosse : Bonsoir. C'est à la fois un grand plaisir pour moi de me joindre à vous ce soir par vidéoconférence et un grand honneur d'avoir été invitée à participer à l'étude du comité sur l'apprentissage d'une langue seconde en contexte de dualité ou de pluralité linguistique. Je vous remercie vivement de l'occasion qui m'est donnée de vous parler des innovations et des enjeux que connaît actuellement l'apprentissage du français langue seconde en Nouvelle-Écosse.

My name is Élaine Melanson. I'm a French second-language or FSL consultant at the Nova Scotia Department of Education and Early Childhood Development. Although I have responsibilities for most aspects of FSL programming in Nova Scotia, my main focus is officially that of core French and intensive French. However, beyond my experience at the ministerial level, more than 20 years of my 33-year career in French second-language education have been spent as a classroom teacher who has taught from Grade 2 to Grade 12 in immersion and in core French programs in both Nova Scotia and New Brunswick. I speak to the committee not only as a curriculum developer, administrator and leader in the field of French second-language education but also from my professional perspective as a very proud FSL teacher who continues to be passionate about fostering a love of the French language and francophone culture in our learners.

First, I wish to say that the Nova Scotia Department of Education and Early Childhood Development is most grateful for the Official Languages In Education Protocol, OLEP, the multi-year, multilateral agreement between the Government of Canada and, on behalf of our province, the Council of Ministers of Education Canada, CMEC. While the provincial contribution to FSL programs in Nova Scotia is significant, the funds provided through the protocol offset additional costs associated with French second-language programs, including the establishment and long-term support of new French immersion and intensive French classes, professional development opportunities for teachers, resource purchases, bursaries for FSL teachers and students, and support to external stakeholders, such as Canadian Parents for French — Nova Scotia. OLEP monies also allow us to purchase additional placements for participants in the Explore program, the CMEC's five-week French-language bursary program. Funding is also offered through OLEP to our seven anglophone school boards so that they may provide cultural activities that promote awareness, understanding and appreciation for francophone culture as well as foster a sense of bilingual identity in our second-language learners.

In Nova Scotia, we provide a variety of French second-language programs for students from grade primary to Grade 12. Core French begins in Grade 4 and is mandatory for all students until the end of Grade 9. It is then offered as an option at the senior high school level. Both early and late French immersion programs are optional, with all of our anglophone school boards offering either one or both of these choices. Integrated French, in which students must take courses in French language arts and social studies, is an optional program from Grades 7 to 12 and is often established in areas where a full immersion program is not viable. Intensive French at the Grade 6 level is in place in four anglophone school boards with plans for expansion to the remaining three boards in September 2015.

Je m'appelle Élaine Melanson et je suis conseillère en français langue seconde, ou FLS, au ministère de l'Éducation et du Développement de la petite enfance de la Nouvelle-Écosse. Bien que mes responsabilités touchent à la plupart des aspects des programmes de FLS en Nouvelle-Écosse, mon principal secteur d'intervention est, officiellement, le français de base et le français intensif. Toutefois, au-delà de mon expérience ministérielle, ma carrière dans le domaine de l'enseignement du français langue seconde compte plus de 20 ans, sur un total de 33, dans des classes de 2^e à 12^e année dans des programmes d'immersion et de français de base, en Nouvelle-Écosse et au Nouveau-Brunswick. Je m'adresse donc au comité non seulement en ma qualité de conceptrice de programmes pédagogiques, d'administratrice et de responsable dans le domaine de l'enseignement du français langue seconde, mais aussi dans la perspective professionnelle d'une fière enseignante de FLS qui n'a rien perdu de son ardeur à inculquer à ses élèves l'amour de la langue française et de la culture francophone.

Avant tout, je voudrais dire que le ministère de l'Éducation et du Développement de la petite enfance de la Nouvelle-Écosse est extrêmement reconnaissant pour le Protocole sur les langues officielles dans l'enseignement, le PLOE, l'entente multilatérale pluriannuelle avec le gouvernement du Canada et, au nom de la province, le Conseil des ministres de l'Éducation du Canada, ou le CMEC. La contribution provinciale aux programmes de FLS en Nouvelle-Écosse est certes appréciable, mais les fonds attribués par l'intermédiaire du protocole compensent les coûts supplémentaires qu'imposent les programmes de français langue seconde, notamment pour la mise en place et l'appui à long terme de nouveaux cours d'immersion française et de français intensif, le perfectionnement professionnel des enseignants, l'achat de matériel, les bourses pour les enseignants et élèves en FLS et le soutien à des intervenants externes comme Canadian Parents for French, en Nouvelle-Écosse. Grâce au financement du PLOE, nous pouvons également acheter des places supplémentaires pour la participation à Explore, le programme de bourse de cinq semaines pour l'apprentissage de la langue française administré par le CMEC. Le PLOE subventionne de plus nos sept conseils scolaires en vue d'activités culturelles visant à faire connaître, à comprendre et à apprécier la culture francophone ainsi qu'à cultiver une identité bilingue auprès des élèves de langue seconde.

En Nouvelle-Écosse, nous offrons un éventail de programmes de français langue seconde pour les élèves du niveau primaire à la 12^e année. Le français de base commence en 4^e année et est obligatoire pour tous les élèves jusqu'à la fin de la 9^e année, après quoi il est proposé en option au deuxième cycle du secondaire. Tous les conseils scolaires anglophones offrent au moins l'une des deux options d'immersion précoce ou tardive. Le programme de français intégré, dans lequel les élèves doivent suivre des cours de français et de sciences humaines en français, est facultatif de la 7^e à la 12^e année et est souvent mis en place dans des régions où un programme d'immersion complet n'est pas viable. Le français intensif en 6^e année est offert dans quatre conseils scolaires anglophones et on prévoit l'étendre aux trois autres conseils en septembre 2015.

We are proud of the many successes of our French second-language programs, two of which I will touch on in a few moments. But we in Nova Scotia face challenges with our programs, one of which is student retention in core French. Despite a decrease in population in our province, French immersion remains a popular option and enjoys sustained levels of student enrolment across time. However, in core French, the number of students who choose not to continue in the program after Grade 9 is alarming. This trend is not by any means unique to Nova Scotia. Statistics compiled by Canadian Parents for French for the 2013-14 school year show a precipitous drop in student enrolment in core French at the high school level across the provinces and territories. I took those statistics from CPF's documents.

While it must be noted that numerous factors influence a student's decision to continue to study French in high school and that the decision to not choose core French as an option in Grades 10 to 12 may not necessarily reflect a student's attitude toward learning French as a second language, it is disheartening to see that, nationally, only 38 per cent of eligible students continue their studies in core French to the end of Grade 12.

Nova Scotia, indeed Atlantic Canada in general, also faces challenges concerning the retention of qualified FSL teachers. We continue to see a number of our younger teachers head west to accept FSL teaching positions in other regions of Canada, often for economic and/or family reasons. While we are not yet at the point of a shortage of qualified French second-language teachers in Nova Scotia, the possibility of this looms large. This is certainly a concern for those of us in FSL leadership, both at the ministry and at the school board level, especially its potential impact on our ability to continue to offer the variety of high-quality FSL programs currently in place in our school system.

But where there are challenges, there are also opportunities for action. Nova Scotia is considered to be a leader in innovation in French second-language education in Canada, and we have put in place a number of initiatives not only to address current issues but also to enhance our programs and to motivate our FSL learners. I wish to speak to you this evening about two of these major initiatives that we have in place in our province. The first one targets program reform, and the second one is designed to create cultural awareness and appreciation of Canadian bilingualism.

First, since 2007, Nova Scotia has been implementing a revitalization of our core French program. This involves retraining teachers from Grades 4 to 12 in the use of the Neurolinguistic Literacy Approach, the methodology that is at the heart of the success of intensive French across Canada. This six-year initiative began as a pilot project in two of our school

Nous sommes fiers des nombreuses réussites de nos programmes de français langue seconde, et j'en évoquerai deux dans un instant. Néanmoins, en Nouvelle-Écosse, la mise en œuvre des programmes ne se fait pas sans difficultés. L'une d'entre elles est la persévérance scolaire des élèves en français de base. Malgré le déclin démographique de la province, l'immersion en français reste une option populaire dans laquelle les inscriptions se maintiennent au fil du temps. Par contre, en français de base, un nombre alarmant d'élèves choisissent de ne pas suivre le programme au-delà de la 9^e année. Cette tendance n'est toutefois pas unique à la Nouvelle-Écosse. Des statistiques compilées par Canadian Parents for French pour l'année scolaire 2013-2014 montrent une chute marquée des inscriptions en français de base au niveau secondaire dans l'ensemble des provinces et territoires. Je tire ces statistiques des documents de CPF.

S'il faut noter que la décision d'un élève de continuer à étudier le français au secondaire repose sur de nombreux facteurs et que la décision de ne pas choisir le français de base comme option de la 10^e à la 12^e année ne reflète pas nécessairement une attitude de l'élève à l'égard de l'apprentissage du français langue seconde, il est navrant de constater que, à l'échelle nationale, seuls 38 p. 100 des élèves admissibles continuent à étudier le français de base jusqu'à la fin de la 12^e année.

La Nouvelle-Écosse et le Canada atlantique en général se heurtent également à des difficultés pour maintenir en poste des enseignants qualifiés en FLS. Nous continuons de voir certains de nos jeunes enseignants partir vers l'Ouest pour accepter des postes en enseignement du FLS, souvent pour des raisons économiques ou familiales. Nous ne manquons pas encore d'enseignants qualifiés de français langue seconde en Nouvelle-Écosse, mais la menace de pénurie plane sans cesse. Cette réalité est certainement un sujet d'inquiétude pour ceux d'entre nous qui sont responsables du FLS à l'échelon du ministère ou des conseils scolaires, en particulier à cause de son incidence potentielle sur notre capacité de continuer à offrir l'éventail de programmes de qualité en FLS actuellement en place dans le système scolaire.

Toutefois, les défis s'accompagnent d'occasions d'agir. La Nouvelle-Écosse est considérée comme un chef de file en matière d'innovation dans l'enseignement du français langue seconde au Canada et nous avons mis en place plusieurs initiatives non seulement pour régler les problèmes actuels, mais aussi pour améliorer nos programmes et motiver les élèves en FLS. Je voudrais vous parler ce soir de deux des principales initiatives en place dans notre province : la première vise la réforme des programmes et la seconde est conçue pour créer une sensibilisation à la culture et mettre en valeur le bilinguisme canadien.

En premier lieu, depuis 2007, la Nouvelle-Écosse procède à une revitalisation du programme de français de base. Il s'agit entre autres de recycler les enseignants de la 4^e à la 12^e année pour les former à l'approche neurolinguistique de littératie, la méthode qui a fait le succès du français intensif dans tout le Canada. Cette initiative d'une durée de six ans a débuté sous la forme d'un projet

boards, with a view to determine whether that methodology, combined with a measure of intensity created by offering blocks of instructional time in core French within the participating school's timetable, would measurably increase students' ability to communicate orally in French. Although time does not permit me to explain in detail the various aspects of the project, testing of the participating students at the beginning and again at the end of each school year of the project showed that students do have an increased capacity to communicate in French where teachers are successfully implementing this methodology in their core French classroom regardless of the grade level.

As well, surveys administered by the Department of Education and Early Childhood Development to participating teachers, school and school board administrators and students showed an increase in positivity toward the teaching and learning of French as a second language, student pride in seeing themselves as successful learners of French, and a heightened awareness of the importance of bilingualism as an essential part of the Canadian identity.

As the success of this project grew and became widely known, an increasing number of FSL teachers requested to be included in the initiative. In fact, the demands became so great that the project was reconfigured to focus on creating cohorts of teachers and learners across all school boards instead of working with only small groups of individual teachers in a few specific areas of the province.

It is with great pride that I have witnessed first-hand the profound and positive impact that this project has had on how core French is taught and learned in Nova Scotia. I have had students tell me that it has completely changed how they felt about their learning experience in core French and their perception of what it means to be bilingual. Many of them stated that their participation in the project has motivated them to continue learning French beyond Grade 9. Teachers have told me that their experience in the project has revitalized their careers as core French educators. School administrators have expressed their enthusiasm for core French as both groups see the success that their students are having within the project. And, although parents were not officially a part of the project, many have contacted me to express their delight in the positive attitude their child now displays toward learning French and in hearing their child actually use French to communicate. It is important to note also that French second-language school board coordinators and program directors in our province have also indicated to me that, as a direct result of this project, there is an increased demand for core French classes at the senior high school level across Nova Scotia.

We continue to train cohorts of core French teachers from Grades 4 to 12 in this methodology. We have also extended this professional development to teachers of early and late

pilote dans deux de nos conseils scolaires dans le but de déterminer si cette méthode, combinée à l'intensité créée en offrant des blocs d'enseignement du français de base dans l'horaire des écoles participantes, augmenterait de façon mesurable la capacité des élèves de communiquer oralement en français. Bien que le temps me manque pour expliquer en détail les différents aspects du projet, les tests des élèves participants au début et à la fin de chaque année scolaire ont démontré que les élèves ont acquis une plus grande capacité de communiquer en français quand les enseignants réussissent à mettre la méthode en œuvre dans leur cours de français de base, peu importe le niveau scolaire.

En outre, les enquêtes menées par le ministère de l'Éducation et du Développement de la petite enfance auprès des enseignants, des écoles et des administrateurs des conseils scolaires ainsi que des élèves participants ont révélé une hausse des sentiments positifs à l'égard de l'enseignement et de l'apprentissage du français langue seconde, une fierté des élèves à réussir dans l'apprentissage du français ainsi qu'une sensibilité accrue à l'importance du bilinguisme en tant qu'élément essentiel de l'identité canadienne.

À mesure que le succès de ce projet s'est confirmé et que sa notoriété a grandi, les enseignants de FLS ont été de plus en plus nombreux à demander à participer à l'initiative. En fait, la demande est devenue si forte que le projet a été reconfiguré pour mettre l'accent sur la création de cohortes d'enseignants et d'élèves dans tous les conseils scolaires plutôt que sur une intervention limitée à de petits groupes d'enseignants individuels dans quelques régions déterminées de la province.

C'est avec une grande fierté que j'ai constaté personnellement l'effet profond et positif que ce projet a eu sur l'enseignement et l'apprentissage du français de base en Nouvelle-Écosse. Des élèves m'ont dit qu'il avait transformé du tout au tout leur expérience de l'apprentissage du français de base et leur perception du bilinguisme. Beaucoup ont indiqué que leur participation à ce projet les avait motivés à poursuivre l'apprentissage du français au-delà de la 9^e année. Devant la réussite des élèves dans le cadre de ce projet, des enseignants m'ont informée que cette expérience avait redonné du souffle à leur carrière dans l'enseignement du français de base et des administrateurs scolaires ont exprimé leur enthousiasme pour le français de base. En outre, bien que les parents n'étaient pas officiellement partie prenante au projet, nombre d'entre eux m'ont déclaré combien ils étaient ravis de l'attitude positive que leur enfant avait désormais envers l'apprentissage du français et d'entendre leur enfant utiliser le français pour communiquer. Il est important de souligner également que les coordonnateurs des conseils scolaires et les directeurs des programmes de français langue seconde de la province m'ont aussi indiqué que ce projet avait eu pour effet direct de stimuler la demande de cours de français de base au deuxième cycle du secondaire dans toute la province.

Nous continuons de former à cette méthode des cohortes d'enseignants de français de base de la 4^e à la 12^e année. Nous avons également étendu ce perfectionnement professionnel aux

French immersion and integrated French programs in Nova Scotia, particularly to those who teach in the entry-point levels of these programs, specifically at primary, also known as kindergarten, and in Grade 7. They too report increased student success in language acquisition and student engagement when the Neurolinguistic Literacy Approach is used to teach French as a second language.

Many other jurisdictions in Canada have inquired about our project, and we are pleased to share information and data as they look to our model to enhance their own core French programs and to collaborate with them in the promotion of student success in core French across the country.

Second, a vitally important part of our work in French second-language programs in Nova Scotia is to foster an appreciation of the French language and of francophone cultures in our learners. To that end, in 2014, the ministry partnered with Atlantic ViewFinders, an organization whose mandate is to bring curriculum-based, hands-on film programs and workshops to Atlantic Canadian students. In collaboration, we developed a film project in which students in French immersion programs and French first-language Acadian schools would come together in Chéticamp, a rural community in Cape Breton, Nova Scotia, to learn about and participate in the traditional Acadian celebration of Mi-Carême, or Mid-Lent, in March. French first- and second-language students were given the opportunity to learn side by side about this unique celebration by participating in workshops that taught them traditional Acadian dances and folk songs and the significance of Mi-Carême costumes and involved them in the construction of their very own Mi-Carême masks, which they wore with pride during the actual celebration. The students were billeted with Acadian families for the duration of their visit and interacted with members of the Acadian community and each other during the three days of the project, which culminated in an evening of house-to-house visits, dancing and song in the community of Chéticamp.

Throughout the project, the students were filmed and interviewed about how their participation in the Mi-Carême preparations and celebration influenced their previous understanding of Acadian culture. The students also spoke about how they perceived themselves as bilingual learners before, during and after living, working and celebrating with the Acadian community. A DVD of their experience was produced and debuted at the 2014 Atlantic Film Festival. This was subsequently distributed as a learning resource for schools in Nova Scotia.

The project proved to be such a success that a similar project is currently being planned in collaboration with Parks Canada for the coming 2015-16 school year. This next production will involve a larger number of French first- and second-language students, as well as those from at least one Mi'kmaq First Nation community in Nova Scotia. Authentic learning experiences such as this that

enseignants des programmes d'immersion précoce et tardive en français et de français intégré en Nouvelle-Écosse, en particulier à ceux qui enseignent aux niveaux d'entrée de ces programmes, à savoir au primaire, plus précisément à la maternelle, et en 7^e année. Eux aussi font état d'une meilleure acquisition de la langue et d'une participation accrue des élèves quand l'approche neurolinguistique de littératie est utilisée pour enseigner le français langue seconde.

De nombreuses autres autorités au Canada se sont enquises de notre projet, et c'est avec plaisir que nous communiquons des renseignements et des données pour leur permettre d'étudier notre modèle afin d'améliorer leur propre programme de français de base et que nous collaborons avec elles pour promouvoir la réussite des élèves en français de base dans tout le pays.

En second lieu, une dimension fondamentale de notre travail dans les programmes de FLS en Nouvelle-Écosse est de donner aux élèves le goût de la langue française et de la culture francophone. À cette fin, en 2014, le ministère a conclu un partenariat avec ViewFinders, un organisme dont le mandat est d'offrir aux élèves du Canada atlantique une programmation cinématographique et des ateliers pratiques basés sur le programme scolaire. En collaboration avec ViewFinders, nous avons mis au point un projet cinématographique qui a rassemblé à Chéticamp, une collectivité rurale au Cap-Breton, des élèves inscrits à des programmes d'immersion en français et à des écoles acadiennes de français langue première pour découvrir la célébration acadienne traditionnelle de la Mi-Carême, en mars, et y participer. Les élèves de français langue première et langue seconde ont eu la possibilité de découvrir côté à côté cette célébration unique en participant à des ateliers où ils ont appris des danses et des chants populaires acadiens traditionnels ainsi que le sens des costumes de la Mi-Carême, et où ils ont fabriqué leur propre masque de Mi-Carême, qu'ils ont ensuite porté avec fierté pendant la célébration. Les élèves ont logé dans des familles acadiennes pendant leur visite et ont eu des échanges entre eux et avec des membres de la communauté acadienne pendant les trois journées du projet, dont l'apothéose a été une soirée de visites à domicile, de danse et de chant dans la communauté de Chéticamp.

Tout au long du projet, les élèves ont été filmés et ont participé à des entrevues concernant l'évolution de leur compréhension de la culture acadienne au fil des préparatifs et de la célébration de la Mi-Carême. Les élèves ont également fait part de leur perception d'eux-mêmes en tant qu'élèves bilingues avant, pendant et après le séjour pendant lequel ils ont vécu, travaillé et célébré avec la communauté acadienne. Un DVD de leur expérience a été produit et projeté pour la première fois au Festival du film de l'Atlantique de 2014. Il a ensuite été distribué en tant que matériel pédagogique pour les écoles en Nouvelle-Écosse.

Le projet a connu un tel succès qu'un projet similaire est en préparation, en collaboration avec Parcs Canada, pour la prochaine année scolaire 2015-2016. Cette production à venir mettra en scène un plus grand nombre d'élèves de français langue première et langue seconde ainsi que des élèves d'au moins une collectivité des Premières Nations Mi'kmaq en Nouvelle-Écosse.

offer FSL students first-hand contact with francophones and francophone culture are invaluable to building bridges of understanding between cultural groups and reinforcing the importance of the linguistic duality of our country.

These are but two of the many ways in which we are working to promote French second-language learning in Nova Scotia. The importance placed on bilingualism and the development of a bilingual identity in our French second-language learners in our province is reflected in *The Three 3Rs: Renew, Refocus and Rebuild — Nova Scotia's Action Plan for Education*, released in January by the Honourable Karen Casey, Minister of Education and Early Childhood Development. In her plan, Minister Casey has directly targeted three initiatives designed to promote French second-language learning, specifically to implement core French programs that use interactive and conversational teaching methods, to add more intensive French programs in schools at the Grade 6 level, and to provide additional opportunities for Grade 12 students to graduate with DELF, Diplôme d'études en langue française, certification.

In close collaboration with our French second-language partners at the school board level and with our external stakeholders, as well as with the ongoing support of the governments of Nova Scotia and of Canada, we will continue to strive to advance and enhance French second-language learning and to promote Canadian bilingualism and francophone culture in Nova Scotia.

The Chair: Thank you very much.

[*Translation*]

Christey Hughes, Member-at-large, Board of Administration, Canadian Association of Immersion Teachers: Good afternoon. I would like first of all to thank you for your invitation to come to speak to you about the administrative perspective in French immersion. I am familiar with the program because I was one of its graduates.

Today, I still work in this program as the assistant director of an immersion school in British Columbia. I moved into this position after working as a teacher and a language program coordinator in the past. I had the opportunity to study at Faculté Saint-Jean when the Honourable Senator Tardif was the dean there. It is a pleasure to see you again!

I would like to thank my colleague, Martha Godon, who is here in the audience, behind me. She is the Communications and Conference Coordinator at the Canadian Association of Immersion Teachers.

Les expériences d'apprentissage authentiques comme celle-là, qui mettent les élèves du FLS en contact direct avec des francophones et avec leur culture sont inestimables pour jeter les ponts de la compréhension entre groupes culturels et renforcer l'importance de la dualité linguistique de notre pays.

Ce ne sont là que deux initiatives parmi les nombreuses que nous mettons en œuvre pour promouvoir l'apprentissage du français langue seconde en Nouvelle-Écosse. L'importance accordée au bilinguisme et à la formation d'une identité bilingue par les élèves en FLS dans notre province transparaît dans le plan d'action en matière d'éducation de la Nouvelle-Écosse, « Les trois 'R' : renouveler, réorienter, rebâtir », présenté en janvier par l'honorable Karen Casey, ministre de l'Éducation et du Développement de la petite enfance. Dans son plan, la ministre Casey cible directement trois initiatives visant à promouvoir l'apprentissage du français langue seconde, soit la mise en place de programmes de base en français ayant recours à des méthodes d'enseignement interactives et au dialogue, l'augmentation du nombre de programmes de français de base intensifs en 6^e année et des possibilités supplémentaires aux élèves de 12^e année d'obtenir un diplôme d'études secondaires avec l'attestation DELF, ou Diplôme d'études en langue française.

En étroite collaboration avec nos partenaires pour le français langue seconde à l'échelon des conseils scolaires ainsi qu'avec les intervenants externes, et avec l'appui constant des gouvernements de la Nouvelle-Écosse et du Canada, nous continuons à œuvrer sans relâche au renforcement et à l'amélioration de l'apprentissage du français langue seconde et à la promotion du bilinguisme canadien et de la culture francophone en Nouvelle-Écosse.

La présidente : Merci beaucoup.

[*Français*]

Christey Hughes, conseillère, Comité d'administration, Association canadienne des professeurs d'immersion : Bonjour, j'aimerais tout d'abord vous remercier de votre invitation à venir vous parler du contexte de l'administration en immersion française. Je suis familière avec le programme, puisque j'en ai été une de ses finissantes.

Aujourd'hui, je travaille toujours au sein de ce programme en tant que directrice adjointe d'une école d'immersion en Colombie-Britannique après avoir occupé les postes d'enseignante et de coordonnatrice des programmes de langue. J'ai eu la chance d'étudier à la Faculté Saint-Jean alors que l'honorable sénatrice Tardif en était la doyenne. Quel plaisir de vous revoir!

J'aimerais remercier ma collègue, Martha Godon, qui est présente dans l'assistance, derrière moi. Elle est coordonnatrice du congrès et des communications de l'Association canadienne des professeurs d'immersion.

We celebrate official linguistic duality while taking into account rich multicultural diversity. School administrators address a number of issues, exploring the French immersion context in relation to the learning of a second or additional language. In our case, the issue is French immersion.

Let's consider both sides of the coin. I have consulted colleagues in administration, university professors and educational consultants. The reality is that it is sometimes difficult to hire administrators who are bilingual for immersion schools. Some professionals are leaders in curriculum; others are experts in administration.

[English]

According to Dr. Tory Handford:

The ideal is the embodiment of both a leadership skill-set and a language methodology skill-set in a single person. The struggle is that we hardly ever find that. First, we need an individual with leadership capacity to move goals forward for student learning. Speaking fluent French is important [for the school leader], but not at the expense of school leadership.

[Translation]

Often, in our schools that house both French immersion programs and English programs, the administration does not speak French. To become a school principal, one must be able to manage the daily affairs of a school and demonstrate upstream leadership skills. Even with all of the support of a unilingual administration, I realize the importance of encouraging teachers, not only in their professional development, but also, in some cases, in their language development.

Currently, despite the high quality of immersion programs graduates, there is a shortage of qualified immersion teachers. This could create problems when it comes to ensuring a quality level of French in immersion. However, we are seeing more and more francophile teachers who are graduates of immersion programs. This is a testament to the enormous success of the program and university programs that offer this training. However, even with this new wave of teachers, we will need to continue to attract candidates.

[English]

According to the 2014 report from Canadian Parents for French — British Columbia & Yukon Branch, “... the shortage of qualified FI personnel does indeed limit the expansion of FI programs . . .”

Nous célébrons la dualité linguistique officielle en tenant compte d'une diversité riche et multiculturelle. Les membres de la direction scolaire abordent plusieurs enjeux, explorant le contexte d'immersion française par rapport à l'acquisition de la langue seconde ou additionnelle. Dans notre cas, il s'agit de l'immersion en français.

Considérons les deux côtés de la médaille. J'ai consulté des collègues en administration, des professeurs universitaires et des consultants pédagogiques. La réalité, c'est qu'il est parfois difficile d'embaucher de membres de la direction qui sont bilingues pour les écoles d'immersion. Plusieurs professionnels sont des leaders du curriculum; d'autres sont experts en administration.

[Traduction]

Selon Mme Tory Handford :

« La personne idéale possède tant des capacités en leadership qu'en méthodologie langagière. Une telle personne semble presque impossible à trouver. Nous avons besoin avant tout d'une personne dotée du leadership nécessaire pour faire avancer les objectifs d'apprentissage des élèves. La maîtrise du français est importante [pour le leader à l'école], mais pas au détriment du leadership.

[Français]

Souvent, dans nos écoles où se côtoient les programmes d'immersion française et le programme anglais, la direction ne parle pas français. Pour devenir directrice d'une école, il est essentiel d'être capable de gérer les affaires d'une école et de démontrer des capacités de leadership en amont. Même avec tout l'appui d'une direction unilingue, je constate l'importance d'encourager les enseignants, non seulement dans leur développement professionnel, mais aussi, dans plusieurs cas, dans leur développement langagier.

En ce moment, malgré la haute qualité des finissants des programmes en immersion, il y a une pénurie d'enseignants d'immersion qualifiés qui pourrait poser problème lorsqu'il s'agit d'assurer un niveau de français de qualité en immersion. Par contre, nous voyons de plus en plus d'enseignants francophones diplômés des programmes d'immersion. Cela témoigne de l'énorme réussite du programme et des programmes universitaires qui offrent cette formation. Cependant, même avec cette nouvelle vague d'enseignants, nous devrons continuer à attirer des candidats.

[Traduction]

Selon le rapport de 2014 de Canadian Parents for French — chapitre de la Colombie-Britannique et du Yukon, « [...] la pénurie de personnel qualifié en immersion française limite en effet l'expansion de ces programmes [...] »

[Translation]

In his text, Duncan Hazelwood, a modern languages helping teacher, said the following:

[English]

There is . . . a growing need to encourage . . . FI teachers to practise and study the language in order to maintain their fluency.

[Translation]

By meeting these needs, a growing number of initiatives at the post-secondary level seek to train the next generation of francophile administrators in the field of education. Simon Fraser University and the University of British Columbia offer teaching programs and master's degrees with courses in French. Thanks to online course, long-distance students can continue to perfect their French while developing their leadership skills. These courses have a long history at universities like Campus Saint-Jean at the University of Alberta.

With more choice, a larger number of candidates will benefit from long-distance professional development opportunities in French. In addition to these programs, senior management who encourage a bilingual presence in the schools are strongly supported. This presence is essential for understanding the needs of and supporting those who have taken up the cause of immersion issues in a minority context.

In schools all across Canada, it is also essential to offer extracurricular activities in French, to organize assemblies in French and to interact professionally in French in front of students, in front of their parents, and to speak French in the community.

This is not about condemning the English language in our schools. Rather, it is about offering a public space to young bilingual Canadians in order to encourage linguistic duality in our country. In this context, developing an inclusive culture in both streams is essential for ensuring that immersion can really be immersive with a bilingual school staff.

We offer students registered in immersion an increasing number of remedial services. These services are also needed to make immersion more inclusive. Learning in French should be perceived as a right and not just as a choice or an option for students who want an enriched experience.

This right is an essential component of the bilingual or plurilingual identity-building of our students. Along with the essential services designed to give the right to learn French, many students have the option of building up their intercultural identity. Immersion should be accessible to everyone.

[Français]

Dans son mémoire, Duncan Hazelwood, consultant en langues modernes, dit ce qui suit :

[Traduction]

Il faut encourager davantage les enseignants d'immersion française à pratiquer et à étudier la langue afin d'en conserver la maîtrise.

[Français]

En répondant à ces besoins, les initiatives se multiplient au niveau postsecondaire pour former une relève des instances dirigeantes francophiles dans le domaine de l'éducation. L'Université Simon Fraser et l'Université de la Colombie-Britannique offrent des programmes d'enseignement et des maîtrises dont les cours sont en français. Grâce aux cours en ligne, il est possible pour ceux qui habitent à distance de continuer à perfectionner leur français tout en développant leurs compétences en leadership. Ces cours existent depuis longtemps dans des universités comme le Campus Saint-Jean de l'Université de l'Alberta.

Avec plus de choix, un plus grand nombre de candidats profiteront des possibilités de perfectionnement professionnel en français à distance. En plus de ces programmes, les instances dirigeantes qui encouragent la présence bilingue dans les écoles sont fortement appuyées. Cette présence est essentielle pour comprendre les besoins et soutenir ceux qui sont engagés avec passion dans les enjeux de l'immersion dans un contexte minoritaire.

Dans les écoles panaïadiennes, il est également primordial d'offrir des activités parascolaires en français, d'organiser des assemblées en français et d'interagir de manière professionnelle en français devant les élèves, devant leurs parents, et de partager le français dans la communauté.

Il ne s'agit pas de condamner la langue anglaise dans nos écoles, mais plutôt d'offrir un espace public aux jeunes Canadiens bilingues pour favoriser la dualité linguistique de notre pays. Dans ce contexte, développer une culture inclusive dans les deux voies est essentiel pour que l'immersion puisse vraiment être immersive avec un personnel scolaire bilingue.

Nous offrons à nos élèves inscrits en immersion de plus en plus de services en orthopédagogie en français. Ces services sont, eux aussi, nécessaires pour rendre l'immersion plus inclusive. Apprendre en français devrait être perçu comme un droit et non seulement comme un choix ou une option pour les élèves qui veulent s'enrichir.

Ce droit fait partie intégrante de la construction identitaire bilingue ou plurilingue de nos élèves. Avec les services essentiels visant à accorder le droit d'apprendre en français, de nombreux élèves ont l'option de nourrir leur identité interculturelle. L'immersion devrait être accessible à tous.

In the past, some people saw immersion as an elite program. We are trying to change that mindset and talk more about inclusion. It is an important change in the perception of the immersion program as well as the perception of bilingualism in Canada. With this transition, school boards in Canada, in addition to our partners, are constantly seeking ways to better meet the needs of all learners.

What are the issues? French immersion outside of Quebec exists in a minority context. There is sometimes a feeling of competition between programs to get enrolments, and the overall culture of the school must be taken into consideration. However, to increase the linguistic confidence of our teachers, who have a direct impact on the learning of students, it would be desirable to continue encouraging the presence of French among members of the administration.

Should variances in the French levels of teachers be examined, or should the subject remain taboo in order to respect the autonomy of teachers? We must continue to favour a model that fosters interest among our teachers so that they can continue to explore their own sociolinguistic identity.

School principals are often the gateways to schools. They conduct outreach with the community, teachers and parents, and they are the ones who make important decisions.

How can we properly equip the administrators of immersion programs? By considering the graduates of French immersion. How do we build upon the leadership skills of these young bilingual teachers in order to encourage them? By collaborating with experts working in the anglophone context. We need to continue to do networking, carry out discussions and keep abreast of recent research and immersion trends. Above all, teachers must continue to develop their pedagogical and language skills. This is a field that is in constant evolution.

Our organization offers forums for administrators. This spring, these forums, with the support of Canadian Heritage, will be held in Edmonton, Winnipeg and Ottawa. According to the vice-president of the Canadian Association of Immersion Teachers, Marline Al Koura, these forums underscore the importance of training anglophone administrators about immersion-related issues, and they open the doors of our programs so that we can properly welcome troubled youth.

How do we measure the success of immersion programs? Is there obvious inclusion in our schools in order to promote sociolinguistic diversity and encourage students of all levels, using their skills and their personal histories, to develop their own bilingual identity? Are teachers involved in action research by sharing their successes and by working on their own investigation projects in order to develop their sociolinguistic identity?

Dans le passé, plusieurs voyaient l'immersion comme un programme d'élite. Nous tentons de changer cette mentalité et de parler davantage de l'inclusion. C'est un changement important dans la perception du programme d'immersion ainsi que de celle du bilinguisme au Canada. Avec cette transition, les conseils scolaires au Canada, ainsi que nos partenaires, cherchent toujours des moyens de mieux répondre aux besoins de tous nos apprenants.

Quels sont les enjeux? L'immersion française hors Québec se trouve en contexte minoritaire. Il existe parfois un sentiment de compétition entre les programmes pour obtenir des inscriptions, et il faut considérer la culture complète de l'école. Cependant, pour augmenter la confiance linguistique de nos enseignants qui ont un lien direct avec l'apprentissage des élèves, il serait souhaitable de continuer d'encourager une présence du français parmi les membres de la direction scolaire.

Est-ce la variété du niveau de français des enseignants qui reste à explorer, ou est-ce que ce sujet devrait demeurer tabou afin de respecter l'autonomie des enseignants? Il faut continuer de favoriser un modèle qui suscite l'intérêt chez nos enseignants pour qu'ils puissent continuer d'explorer leur propre identité sociolinguistique.

Les directions d'école sont souvent les portes d'entrée des écoles. Elles font le lien avec la communauté, les enseignants et les parents, et ce sont elles qui prennent les décisions importantes.

Comment pouvons-nous outiller les administrateurs des programmes d'immersion? En considérant les diplômés de l'immersion française. Comment nourrir les capacités de leadership de ces jeunes enseignants bilingues pour les encourager? En collaborant avec les experts travaillent dans le contexte anglophone. Il faut continuer à faire du réseautage, à échanger et à se tenir au fait des dernières recherches et des tendances en immersion. Il faut surtout continuer à développer leurs compétences pédagogiques et langagières. C'est un milieu qui évolue continuellement.

L'ACPI offre des forums aux administrateurs. Ce printemps, ces forums, appuyés par Patrimoine canadien, se tiendront à Edmonton, à Winnipeg et à Ottawa. Selon la vice-présidente de l'ACPI, Marline Al Koura, ces forums accordent de l'importance à la formation des administrateurs anglophones au sein des enjeux liés à l'immersion, et ils ouvrent les portes de nos programmes de façon à bien accueillir nos jeunes en difficulté.

Comment mesurer le succès des programmes d'immersion? Est-ce qu'il y a une inclusion évidente dans nos écoles pour promouvoir la diversité sociolinguistique afin d'encourager les élèves de tous les niveaux, grâce à leurs habiletés et à leur histoire personnelle, à développer leur propre identité bilingue? Est-ce que les enseignants sont engagés dans l'action-recherche en partageant leurs succès et en travaillant à leurs propres projets d'enquête afin de développer leur identité sociolinguistique?

I hope that immersion programs will continue to grow for the good of our students and to encourage a strongly bilingual intercultural and inclusive national pride. Thank you.

The Chair: I would first of all like to say just how proud I am to see the professional and competent young teacher and administrator that you have become, Christey. I think that your presence here today is a testament to the success of the immersion program.

You are a graduate of an immersion program, a graduate of an immersion teacher training program, an immersion teacher, and now, a vice-principal. Well done!

Ms. Hughes: Thank you very much.

Senator Fortin-Duplessis: Ms. Hughes, welcome. Now that I know that you are a close friend of our chair, it is an even greater pleasure to welcome you here. I will ask a question that may perhaps seem a bit unique.

Many parents believe in the numerous advantages of mastering both official languages. One teacher recently told me that there are sometimes situations when rather than enrolling the children in an immersion program, parents choose rather to send them to a school that operates in their second language, and they do so from primary school on.

They do this so that their children can be completely exposed to another language and so that they will become perfectly bilingual, even though, at home, they continue to speak their mother tongue. Parents have the right to do this because that right is protected by the Canadian Charter of Rights and Freedoms. You are a teacher. Is this a trend that you have heard about? Because teachers face additional challenges in teaching anglophone and francophone students in the same classroom and they must focus their attention on students who are in a classroom to learn a second language. Do you agree? Do you believe that this could have an impact on the training and development of other students in the same classroom?

Ms. Hughes: Differentiation is reality in classrooms all across the country. It is related to differences in linguistic abilities, and it is really a gift, it is something special when we have members of the classroom who are at different levels on the language learning continuum. All of the time spent with other members of the class is part of a community learning, and it is the teacher's job to be able to meet the needs of all students in the classroom. With the evolving curriculum in British Columbia, emphasis is placed on the investigation process where the student seeks out innate inspiration for his or her learning, where he or she has the opportunity to pursue their dreams, regardless of their level of language and other difficulties or gifts. Therefore, I think there is a place for everyone in the immersion system, regardless of their level of language.

J'espère que les programmes d'immersion continueront de croître pour le bien-être de nos élèves et pour favoriser une fierté nationale fortement bilingue, interculturelle et inclusive. Merci.

La présidente : Je tiens tout d'abord à dire à quel point je suis fière de voir la jeune femme enseignante, administratrice compétente et professionnelle que tu es devenue, Christey. Je crois que ta présence aujourd'hui témoigne justement du succès du programme d'immersion.

Tu es une finissante d'un programme d'immersion, finissante d'un programme de formation des maîtres en immersion, enseignante en immersion et, maintenant, directrice adjointe. Bravo!

Mme Hughes : Merci beaucoup.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Madame Hughes, soyez la bienvenue. Sachant que vous êtes une amie proche de notre présidente, c'est encore plus agréable de vous recevoir. Je vais vous poser une question qui va peut-être vous sembler spéciale.

Beaucoup de parents croient aux nombreux bienfaits de la maîtrise des deux langues officielles. Un professeur me faisait remarquer récemment qu'il arrive des situations où, plutôt que d'inscrire les enfants dans un programme d'immersion, les parents choisissent plutôt de les inscrire dans une école qui correspond à leur langue seconde, et ce, dès le primaire.

Ils agissent ainsi afin que leurs enfants puissent être complètement exposés à l'autre langue pour qu'ils deviennent parfaitement bilingues, même si, à la maison, ils continuent de parler dans leur langue maternelle. Or, les parents ont le droit de le faire, puisqu'en vertu de la Charte canadienne des droits et libertés, c'est protégé. Vous qui êtes une enseignante, est-ce une tendance dont vous avez entendu parler, puisque les enseignants font face aux défis additionnels de former des étudiants anglophones et francophones dans une même salle de classe et qu'ils doivent diriger leur attention plutôt sur les élèves qui y viennent pour y apprendre une langue seconde? Croyez-vous que ceci puisse avoir un effet, un impact sur la formation et le développement des autres élèves dans cette classe?

Mme Hughes : La différenciation est une réalité dans nos salles de classe partout au pays. C'est par rapport aux différences des compétences linguistiques, et c'est vraiment une douance, c'est quelque chose de spécial quand nous avons des membres de la classe qui sont à différents niveaux du continuum de l'apprentissage de la langue. Tout le temps qu'on passe avec les autres membres de la classe fait partie d'une communauté d'apprentissage, et c'est la tâche de l'enseignant d'être en mesure de répondre aux besoins de tout le monde dans cette classe. Avec le curriculum qui change en Colombie-Britannique, l'accent est mis sur le processus de l'enquête où l'élève cherche une inspiration innée de son apprentissage, où il a l'occasion de poursuivre ses rêves, peu importe son niveau de langue et ses autres difficultés ou ses douances. Ainsi, je trouve qu'il y a une place pour tout le monde en immersion, peu importe le niveau de langue.

Senator Fortin-Duplessis: Thank you. The teacher who mentioned this situation to me seemed to be experiencing some difficulties. She found it very difficult to juggle students who were in the classroom to learn French and who were young anglophone students, and the task of teaching both groups at the same time. She thought that she was forced to spend too much of her attention on the anglophone student who was in the classroom to learn French.

Ms. Hughes: In my opinion, the situation is similar to that of reading levels. In any class, francophone, immersion, or anglophone, there are different levels of reading skills and learning difficulties. It is exactly the same situation. My answer to this teacher is that it is simply our job.

Senator Fortin-Duplessis: I have a question for Ms. Melanson. Your presentation was very interesting. Your department's policy on guiding school boards, school administrations and teachers with regard to offering a French second-language program, developed in 1998, is being revised. Could you tell us more about this revision and the parts of this policy that you plan to modify or improve?

[English]

Ms. Melanson: We have done quite a number of revisions in the policy to bring it up to date. Obviously our teaching situation is certainly different now than it was in 1998 when that policy was put out.

One of the realities that we're bringing into play is the fact that we have different programs now than we did in 1998. We're trying to address the parameters for intensive French and for the integrated French program. Those are some of the main policies we're trying to adjust.

I'll take you back to what my colleague just said about putting the point on inclusion, differentiation and tying our French second-language policy as well into student services policies and trying to get away from some of the perception of the elitism, making sure that French is the language of communication within the classroom, not just that it should be but it must be. It's always been there, but it's been more of a guideline, I think, than we'd like it to be. We're trying to put those parameters around what our programs look like individually. Some of them are not defined very clearly because they just didn't exist back when the policy was put in place.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: You mentioned that French is taught from Grade 2 to Grade 12. You also mentioned that many people dropped out after ninth grade. If the student does drop out in ninth grade, will his or her level of bilingualism be sufficient for a job that requires knowledge of both official languages? I expect that someone who has studied for 12 years and who is in twelfth

La sénatrice Fortin-Duplessis : Je vous remercie. L'enseignante qui m'avait mentionné cela semblait éprouver de la difficulté. Elle trouvait très difficile d'avoir en même temps ces jeunes qui arrivaient pour apprendre le français, mais qui étaient de jeunes anglophones, et la tâche d'enseigner aux deux en même temps. Elle trouvait qu'elle était obligée d'accorder trop d'attention à l'élève anglophone qui vient pour apprendre le français.

Mme Hughes : Selon moi, la situation est semblable à celle du niveau de lecture. Dans n'importe quelle classe, francophone, d'immersion ou anglophone, il y a différents niveaux de lecture et différentes difficultés d'apprentissage. C'est le même cas. Ma réponse à cette enseignante serait simplement que c'est notre travail.

La sénatrice Fortin-Duplessis : J'aurais une question pour Mme Melanson : votre présentation a été très intéressante. La politique de votre ministère qui vise à guider les conseils scolaires, les directions d'école et les enseignants dans le cadre de l'offre d'un programme de français langue seconde, qui a été développée en 1998, est en cours de révision. Pouvez-vous nous parler de cette révision et des aspects de cette politique que vous planifiez modifier ou améliorer?

[Traduction]

Mme Melanson : Nous avons modifié la politique à maintes reprises afin de la tenir à jour. La situation dans le domaine de l'enseignement n'est bien sûr plus la même qu'en 1998, lorsque la politique a été mise en œuvre.

Nos programmes sont aujourd'hui différents par rapport à ceux que nous avions en 1998 et nous en tenons compte. Nous tentons d'examiner les paramètres pour le programme de français intensif et le programme de français intégré. Voilà certaines des principales politiques que nous essayons de mettre à jour.

Je vais revenir sur ce que ma collègue a dit, c'est-à-dire mettre l'accent sur l'inclusion, sur la différence et sur le lien entre notre politique de français langue seconde et les politiques de services aux élèves, en plus de s'éloigner d'une perception d'élitisme et de s'assurer que le français est la langue de communication en classe, sans affirmer qu'elle devrait l'être mais qu'elle doit l'être. Cette notion a toujours existé, mais il s'agit plutôt d'une orientation, par rapport à ce que nous souhaiterions. Nous essayons d'appliquer les paramètres aux programmes individuels. Certains ne sont pas définis très clairement parce qu'ils n'existaient tout simplement pas quand la politique a été élaborée.

[Français]

La sénatrice Fortin-Duplessis : Vous avez mentionné que l'apprentissage du français se fait de la deuxième année à la douzième année. Vous avez aussi mentionné qu'il y en avait plusieurs qui abandonnaient après la neuvième. Le niveau de bilinguisme de l'étudiant qui cesse de suivre des cours de français après la neuvième année lui permettra-t-il d'occuper un emploi

grade is significantly better. That having been said, will the one with nine years of learning have the necessary skills to work in such a position?

[English]

Ms. Melanson: I think it would depend on what program they were coming out of.

Just as a bit of a correction, in our program, early French immersion starts in the primary level. The Grade 2 to 12 is my reference to the levels that I've taught at. We start our early immersion in grade primary. We have a late immersion that starts in Grade 7. In one school board we have a middle immersion that starts in Grade 4, and that's something they've chosen to do instead, and our core French starts in Grade 4 as well.

What program the student is coming out of will determine their level of bilingualism and their ability to function in French as a second language. If you're talking about a core French student who leaves the program at the end of Grade 9, our data shows that where they have been using very traditional methods of studying grammar, very discrete parts of the language, the ability to communicate really is not there. When they leave at the end of Grade 9, what they have learned, if they're not maintaining it, is essentially gone.

The immersion students come out, and we offer DELF testing at the end of Grade 12 to students who continue in the program. We are showing that most of our immersion students are coming out at the B1-B2 level in that testing. That gives students an international recognition, and we know that they are definitely able to hold a number of different jobs in the workplace, and a lot of them go on, actually, to do that.

I was interested in Ms. Hughes's reference that a lot of our immersion students end up coming back and becoming immersion or French second-language teachers.

We don't test our students once they've completed at the end of Grade 9. Our testing comes through DELF, which is not offered to everybody. It's a choice for them to take it if they wish to have that recognition, and that happens at the end of Grade 12. So I really can't speak to what level they come out at at Grade 9, but certainly second-language learning is like any other skill — if you don't use it, you lose it, essentially. So there is definitely loss.

[Translation]

Senator Poirier: My first question is for Ms. Melanson. Welcome.

qui exige la connaissance des deux langues officielles? J'imagine que celui qui a étudié 12 ans, et qui est en douzième année, est pas mal plus fort. Cependant, est-ce que l'autre qui a neuf ans d'apprentissage est tout de même capable d'occuper un poste comme celui-là?

[Traduction]

Mme Melanson : Tout dépend du programme qu'ils ont suivi.

J'aimerais juste apporter une petite correction. Dans notre programme, l'immersion précoce en français commence au niveau primaire. J'ai enseigné de la 2^e à la 12^e année; c'est donc ma référence. L'immersion précoce commence au primaire. Nous avons un programme d'immersion tardive qui commence en 7^e année. Une commission scolaire offre un programme d'immersion qui commence en 4^e année. C'est ce que cette commission a choisi, mais notre français de base commence en 4^e année.

Le programme suivi par l'élève déterminera son niveau de bilinguisme et sa maîtrise du français langue seconde. Si nous prenons l'exemple d'un élève en français de base qui quitte le programme à la fin de la 9^e année, nos données révèlent que si des méthodes traditionnelles de l'étude de la grammaire ont été utilisées, pour certains aspects de la langue, la capacité de communiquer est très faible. Les élèves qui quittent à la fin de la 9^e année perdront ce qu'ils ont appris s'ils cessent de pratiquer.

Nous offrons aux élèves qui finissent l'immersion un examen DELF à la fin de la 12^e année s'ils souhaitent poursuivre le programme. La majorité des élèves terminant l'immersion obtiennent un niveau B1-B2 à la suite de l'examen. Ils reçoivent ainsi une reconnaissance internationale et nous savons qu'ils pourront très certainement occuper différents emplois dans les milieux de travail, ce qui est le cas de bon nombre d'entre eux.

J'ai été interpellée lorsque Mme Hugues a dit que de nombreux élèves en immersion reviennent et deviennent eux-mêmes des enseignants en français langue seconde ou des enseignants en immersion.

Nous ne faisons pas passer d'examen aux élèves à la fin de la 9^e année. Nos résultats sont tirés du DELF, qui est offert à tous. Les élèves ont le choix de passer l'examen s'ils souhaitent obtenir cette reconnaissance, et ils peuvent le faire à la fin de la 12^e année. Je ne peux donc pas vraiment vous renseigner sur le niveau après la 9^e année, mais essentiellement, l'apprentissage d'une deuxième langue est semblable à l'apprentissage d'une autre compétence — si on ne la pratique pas, on la perd. Ce qui est certainement une perte.

[Français]

La sénatrice Poirier : Ma première question est pour Mme Melanson. Bienvenue.

[English]

In your presentation you mentioned that core French begins in Grade 4 and is mandatory for all students until the end of Grade 9. Then it becomes an option if they want to continue up until Grade 12. You also mentioned that 38 per cent of eligible students continue their studies in core French, which is a low number compared to what could continue. Then you just mentioned a few minutes ago also that a lot of the students who don't take it after their Grade 9 lose the language; it's gone.

My question is not only for Nova Scotia, so please don't take it that I'm thinking of just Nova Scotia, but I'm just wondering. I assume that probably most provinces and most people who are teaching French up to Grade 9 are in the same situation that you are, where some of the students who don't continue kind of lose it.

Have you ever looked at the possibility of saying we're not going to stop it in Grade 9? If they're losing it, they're not continuing, are we teaching this for no reason if they're losing it that fast? Should we maybe not look at the option of saying it has to be mandatory up until Grade 12?

Ms. Melanson: I know that in Nova Scotia there had been talk several years ago to have it mandatory to the end of Grade 10 for core French. I can't speak to the reasons why that didn't happen. I wasn't in my current position at the time.

I think that in the Nova Scotia context, and in our context, we're looking at a lot of the other priorities that are pulling kids in high school in terms of the number of mandatory credits that they have to take and the number of optional credits that they have to take. That's why I said that when students don't choose to continue, sometimes it's not because they don't want to; it's just because their timetable doesn't permit it.

Would it be wonderful to have French mandatory until the end of Grade 12? Yes, it would, but I'm speaking as a personal opinion for that. I'm obviously an advocate of that learning. I believe there are a number of reasons across all jurisdictions in Canada as to why French second-language learning is not mandatory. Sometimes I think they are economic, lack of personnel, population and demand. Sometimes it's the public perception of what it means and the importance of learning French as a second language. Sometimes there are political reasons that play a role as to why it is not offered to the end of Grade 12.

Again, I would love to see that happen, but I think each jurisdiction is different. Just as in Nova Scotia we have a mandatory program, I realize that across different parts of the country, core French is not mandatory at all, as I know this

[Traduction]

Dans votre exposé, vous avez dit que le français de base commence en 4^e année et qu'il est obligatoire pour tous les élèves jusqu'à la fin de la 9^e année. Ensuite, les élèves peuvent choisir s'ils veulent poursuivre ou non jusqu'à la 12^e année. Vous avez aussi dit que 38 p. 100 des élèves admissibles continuent leurs études en français de base, une proportion assez faible par rapport au nombre d'élèves qui pourraient continuer. Puis, il y a quelques minutes, vous disiez que de nombreux élèves qui ne poursuivent pas les études en français après la 9^e année perdent ce qu'ils ont appris.

Ma question ne concerne pas que la Nouvelle-Écosse; n'allez donc pas croire que je ne m'intéresse qu'à la Nouvelle-Écosse, mais je m'interroge. Je présume que la plupart des provinces et la plupart des gens qui enseignent le français jusqu'à la 9^e année sont dans la même situation que vous, et qu'un certain nombre des élèves qui ne continuent pas leur apprentissage perdent leurs acquis.

Avez-vous déjà envisagé la possibilité de dire que cet enseignement ne s'arrêterait pas en 9^e année? S'ils abandonnent, s'ils ne continuent pas, cela signifie-t-il que notre enseignement ne sert à rien s'ils perdent leurs acquis si rapidement? Ne devrait-on pas envisager la possibilité de rendre cet enseignement obligatoire jusqu'en 12^e année?

Mme Melanson : Je sais qu'en Nouvelle-Écosse, il y a plusieurs années, on avait envisagé la possibilité de rendre l'enseignement du français de base obligatoire jusqu'en 10^e année. Je ne sais pas pourquoi ce projet n'a pas vu le jour. Je n'occupais pas mon poste actuel à l'époque.

Je pense que dans le contexte de la Nouvelle-Écosse, et dans notre contexte, nous nous intéressons beaucoup aux autres priorités des élèves du secondaire pour ce qui est du nombre de crédits obligatoires et optionnels qu'ils doivent prendre. C'est la raison pour laquelle j'ai dit que lorsque les élèves choisissent de ne pas continuer, ce n'est parfois pas parce qu'ils ne veulent pas; c'est simplement parce que leur emploi du temps ne leur permet pas de le faire.

Ne serait-ce pas extraordinaire de rendre l'enseignement du français obligatoire jusqu'à la fin de la 12^e année? Oui, en effet, mais c'est là mon opinion personnelle. Évidemment, je suis fortement en faveur de cet enseignement. Je pense qu'il existe un certain nombre de motifs pour lesquels, dans l'ensemble des provinces et des territoires du Canada, le français langue seconde n'est pas obligatoire. Parfois, je pense que ces motifs sont d'ordre économique, reflètent le manque de personnel, la population et la demande. Parfois, c'est la perception du grand public de ce que cela signifie et de l'importance de l'apprentissage du français langue seconde. Parfois, des motifs politiques justifient le fait que cet enseignement n'est pas offert jusqu'à la fin de la 12^e année.

Je répète que c'est quelque chose que j'aimerais voir se concrétiser, mais je pense que chaque province et territoire est différent. Je sais qu'en Nouvelle-Écosse, nous avons un programme obligatoire, mais je suis consciente que dans

committee has probably heard. It would be wonderful if we could do that, if there was the sense of passion for bilingualism and the outlook and perception of the public that it was necessary.

I think in a lot of regions where there's a predominantly anglophone population, perhaps it's not seen so much as a necessity to have that aspect of bilingualism. But I will say the Government of Nova Scotia has a workplace skills strategy that has come out that we are tying some of our new initiatives into. And our action plan that our minister sets out very clearly, which I'm very pleased with, definitely has shown that the language and culture of French as a second language and as a first language is an essential part of the workforce skill. That's why those initiatives I mentioned in the action plan are designed to encourage kids to continue, to have them learn with the view to say it's not just about what am I learning this for, maybe I'm not going to use it, but to specifically target and promote the ties to the workplace skills in terms of being bilingual.

That's one of the projects that we'll be working on with French second language this year.

Senator Poirier: Last week we had the ambassador for Switzerland here, and he was explaining to us how in their country — and it was interesting to listen to him — exactly how a child that starts school has their maternal language they are born with, and then in Grade 3 they're introduced to a second language, and in Grade 5 they're introduced to a third language. They follow that all the way to Grade 12 because of the importance of the advantages that those languages will give them in the workforce and in their life as they go forward.

We're seeing that a lot; I wasn't picking on Nova Scotia. I don't want you to think that. That problem exists throughout a lot of the provinces where we learned a little bit of French, and unfortunately, because it becomes an option and we don't have to continue, some choose not to continue. I find it's sad because then they kind of lose what they've learned so far, and it could be to their advantage as they grow up.

I want to thank you for your comments. I really appreciate it.

Ms. Melanson: I agree. Thank you.

Senator Poirier: Good. My second question is for Ms. Hughes.

The Chair: Would you like to add to that question, Ms. Hughes?

d'autres régions du pays, le français de base n'est pas obligatoire du tout, comme vous en avez sans doute déjà entendu parler au comité. Ce serait là quelque chose d'extraordinaire, s'il y avait un engouement pour le bilinguisme et si le grand public considérait que c'était nécessaire.

Je pense que dans bon nombre de régions principalement anglophones, le bilinguisme n'est pas tant considéré comme une nécessité. Mais je dirais que le gouvernement de la Nouvelle-Écosse a mis en place une stratégie de compétences en milieu de travail à laquelle nous tentons d'associer certaines de nos nouvelles initiatives. Et le plan d'action que notre ministre a clairement établi, et dont je suis très satisfaite, démontre vraiment que la culture et la langue française comme deuxième langue ou comme première langue font partie intégrante des compétences de la main-d'œuvre. C'est la raison pour laquelle les initiatives que j'ai mentionnées dans le plan d'action sont conçues pour inciter les enfants à poursuivre leur apprentissage, sans forcément qu'ils s'interrogent sur le but ultime de celui-ci car il se peut qu'ils ne s'en serviront pas, mais pour cibler avec précision et promouvoir les liens qu'il y a entre le bilinguisme et les compétences en milieu de travail.

C'est l'un des projets sur lesquels nous allons travailler cette année pour ce qui est du français langue seconde.

La sénatrice Poirier : La semaine dernière, nous avons reçu ici l'ambassadeur de la Suisse, qui nous a expliqué que dans son pays, et c'était intéressant de l'écouter, les enfants entrent à l'école en apprenant leur langue maternelle, et ensuite en 3^e année, on leur apprend une deuxième langue, et en 5^e année, on leur enseigne une troisième langue. Ils poursuivent cet enseignement jusqu'en 12^e année en raison des importants avantages que ces langues leur donnent sur le marché du travail et pour leur avenir.

C'est quelque chose que l'on voit beaucoup; je ne visais pas précisément la Nouvelle-Écosse. Je ne veux pas que vous pensiez cela. C'est un problème qui existe dans bon nombre de provinces où l'on apprend un peu le français, parce que c'est facultatif et qu'on n'est pas obligé de continuer, mais certains décident d'arrêter. Je pense que c'est triste, car ce sont des acquis qui se perdent et qui pourraient être utiles par la suite.

Je tiens à vous remercier de vos observations. Je vous en suis vraiment reconnaissante.

Mme Melanson : Je suis d'accord. Merci.

La sénatrice Poirier : Bien. Ma deuxième question s'adresse à Mme Hughes.

La présidente : Avez-vous quelque chose à ajouter à cette question, madame Hughes?

[Translation]

Ms. Hughes: As my colleague just said, basic French is competing with all the other classes that are of interest to students in our establishment. We therefore have to market the program, both for students and in order to recruit skillful teachers.

In Kamloops, we are very proud of the low dropout rate in our immersion program. This reflects our teachers' very high level of skill. However, from seventh grade to twelfth grade, even in immersion, we do not have a zero per cent dropout rate. This is a challenge, and we are always searching for ways to improve our results that are relatively high.

For basic French, this becomes a problem after ninth grade. Between fifth grade and ninth grade, the subject is mandatory, after which French must compete with Japanese, German, and other choices.

Whereas it is important for us to promote a strong bilingualism, it is also important to respect students' wishes so that they can pursue their dreams and establish their sociolinguistic and sociocultural identity.

It was with great interest that I followed the appearance of the Swiss ambassador. In Canada, there are also differences from one region to the next. They are not the same as the ones that he mentioned. However, this is part of the issue.

Senator Poirier: It would be interesting to find a way to raise awareness about the importance of Canada's two official languages and about the advantages that come from speaking both official languages. If we manage to sell this idea, perhaps one day we will see new and different results.

Do you find it difficult to make parents understand how important it is to register their child in a French immersion school? Have you seen an increase or a decrease in the number of parents who seek to register their child in an immersion school?

Ms. Hughes: It is very popular in our region; there are sometimes waiting lists in certain school boards. We do our best to accommodate everyone, and we are currently able to do so fairly well. Despite the overall decline in kindergarten enrolment, enrolment in immersion continues to grow. Once again, we are very proud of our marketing plan, but at the end of the day, marketing is more about word of mouth among parents. When they hear students speaking French in the schoolyard, parents are very proud; they see it as a financial commodity that will open more doors for their children. We have no problem convincing parents to enroll their children in immersion.

Senator Poirier: Does registering their child in an immersion school help the parents themselves learn a second language with their child?

[Français]

Mme Hughes : Chez nous aussi, comme ma collègue vient de le dire, le français de base est en concurrence avec tous les autres cours qui sont intéressants pour les élèves; nous devons faire du marketing pour le programme et pour recruter des enseignants compétents.

Nous sommes très fiers, à Kamloops, du taux très bas de décrochages dans le programme d'immersion, et cela reflète le très haut niveau de compétence de nos enseignants. Toutefois, on ne retient pas tout le monde, même en immersion, de la septième à la douzième année; c'est un défi, et nous cherchons toujours à améliorer nos résultats, qui sont assez élevés.

En français de base, cela devient un problème après la neuvième année; entre la cinquième année et la neuvième année, c'est obligatoire, mais ensuite, le français fait concurrence au japonais, à l'allemand et à d'autres choix.

Il est important pour nous de promouvoir un bilinguisme fort, mais il est aussi important de respecter les désirs des élèves afin qu'ils puissent poursuivre leurs rêves et qu'ils développent leur identité sociolinguistique et socioculturelle.

Par ailleurs, j'ai écouté avec grand intérêt la comparution de l'ambassadeur de la Suisse; il était très intéressant d'entendre combien c'est différent, d'une région à l'autre. Au Canada, il y a aussi des différences d'une région à l'autre, pas du même ressort que ce qu'il a évoqué, mais cela fait partie des enjeux.

La sénatrice Poirier : Il serait intéressant de trouver une façon d'éduquer les gens quant à l'importance de nos deux langues officielles au Canada et quant aux avantages qu'apporte le fait de connaître ces deux langues officielles. Si nous pouvions réussir à vendre cette idée, peut-être pourrions-nous un jour voir des résultats différents.

Avez-vous de la difficulté à faire comprendre aux parents l'importance d'inscrire leur enfant dans une école d'immersion française? D'une année à l'autre, est-ce que le nombre de parents désirant inscrire leur enfant dans une école d'immersion va en augmentant ou en diminuant?

Mme Hughes : C'est vraiment populaire chez nous; il y a quelquefois des listes d'attente dans certaines commissions scolaires. Nous essayons de faire de notre mieux pour accommoder tout le monde et nous réussissons assez bien pour le moment. Malgré le déclin de l'inscription en maternelle en général, l'inscription en immersion continue de croître. Encore une fois, nous sommes très fiers de notre plan de marketing, mais en fin de compte, le marketing se fait naturellement entre les parents. En entendant les élèves au terrain de jeu parler en français, les parents sont très fiers; ils voient cela comme une commodité financière qui augmente les débouchés pour leurs enfants. Nous n'avons aucun problème à convaincre les parents d'inscrire leurs enfants en immersion.

La sénatrice Poirier : Est-ce que le fait d'inscrire leur enfant dans une école d'immersion aide les parents eux-mêmes à apprendre la deuxième langue avec leur enfant?

Ms. Hughes: Absolutely, because we give reading homework for home and, very often, children love reading to their parents. Parents try to study the vocabulary to be able to give little tests to their children. Teachers are giving less homework but more discovery projects, and parents are really interested in everything relating to their child's identity.

[*English*]

Senator Charette-Poulin: Ms. Melanson, it was interesting to hear you speak and describe the interchange that certain of your students had with other Atlantic provinces, and how much the students seem to appreciate it.

We had a witness a few days ago who told us that although he was brought up in English and went to English schools, it is because of such an experience that he chose the French language and the French culture as his priority.

Do you find that there are reasonable and sufficient programs of exchanges in Canada, Ms. Melanson?

Ms. Melanson: We participate in the Explore program, and we also have a Nova Scotia-Quebec exchange program. I believe that Quebec has several agreements with different provinces where we send high school students.

I think there's a great opportunity for students to take part in it. We have Explore; I know there's Odyssey, and there are also private companies that offer that type of exchange within the country. It's probably getting more students interested in understanding what a wonderful opportunity it is to take part in these exchanges.

We do a lot of promotion. My colleague mentioned promotion, and the honourable senator who spoke previously mentioned promotion as well. A big part of it is getting out and saying to students, "Look at the opportunity, look what this will give you," and not just, "Well, you'll get a good job in five years' time." We are really promoting them.

I don't think it's necessarily just the number of programs out there but the promotion of them. We do what we can, but there is a lot of competition for students' time and interests. There's a lot happening in school systems whereby they have opportunities in how to do coding, which is another whole language they're learning. We really need to do a better job of promoting not just the advantages of bilingualism but beyond, what it really means to have the ability to communicate with other people in two languages.

The project that I mentioned earlier, which is sort of a mini exchange that we did with the Acadian community, having contact with Acadian students who really wanted to learn about their own culture and our French second-language students, the

Mme Hughes : Absolument, parce qu'on donne des devoirs de lecture à la maison et, le plus souvent, les enfants adorent lire devant leurs parents. Les parents essaient d'étudier les mots de vocabulaire pour être capables de donner de petits tests à leur enfant. On donne de moins en moins de devoirs, mais on donne de plus en plus de projets de découverte, et les parents s'intéressent vraiment à tout ce qui touche l'identité de leur enfant.

[*Traduction*]

La sénatrice Charette-Poulin : Madame Melanson, c'était intéressant de vous écouter nous décrire les échanges que font certains de vos élèves avec d'autres provinces de l'Atlantique et d'entendre à quel point les élèves semblent en profiter.

Il y a quelques jours, nous avons reçu un témoin qui nous a expliqué que bien qu'il ait grandi dans un milieu anglophone et soit allé à l'école en anglais, c'est grâce à ce genre d'expérience qu'il a décidé de faire de la langue et de la culture françaises sa priorité.

Pensez-vous que les programmes d'échange sont raisonnables et suffisants au Canada, madame Melanson?

Mme Melanson : Nous participons au programme Explore, et nous avons aussi un programme d'échange entre la Nouvelle-Écosse et le Québec. Je crois que le Québec a conclu plusieurs accords avec différentes provinces où nous envoyons des élèves du secondaire.

Je pense que c'est une excellente occasion pour les élèves. Nous avons Explore; je sais aussi qu'il y a Odyssey et que des entreprises privées offrent ce type d'échange au pays. Cela permet probablement de faire comprendre à un plus grand nombre d'élèves que leur participation à ce type d'échange est une magnifique occasion.

Nous faisons beaucoup de promotion. Ma collègue l'a mentionné, et l'honorale sénatrice qui vient de s'exprimer en a aussi fait mention. Une bonne partie de cette tâche consiste à aller à la rencontre des élèves pour leur dire : « Voilà une excellente occasion, et voilà ce qu'elle va vous donner » et pas simplement, « Cela va vous permettre de décrocher un emploi dans cinq ans. » Nous faisons vraiment de la promotion.

Je ne pense pas que ce qui importe vraiment est le nombre de programmes disponibles mais plutôt la promotion que l'on en fait. On fait ce qu'on peut, mais il y a beaucoup d'offres par rapport au temps dont disposent les élèves et à leurs intérêts. L'offre est très vaste dans les systèmes scolaires et les élèves ont l'occasion d'apprendre la programmation, qui est une tout autre langue. Nous devons vraiment nous efforcer de mieux promouvoir, non seulement les avantages du bilinguisme, mais aussi ce que cela signifie véritablement que d'avoir la capacité de communiquer dans deux langues.

Le projet que j'ai mentionné plus tôt, qui est en quelque sorte un mini-échange que nous avons fait avec la communauté acadienne, a permis de mettre en contact des élèves acadiens souhaitant mieux connaître leur propre culture et nos élèves en

difference that it made for students in their lives was to say, "I now see how French lives, how it's a living thing," and what it meant for them to have communication with the entire Acadian community, with kids and seniors in the community. That's the type of program that really goes a long way to enriching and promoting students outside of regular exchange programs.

Senator Charette-Poulin: Thank you, Ms. Melanson. Ms. Hughes, did you want to add something to that?

[Translation]

Ms. Hughes: Social media currently play an important role in promotion and involvement. There are many things that we as professionals can do. For example, we can create our own networks and seek out the expertise of others. And the same is also true for students who wish to interact authentically with others. Nowadays, it is so easy to create opportunities for authentic interactions with people who are speaking their mother tongue. The Canadian Association of Immersion Teachers and its partners, such as Le français pour l'avenir and a number of others, are very active in social media, such as Twitter and Facebook, in order to continuously promote contests and opportunities for sharing a second language while creating ties with others.

[English]

Senator Charette-Poulin: Ms. Melanson, you work with the Department of Education in Nova Scotia. Are there regular meetings between the provincial ministers of education regarding the learning of a second official language and all the provinces and territories?

Ms. Melanson: I am really not at the level of senior management, so I would hesitate to speak to that. I know that the CMEC brings together directors of French second-language from across the country, those people who work within ministries and departments, to discuss projects, by phone conference and in person, to discuss what's going on in second-language learning. Outside of that, I am really not in a position to give you an accurate answer on that.

[Translation]

Ms. Hughes: I cannot answer on behalf of ministries of education. We are currently undergoing a curriculum transformation in British Columbia. There have been many pedagogical discussions about the best second-language practices. We have long been participants in a number of discussions about the CECR and especially the DELF, which my colleague just described, to see how we can expand our second language, French immersion, core French and other language programs. We also have a number of associations comprising teachers, professors, administrators, and coordinators, such as the British Columbia Language Coordination Association and the APPIPC. These two organizations often work with national associations to ensure that

français langue seconde et de faire une différence dans la vie des élèves en leur faisant comprendre comment fonctionne le français, que c'est une langue vivante, et toute l'importance, pour eux, de communiquer avec l'ensemble de la communauté acadienne, que ce soit les jeunes ou les aînés. C'est le type de programme qui contribue véritablement à l'enrichissement des élèves à l'extérieur des programmes d'échange habituels.

La sénatrice Charette-Poulin : Merci, madame Melanson. Madame Hughes, souhaitez-vous ajouter quelque chose?

[Français]

Mme Hughes : Les médias sociaux jouent un rôle important de nos jours dans la promotion et l'engagement. Il y a beaucoup de choses qu'on peut faire en tant que professionnels en créant nos propres réseaux et en recherchant l'expertise des autres, mais c'est également vrai pour les élèves qui voudraient interagir de façon authentique avec les autres. C'est tellement facile de nos jours de créer des occasions d'interactions authentiques avec ceux qui parlent leur langue maternelle. L'ACPI et leurs partenaires, comme Le français pour l'avenir, et plusieurs autres, sont très engagés dans les médias sociaux en ligne comme Twitter et Facebook, afin de promouvoir constamment les concours et les occasions de partager dans la deuxième langue tout en créant des liens avec les autres.

[Traduction]

La sénatrice Charette-Poulin : Madame Melanson, vous travaillez pour le ministère de l'Éducation de la Nouvelle-Écosse. Les ministres de l'Éducation des provinces et des territoires se réunissent-ils régulièrement pour discuter de l'apprentissage d'une deuxième langue officielle?

Mme Melanson : Je ne fais vraiment pas partie de la haute gestion, alors j'hésiterais à me prononcer sur cette question. Je sais que le CMEC rassemble des directeurs de programmes d'enseignement du français langue seconde de partout au pays, ceux qui travaillent pour les ministères, afin de discuter de projets, par conférence téléphonique ou en personne, afin d'échanger sur ce qui a cours en matière d'apprentissage d'une deuxième langue. À part cela, je ne suis vraiment pas bien placée pour vous donner une réponse exacte à cette question.

[Français]

Mme Hughes : Je ne peux répondre au nom des ministères de l'Éducation. Nous assistons à une transformation des curriculums en Colombie-Britannique. Il y a beaucoup de discussions sur la pédagogie quant aux meilleures pratiques en langue seconde. Nous tenons depuis longtemps de nombreux échanges en ce qui concerne le CECR et surtout le DELF, comme vient de le décrire ma collègue, pour voir comment s'épanouissent nos programmes de langue seconde, d'immersion française, de français de base et d'autres langues. Nous avons aussi plusieurs associations formées d'enseignants, de professeurs, d'administrateurs et de coordonnateurs, comme la British Columbia Language Coordination Association ainsi que l'APPIC qui travaillent

we are kept abreast of what is going on in the entire country and to transmit news to our teachers. They also help share the task of applying for funding from ministries, as appropriate.

[*English*]

Senator McIntyre: Ms. Melanson, thank you for your presentation. My question is a follow-up to one raised by Senator Fortin-Duplessis. It has to do with the program policy developed by your department in 1998, the aim of which was to regulate French second-language programs. Are we to understand that the program policy is currently not under review?

Ms. Melanson: Oh, no, it is under review. We are going through an educational review across Nova Scotia, and that was the minister's action plan that I mentioned earlier. An integral part of that is policy review and policy updating. We actually have been in that process for a bit of time now.

The action plan of the minister gives us a bit more precise direction on that and has a goal of making sure that policies are interconnected and that they're consistent with each other. We are definitely reviewing all those policies, and French second-language is part of that.

Senator McIntyre: Okay. Thank you.

[*Translation*]

Ms. Hughes, you created a wiki in order to allow for the sharing of resources among immersion teachers. Can you tell us about this wiki, which is a web application?

Ms. Hughes: I am very impressed you know about this. That's great.

Senator McIntyre: I've done my research.

Ms. Hughes: The Internet is magical. It all started when I came to the Teachers Institute on Canadian Parliamentary Democracy for the first time, here in Ottawa, in 2012. I met a colleague who was also from another region. We started wondering how we could maintain the relationships that we had made during that experience. She told me about what she was doing on Twitter. We decided to create the hashtag #FRIMM together. It was her idea.

There are many great conversations online, in 140 characters or less, that are connected online to other blogs and other websites that seek to facilitate learning education in immersion and elsewhere. Therefore, we decided that we needed to put all that information together somewhere so that it could be consulted later and shared with others.

I no longer work on the wiki, but I have moved toward other social networks that I use regularly by means of Twitter and Facebook.

souvent avec les associations nationales pour veiller à ce que nous soyons au courant de ce qui se passe dans l'ensemble du pays afin de diffuser ces nouveautés à nos enseignants, et certainement de partager la tâche de faire les demandes de fonds aux ministères lorsque cela est approprié.

[*Traduction*]

Le sénateur McIntyre : Madame Melanson, merci de votre exposé. Ma question fait suite à celle qu'a posée la sénatrice Fortin-Duplessis. Elle concerne la politique de programme mise sur pied par votre ministère en 1998, et dont le but était de réglementer les programmes d'enseignement du français langue seconde. Faut-il comprendre que la politique du programme ne fait actuellement l'objet d'aucun examen?

Mme Melanson : Oh non, elle est en cours d'examen. En Nouvelle-Écosse, nous effectuons un examen des programmes d'éducation, et il s'agit du plan d'action de la ministre dont j'ai parlé tout à l'heure. L'examen et la mise à jour de la politique font partie intégrante de cette initiative. Cela fait maintenant un certain temps que le processus suit son cours.

Le plan d'action de la ministre nous donne des orientations un peu plus précises et vise à s'assurer que les politiques sont harmonisées et cohérentes. Nous sommes effectivement en train d'examiner toutes ces politiques, et le français langue seconde ne fait pas exception.

La sénatrice McIntyre : D'accord. Merci.

[*Français*]

Mme Hughes, vous avez créé un wiki dans le but de permettre le partage des ressources entre les enseignants en immersion. Pourriez-vous nous parler de ce wiki, qui est une application web?

Mme Hughes : Je suis très impressionnée que vous soyez au courant. C'est superbe.

Le sénateur McIntyre : J'ai fait mes recherches.

Mme Hughes : L'Internet est magique. Cela a commencé lorsque je suis venue à l'Institut parlementaire des enseignants pour la première fois, ici, à Ottawa, en 2012. J'ai rencontré une collègue qui venait d'ailleurs elle aussi. On a commencé à se demander comment on pourrait garder les relations qu'on venait de faire durant cette expérience. Elle m'a parlé de ce qu'elle faisait sur Twitter. On a ainsi créé le hashtag #FRIMM ensemble. C'était son idée.

Compte tenu de toutes les bonnes conversations en ligne, en 140 caractères ou moins, qui étaient connectées grâce au Web aux autres blogues, et aux autres sites web disponibles visant à faciliter l'apprentissage et la pédagogie en immersion et ailleurs, on a décidé qu'il fallait mettre tout cela ensemble quelque part pour qu'on puisse le consulter plus tard et le partager avec les autres.

Je ne travaille plus avec ce wiki, mais j'ai évolué vers les autres réseaux sociaux que j'utilise couramment au moyen de Twitter et de Facebook.

Senator Chaput: Ms. Melanson, it is important that your success story be shared with stakeholders across Canada, with associations, professors, parents, and others, because they can learn from what is being done in the country.

Ms. Hughes, I would like to say that, if I were Senator Tardif, I would be proud of your presentation today because, after years of hard work, she is seeing the fruit of her labour, as we say back home. I wanted to say that if I were in her place, I would be very proud. Thank you, and keep up the good work.

Ms. Hughes: I had very good mentors. Thank you.

The Chair: Thank you very much, senator Chaput. Thank you also to our two witnesses. Ms. Melanson, would you like to add anything?

[English]

Ms. Melanson: Yes, please. I appreciate very much the work that you're doing to help us to focus as a country on bilingualism, on French second-language learning. I've been looking at the variety, the cross-section of witnesses who have appeared before this committee. It's fascinating that so many viewpoints, so many perspectives come from all across this country, yet we're all united in one goal. Being a part of this and being a part of French second-language learning has been a lifelong passion for me, and I think the promotion of it is a huge part.

Ms. Hughes, I'm really pleased to hear about your wiki. I use social media as well. Ours are called Moodles in Nova Scotia because they're private for our teachers and students.

I think there is so much we can do to promote. It's really a matter of opening students' eyes, opening parents' eyes, opening the public's eyes to understand how important it is to be bilingual in this country so that we can really have a sense of our Canadian identity.

Thank you again for the opportunity this evening.

[Translation]

Ms. Hughes: To continue to support immersion administrators, in addition to the anglophone, francophiles and francophones who work in second-language programs, the Canadian Association of Immersion Teachers is proud to offer forums for administrators. These forums will be held in April in Winnipeg with Mr. Roy Lyster, in Ottawa with Ms. Katy Arnett and in Edmonton with Mr. Fred Genesee. The objective of these meetings is to continue to offer networks to administrators in order to encourage their own professional development.

La sénatrice Chaput : Madame Melanson, il est important que votre histoire de succès soit partagée avec les intervenants partout au Canada, avec les associations, les professeurs, les parents, et cetera, parce qu'on peut apprendre de ce qui se fait au pays.

Madame Hughes, j'aimerais vous dire à quel point, si j'étais à la place de la sénatrice Tardif, je serais fière de votre présentation aujourd'hui, parce que, après des années de travail ardu, elle voit le fruit de son labeur, comme on dit chez nous. Je tenais à vous le dire, car, à sa place, je serais très fière. Je vous remercie, et continuez votre bon travail.

Mme Hughes : J'ai eu de très bons mentors. Merci.

La présidente : Merci beaucoup, sénatrice Chaput. Merci aussi à nos deux témoins. Madame Melanson, aimeriez-vous ajouter quelque chose?

[Traduction]

Mme Melanson : Oui, s'il vous plaît. Je vous suis très reconnaissante du travail que vous faites pour promouvoir le bilinguisme, l'apprentissage du français langue seconde, au pays. J'ai pris connaissance de l'éventail de témoins qui ont comparu devant votre comité. C'est fascinant d'entendre autant de points de vue, de perspectives de partout au pays, mais nous sommes tous unis autour d'un objectif commun. Faire partie de ce milieu et jouer un rôle dans l'enseignement du français langue seconde est, pour moi, la passion de ma vie, et je pense que la promotion en est un volet important.

Madame Hughes, je suis particulièrement contente de vous avoir entendu parler de votre wiki. J'utilise moi aussi les médias sociaux. Le nôtre, en Nouvelle-Écosse, s'appelle Moodles, car il s'agit d'un moyen de communication privée pour nos enseignants et nos élèves.

Je pense que la promotion peut se faire de bien des façons. Il s'agit vraiment d'ouvrir les yeux des élèves, des parents et du grand public pour qu'ils saisissent toute l'importance d'être bilingue dans notre pays afin de vraiment comprendre notre identité canadienne.

Merci encore une fois de nous avoir donné cette occasion ce soir.

[Français]

Mme Hughes : Pour continuer à appuyer la direction en immersion, de même que les anglophones, les francophiles et les francophones qui travaillent dans les programmes de langue seconde, l'Association canadienne des professeurs en immersion (ACPI) est fière d'offrir des forums aux administrateurs, qui se tiendront en avril à Winnipeg avec M. Roy Lyster, à Ottawa avec Mme Katy Arnett et à Edmonton avec M. Fred Genesee. Ces rencontres ont pour but de continuer d'offrir des réseaux aux administrateurs afin de favoriser leur propre apprentissage professionnel.

I am thrilled to be here. This is an extraordinary professional development opportunity. Thank you so much for your invitation to appear before this committee. Through our social media, I had been able to learn what you are doing across the country.

The Chair: The committee has succeeded in giving the example of professional development involving two teachers, one from British Columbia and the other from Nova Scotia. This is also a new experience for the Official Languages Committee. We know that teachers are the foundation of the learner's success. Well done!

[*English*]

Thank you for your commitment.

[*Translation*]

Thank you for sharing your expertise and your experience with the members of the committee.

(The committee adjourned.)

Je suis ravie d'être ici. Il s'agit d'une occasion extraordinaire de développement professionnel. Je vous remercie infiniment de votre invitation à comparaître devant ce comité. Par l'entremise de nos médias sociaux, j'ai pu apprendre ce que vous faites dans l'ensemble du pays.

La présidente : Le comité a réussi à donner un exemple de développement professionnel entre deux enseignantes, une en Colombie-Britannique et l'autre en Nouvelle-Écosse. C'est une expérience nouvelle aussi pour le Comité des langues officielles. On sait que les enseignants sont à la base du succès de l'apprenant. Bravo!

[*Traduction*]

Merci de votre engagement.

[*Français*]

Je vous remercie d'avoir partagé votre expertise et votre expérience avec les membres du comité.

(La séance est levée.)

WITNESSES

Monday, March 9, 2015

As individuals:

Jim Murphy, E-Teacher, French as a Second Language, Centre for Distance Learning and Innovation (by video conference);

Lesley Doell, French Language Consultant, French Language Resource Centre.

Canadian Association of Immersion Teachers:

Chantal Bourbonnais, Executive Director.

As individuals:

Claude Germain, Associate Professor, Université du Québec à Montréal (by video conference);

Stephanie Arnott, Assistant Professor, Faculty of Education, University of Ottawa;

Norman Moyer.

Monday, March 23, 2015

Embassy of Switzerland to Canada:

His Excellency Beat Nobs, Ambassador of Switzerland to Canada;

Urs Obrist, Science, Research and Education Officer.

Fédération de la jeunesse canadienne-française:

Alec Boudreau, President;

Josée Vaillancourt, Executive Director.

Quebec Federation of Parents' Committees:

Marc Charland, Executive Director (by video conference).

Monday, March 30, 2015

Groupe Média TFO:

Pascal Arseneau, Chief Marketing Officer;

Julie Caron, Director, TFO Éducation.

Nova Scotia Department of Education and Early Childhood Development:

Élaine Melanson, Core French and Intensive French Consultant (by video conference).

Canadian Association of Immersion Teachers:

Christey Hughes, Member-at-Large, Board of Administration.

TEMOINS

Le lundi 9 mars 2015

À titre personnel :

Jim Murphy, enseignant en ligne, français langue seconde, Centre for Distance Learning and Innovation (par vidéoconférence);

Lesley Doell, consultante de langue française, Centre de ressources de la langue française.

Association canadienne des professeurs d'immersion :

Chantal Bourbonnais, directrice générale.

À titre personnel :

Claude Germain, professeur associé, Université du Québec à Montréal (par vidéoconférence);

Stephanie Arnott, professeure adjointe, faculté d'éducation, Université d'Ottawa;

Norman Moyer.

Le lundi 23 mars 2015

Ambassade de la Suisse au Canada :

Son Excellence Beat Nobs, ambassadeur de la Suisse au Canada;

Urs Obrist, agent responsable des affaires scientifiques, de la recherche et de la formation.

Fédération de la jeunesse canadienne-française :

Alec Boudreau, président;

Josée Vaillancourt, directrice générale.

Fédération des comités de parents du Québec :

Marc Charland, directeur général (par vidéoconférence).

Le lundi 30 mars 2015

Groupe Média TFO :

Pascal Arseneau, directeur principal marketing;

Julie Caron, directrice, TFO Éducation.

Ministère de l'Éducation et du Développement de la petite enfance de la Nouvelle-Écosse :

Élaine Melanson, conseillère en français de base et français intensif (par vidéoconférence).

Association canadienne des professeurs d'immersion :

Christey Hughes, conseillère, Comité d'administration.